

# *L'amour libre ?*

**Jean Zin**



# Préliminaires

*L'amour n'a point d'âge ; il est toujours naissant.*

Pascal

La **libération sexuelle** est bien rentrée dans les moeurs. On ne compte plus les livres sur le sujet et la pornographie nous envahit de plus en plus. En détachant la sexualité de la reproduction naturelle, le déclin du patriarcat a non seulement libéré la jouissance féminine mais constitué la sexualité en fait de culture, valorisant l'inventivité, la construction de soi et la négation de la nature, puisque la culture se pose toujours en opposition à la nature (le symbole doit se distinguer de sa matérialité). C'est bien ce côté contre-nature qui faisait pour les Grecs la supériorité de l'homosexualité comme fait de haute civilisation sans commune mesure avec la "bestialité" des rapports hétérosexuels. Aujourd'hui ce serait plutôt les transsexuels qui représentent l'aboutissement d'une sexualité construite. Ceci semble à peu près admis, au moins dans les médias. On va même jusqu'à suggérer que cela redonnerait leur dignité à toutes les sortes de pratiques sexuelles, ce qui est un peu léger et tombe sur la question de la liberté de l'autre, en particulier pour la pédérastie. On n'échappe jamais complètement à la norme (mâle). En tout cas du sexe, il y en a partout. On ne peut faire comme si la révolution sexuelle n'avait pas eu lieu, la libération de la femme, la psychanalyse, les communautés, les amours multiples depuis l'adolescence, même si, comme toujours, les anciens modèles persistent bien après avoir perdu leurs bases concrètes.

S'il fallait se délivrer de la névrose chrétienne et "cultiver" notre part sexuelle, si la tâche la plus considérable était d'abattre le patriarcat et sa domination des femmes, la véritable libération ce serait celle de l'amour. La question de la liberté en amour est ce qui nous passionne vraiment et reste notre actualité, l'exigence de s'engager dans un **amour** libre. Ce n'est certes pas aussi facile qu'on a pu le croire, mais c'est ce que l'époque nous force à résoudre dans notre vie amoureuse et le jeu en vaudrait bien la chandelle si on pouvait ranimer un peu la flamme d'un amour rayonnant. *Qu'il vienne, qu'il vienne, le temps où l'on s'éprenne !*

Contrairement à ce qu'on a pu croire, dans l'enthousiasme de Mai 68, il ne s'agit pas de multiplier les partenaires sans rien partager ni construire, sans compagnon pour vivre ensemble, de plus en plus seul et détaché de tous, mais il ne suffit pas d'en dresser un constat d'échec comme s'il suffisait de revenir en arrière et renoncer à ces folies de jeunesse, car nos pratiques amoureuses ont réellement changé, elles ont gagné en authenticité et chacun éprouve dans sa vie les contradictions des exigences d'un amour libre, sans arrêter de le pratiquer (mal). Il faudrait donc bien reprendre le **projet** d'une libération de l'amour qui ne s'épuise pas dans la dispersion et la solitude mais permette la continuité et la profondeur de fidélités multiples, au-delà des 6 semaines auxquelles Fourier limitait beaucoup trop la passion, en essayant de dépasser les rapports de domination, sinon des jalousies plus tenaces. L'amour libre, ce n'est pas faire n'importe quoi avec n'importe qui, mais faire l'amour vraiment entre personnes singulières, en sachant que lorsqu'on a aimé une fois, on aime pour toute la vie, et si on doit se quitter, rester des (anciens) amants, en maintenant une relation plus ou moins épisodique, comme d'une famille personnelle "recomposée" (dont les enfants sont souvent le lien). L'amour libre, c'est être libres ensemble comme dit François de Singly, c'est la liberté d'aimer, un amour qui reste libre et pour cela reste un véritable amour.

Je ne prétends pas du tout détenir la solution, seulement essayer de poser le problème, montrer que la question se pose et nous déchire. Ce n'est pas un sujet sur lequel on peut parler sans s'exposer et s'impliquer. Parler d'amour est une jouissance en soi, mais, il y a aussi un enjeu de connaissance à parler d'amour, et qui n'est pas mince. Les idées les plus folles courent sur la nature humaine, les plus éloignées de la réalité, de l'animal machine au calcul rationnel de l'*homo oeconomicus*, jusqu'à la sociobiologie et au darwinisme social, ou bien, à l'opposée, les visions angéliques morales, politiques ou religieuses d'une perfection idéale. Il est bien difficile d'intégrer les différents niveaux de notre **humanité** (matériel, animal, parlant, politique, historique). Ainsi, il est bien clair pour chacun que notre liberté nous constitue comme sujet et fonde notre dignité humaine, la valeur de notre témoignage, le poids de nos paroles mais aussi nos devoirs, nos engagements, et pourtant cette liberté se retrouve soit déniée au nom d'un déterminisme de principe (tout a une cause plaide l'avocat), soit prétendue totale, liberté religieuse absolue attachée aux idées de conversion ou de péché, d'une culpabilité personnelle (le coupable étant toujours libre pour le procureur qui veut lui ôter sa liberté). La question de la vérité provoque également bien des égarements entre un réalisme primaire et le plus complet relativisme, entre scientisme et mysticisme, entre dogmatisme et scepticisme. Il suffit pourtant de parler d'amour pour mettre tout le monde d'accord sur le fait que c'est un peu plus compliqué que cela, et s'introduire dans le monde des libertés contraignantes et des demi-vérités, des véritables relations humaines où ce qu'on dit importe moins que ce qu'on éprouve les uns pour les autres, ce qu'on attend d'un autre, dans l'instant présent (présence d'une absence).

L'amour nous représente dans notre faiblesse et notre mystère, il oblige à penser ensemble non seulement nos pulsions animales, nos rapports sociaux, le jeu des paroles d'amour et des désirs, mais aussi les contradictions entre liberté souveraine et complète aliénation, entre communication et tromperies réciproques, entre boucles de rétroactions positives et dialogues de sourds. C'est le contraire d'un phénomène linéaire, d'une force constante, unique et simple, d'un instinct. A partir de l'amour on peut même comprendre la haine et le mensonge, leur nécessité, tout ce qui fait que le **mal** est dans le bien. Rien de plus évident ici.

La **psychanalyse** a été indispensable pour sortir de la normalisation et des bons sentiments, rendre compte des ratages de l'amour ainsi que de la division du sujet, des impasses d'un désir de désir qui reste jaloux et pervers. L'amour romantique peut d'ailleurs se délecter, jusqu'au morbide, de la prise de conscience de toute la distance entre l'amour idéalisé et sa cruauté quotidienne. Plutôt que de jouer les cyniques, on devrait pourtant en prendre la bonne mesure, ne pas se raconter d'histoire et, le sachant, refuser autant que possible de se faire du mal au lieu de se faire du bien. Car l'amour ne se réduit pas à ces jeux pervers, il y a réellement des amours partagés, des rencontres exceptionnelles. Certes, on ne peut rêver de supprimer toutes les souffrances de l'amour alors que ce sont des signes d'attachement, des manifestations de l'intériorité, de l'authenticité des sentiments et surtout l'exact envers des jouissances éprouvées, mais on ne doit pas pour autant se faire une raison de tous les crimes de l'amour ! La prise de conscience de la réalité est l'indispensable préalable à sa transformation. Il y a une tâche historique qui nous reste à accomplir, celle d'inventer du nouveau dans l'amour pour rejoindre notre présent, inventer un véritable amour libre et plus égalitaire, délivré des névroses infantiles et plus durable.

Si ce qui se dit de l'amour aujourd'hui ne me semble guère satisfaisant, je suis moi-même tellement **ignorant** en la matière, encore plus sans doute que dans les autres domaines où je m'aventure ! Je suis loin d'être un maître qui enseigne une quelconque sagesse de l'amour (comme certains voudraient interpréter la philo-sophie). Ma conviction est plutôt que tout est encore à dire sur le sujet, on n'en est qu'aux préliminaires, c'est un savoir qui manque sur l'amour mais l'amour a sans doute à voir aussi avec ce manque de savoir... Je cherche donc à comprendre et ne prétends à rien qu'à rendre compte de mon expérience et de mes lectures car je n'ai à faire valoir que des contradictions, des désastres, une longue solitude et un grand trou dans le coeur, souvenir de bonheurs perdus et pourtant inoubliables. Il ne s'agit pas de la vie telle qu'on la

voudrait, mais bien de la vraie vie telle que nous la vivons dans ce qu'elle peut avoir de cruel et de décevant.

Que ce **chagrin** d'amour me rapproche de tous les réprouvés, les mal aimés de la Terre et leurs trésors de tendresse délaissés, dans une commune solitude. Bien sûr, je ne suis pas seulement du côté des persécutés mais aussi des persécuteurs (quoique je fasse tout mon possible pour en alléger la peine). Je ne peux même pas dire que ce n'est pas ma faute, que je n'y suis pour rien, ce n'est pas pour me consoler !

Pour ceux que l'amour a comblé, tous mes voeux de bonheur, apprenez-nous donc comment nous y prendre. Pour ceux qui pensent pouvoir se passer d'amour, n'y voyant qu'enfantillage ou n'y trouvant pas leur compte, je n'ai rien à redire sinon qu'ils ne perdent rien pour attendre sans doute et si l'amour ne dure souvent qu'un instant, il marque la mémoire pour toujours. Sans lui nous ne serions rien. Il n'y a pas de **raisons** de vivre qui valent sans l'élan des corps, la jouissance de l'autre, l'amour au coeur. "*Ces raisons-là qui font que nos raisons sont vaines*". Comme toute existence, l'amour est un improbable miracle, il reste l'exception et non la règle. C'est ce qui en fait un événement cosmique à chaque fois, où se joue l'avenir du monde. *All you need is love* !

*Le sens de la vie est toujours à reconstruire, c'est toujours ce qui manque au moment de la rencontre de la logique et du lieu.*

## Aimer l'amour

Le temps de se dire qu'il est déjà trop tard, qu'on ne connaîtra plus l'amour et tout **recommence** à nouveau. Le corps rajeunit, on repart pour un tour. C'est le bonus, un cadeau qu'on n'attendait plus, sans retenu ni remords, plus innocent qu'on n'a jamais été. On se croyait au temps des dernières fois et voilà qu'on découvre tant de premières fois qu'on n'avait pas osé encore.

J'ai maudit l'amour avant de le connaître. J'étais hautain et fier de ma lucidité, l'âme tristement enfermée dans ma solitude. Puis, comme d'autres ont rencontré la **présence** d'un Dieu, j'ai rencontré une femme.

Quoi de plus **ridicule** que d'aimer. L'image de l'amoureux qui implore sa belle est l'image dégradante d'une déchéance, du fier chevalier qui a perdu toute dignité et substance en donnant son cœur à sa bien aimée. C'est une folie, une maladie d'amour, un défaut de communication sans doute car s'y éprouve toute l'opacité de l'autre, un désir qui veut se prouver et des souvenirs exaltés qui ne veulent pas mourir. Il ne semble pas qu'on y soit pour grand chose sinon de s'en délecter, emportés par nos émotions, précieuse maladie dont on ne veut pas guérir, corps saisi par une causalité externe qui le dépasse. "*Il y a une plénitude de passion, il ne peut pas y avoir un commencement de réflexion*", "*L'on ne délibère point là-dessus, l'on y est porté, et l'on a le plaisir de se tromper quand on consulte*" nous dit Pascal mais pourtant la raison n'en est pas absente, raison de nos folies car "*c'est une précipitation de pensées qui se porte d'un côté sans bien examiner tout, mais c'est toujours une raison, et l'on ne doit et on ne peut souhaiter que ce soit autrement*". José Ortega Y Gasset précise que cette raison est une perfection, une excellence que l'on trouve chez l'être aimé, et qui nous enchante.

J'ai longtemps médité de l'amour. Ses aveuglements sont aveuglants. Les illusions de l'amour et ses promesses intenablement sont responsables de tant de souffrances et de refoulements. Au nom de l'amour tant de crimes ont été commis, tant de pesantes hypocrisies, tant d'insondables bêtises. Le mal qu'on nous fait, c'est toujours pour notre bien. Mais le prix à payer a beau être si élevé, il n'y a rien de plus merveilleux que ces moments de **rencontre** des désirs qui donnent sens à la vie et au monde, à notre existence corporelle, au plaisir de la chair et de l'incarnation, d'un corps qui sait pourquoi il existe et pour qui. C'est une création du monde à chaque fois. Il n'y a pas de vérité objective qui tienne, ni de raison suffisante, histoire qui se ferait sans nous, c'est le désir de l'autre qui nous fait vivre. Nous avons besoin qu'un autre éveille la vitalité de notre corps pour donner sens à notre existence et l'inscrire dans une histoire collective, deux par deux, c'est-à-dire quelqu'un pour quelqu'un.

L'amour expérimente le fait que les personnes ne sont pas interchangeables, qu'elles sont uniques, et pourtant il y a malgré tout une certaine plasticité de l'amour, il peut même y avoir substitution momentanée de personne (un transfert), une extension aux autres, un **rayonnement** de l'amour qui ne contredit en rien le caractère unique de sa source. Simplement, quand on est aimé on devient aimable et on a plein d'amour à donner. L'amour brouille les frontières et s'ouvre à la communauté, c'est bien une force révolutionnaire, une libération ([Alberoni](#)).

L'**individualisme** n'a plus de sens dans l'amour et une vie sans amour est une vie qui n'a pas de sens car la simple raison ne peut fonder aucune existence, ni animer un corps. L'amour est ce qui nous met en cause dans notre être. On existe pour un autre, membre d'une communauté, condamné à être libre et à éprouver les contradictions d'une liberté bien différente d'une liberté théologique ou d'une complète indépendance, absence de tout liens qui nous condamnerait plutôt à une insupportable solitude (de quoi nous rendre fous).

## L'origine du monde

Paroles, paroles, paroles. L'amour c'est ce qui nous fait parler à quelqu'un. On parle d'abord pour séduire (*sub-ducere*, conduire à ses fins, entraîner), autant dire qu'on ne fait appel à la vérité que pour tromper, charmer, capter l'attention. Les paroles d'amour ne tarissent jamais et pourtant nous trahissent dès les premiers mots, source du langage maternel, des jeux de la séduction et des premières jalousies, appel déchirant, témoignage de la douleur d'un manque, de la force d'attachement, du besoin de s'assurer de l'amour de la mère nourricière, phénomène de symbiose, d'incorporation d'un autre organisme, de mise en communication. L'amour est une relation totalitaire, relation singulière qui donne son sens à la vie humaine, l'inscrit dans une histoire, l'intègre dans une totalité qui le dépasse. Ce qui inscrit l'individu dans une communauté, c'est l'amour. Tout est communication dans l'amour, **échange de signes** d'approche et d'encouragement, pas à pas, boucle de rétroaction positive jusqu'à la transe sexuelle et la fusion des corps. Ces rencontres magiques se déroulent dans un climat de revalorisation narcissique réciproque où chacun se révèle possesseur d'une puissance qu'il ignorait. Comme il n'y a pas d'abolition des personnes, de la séparation des corps (de la séparation entre émetteur et récepteur), l'amour n'est jamais réciproque qu'au moment de la rencontre. Plus qu'une réciprocité, un donnant donnant, c'est plutôt un risque absolu et une surenchère, une surprise et un émerveillement, le contraire d'un échange marchand nous laissant quittes. Quand on aime, on ne compte pas (tant qu'on n'en est pas aux règlements de compte). La déclaration d'amour est donc toujours unilatérale même si elle a besoin de l'encouragement de l'autre. On dit que ce sont souvent les femmes qui choisissent leur partenaire, c'est pour cela que c'est l'homme qui doit faire la déclaration et qu'elles doivent jouer les indifférentes, exiger des preuves (pour te donner ce que je veux t'offrir, il me faudra le temps de réfléchir !). Ce sont les contraintes grammaticales de la compréhension mutuelle, de la signification du désir, de la décence sans laquelle aucun sens ne tient. La précipitation peut être fatale et rendre tout échange impossible (point de non-retour).

Dans l'amour on n'ose hasarder, parce que l'on craint de tout perdre ; il faut pourtant avancer, mais qui peut dire jusqu'où ? L'on tremble toujours jusqu'à ce que l'on ait trouvé ce point. La prudence ne fait rien pour s'y maintenir quand on l'a trouvé. Il n'y a rien de si embarrassant que d'être amant et de voir quelque chose en sa faveur sans l'oser croire ; l'on est également combattu de l'espérance et de la crainte. Mais enfin, la dernière devient victorieuse de l'autre.

Pascal, Discours sur les passions de l'amour

Seulement, l'amour ne se limite pas à la jouissance l'un de l'autre où chacun donne et reçoit le bonheur qu'il n'a pas. La **souffrance** aussi fait partie des signes d'amour. Il n'y a pas d'amour sans détresse ni souffrance, à chaque séparation au moins. Comme pour un deuil, la souffrance est une preuve d'amour, impossible de s'en passer (comment saurions-nous que nous sommes amoureux ? On donne du prix à ce qui nous coûte ou ce qu'on risque de perdre). "*Nous ne pouvons imaginer l'autre qu'à condition de le perdre*" (J. Kristeva, Colette p18). On peut même dire que toute souffrance est en son fond une souffrance d'amour car la douleur a toujours une dimension narcissique d'amour-propre ou de corps blessé, ravivant d'anciens traumatismes, mais surtout c'est un signal, un cri adressé à l'autre qui pourrait nous sauver, d'autant plus intense qu'on peut être entendu (dans le deuil c'est cette proximité que la douleur réactualise, la présence perdue). Il y a d'ailleurs des souffrances d'amour qui peuvent être délectables dans une certaine mesure (attendre l'aimée), mais elles peuvent être aussi absolument insupportables (se sentir trahi ou abandonné).

Dans l'amour on parle pour parler, pour recevoir des signes d'amour, entretenir la communication. Les paroles d'amour ne sont pas supposées dire la vérité mais seulement la force du désir (ce n'est pas le contenu qui compte mais la relation, l'interaction, le processus). Dès lors, la **dissimulation** est indispensable aux dialogues amoureux, alors même qu'ils jurent de tout se dire, et même d'autant plus ! C'est le jeu sournois de "*la séduction et ses logiques de mascarade, de mime, d'artifice, de déni, de perversité, de mensonge - bref, d'imagination à la fois acide et salutaire, empoisonnante et jouissive*" (J. Kristeva p21). Ce n'est pas le moindre des paradoxes de l'amour, entre coquetteries et serments, qui fait l'expérience d'un désir capricieux qui s'exhibe et se dérobe ainsi que de vérités qui ne sont pas toujours bonnes à dire (et plus je m'explique plus je m'enfoncé). Pour séduire, on joue souvent sur ce que l'autre ne peut pas savoir mais d'un autre côté, c'est bien parce que les intentions de l'autre me sont inaccessibles que je peux croire qu'il me ballade, qu'il se moque de moi, qu'il fait exprès de ne pas comprendre. On peut même être accusé parfois de ne pas avoir compris le contraire de ce qui se disait pourtant (démenti par un regard peut-être). Je te dis que je ne t'aime plus pour que tu puisses reprendre ta liberté, avouer que tu ne m'aimes plus, mais en réalité, je t'aime toujours et voudrais que tu réaffirmes ton amour, ce que tu ne pourras faire car trop découragé par mon attitude, déclenchant ma colère, etc.

L'amour nous divise comme sujet et fait l'épreuve de notre inconscient qui nous surmène. Il faut faire avec, en prendre conscience mais le moins qu'on puisse dire c'est qu'on ne contrôle pas grand chose. En tout cas, loin qu'on puisse s'en passer comme d'un enfantillage, une passion inutile, il semble bien que ce soit l'amour qui soit le **créateur** de notre monde, celui de la parole et de la tromperie, des contradictions d'un désir de désir jaloux, de la lutte pour la reconnaissance, de triomphes éphémères et de défaites innombrables, lumière du jour tout autant qu'angoisses de la nuit.



## La cruauté de l'amour

Les 99 pour cent du mal parmi les hommes proviennent de ce faux sentiment qu'ils nomment l'amour.

Tolstoï De la vie p170

Chantez l'amour des mères, chantez l'amour rêvé, mais le mal, et toute la cruauté du monde, vient de l'amour aussi, il vient de nous, de notre désir jaloux et de notre indifférence, de l'amour de Dieu ou de la patrie, de tous les ressentiments qui transforment l'amour en haine et nous rendent si malheureux. C'est à cause de l'amour que "tout le monde est malheureux, tout le temps". Aimer ce n'est pas toujours vouloir du bien à l'autre, ce n'est pas souvent un amour désintéressé, *amor beneficentiae* (*Amare est gaudere felicitate alterius*, Leibniz). Il y a aussi la part de l'amour captatif, dominateur, possessif jusqu'à la dévoration, *amor concupiscentiae*. L'aimé est si important pour nous qu'il provoque de trop grandes peines et notre amour devient vite ambivalent, chargé de colère et de reproches. On ne peut séparer l'amour de la haine, ce que Lacan appelait l'**hainamorition**, encore moins de la souffrance et de l'angoisse.

*Plaisir d'amour ne dure qu'un instant, chagrin d'amour dure toute la vie...*

Pire encore, on peut dire qu'il y a une prédominance du **chagrin** d'amour sur l'amour partagé tout simplement parce que l'attente de l'amour malheureux n'a pas de raison de s'arrêter et fixe le désir tout comme l'interdit alors que Platon remarquait déjà qu'on ne peut continuer à désirer ce qu'on possède déjà. L'amour partagé fait à chaque fois l'épreuve de sa satisfaction, de la finitude et des fluctuations du désir, alors que l'amour perdu ne fait que ressasser toujours les mêmes souvenirs, dans un temps où il ne se passe rien. Perdre l'aimée, c'est perdre une seconde fois les meilleurs moments passés (ou imaginés), alors qu'ils étaient déjà perdus la plupart du temps. De plus, il y a peu de chance qu'un amour qui n'est pas réciproque le devienne car le désir de l'autre n'y trouve pas de résistance, ni attente ni véritable échange qui lui permette d'exister. Il faut garder un risque, une attente incertaine, un enjeu à gagner pour que l'amour reste réciproque. "*L'amour est une interrogation continue. Oui, je ne connais pas de meilleure définition de l'amour*", Kundera (le rire et l'oubli, p250). C'est pour cela qu'il y a presque toujours un des deux qui aime moins (celui qui est le plus aimé) car celui qui aime, et n'est pas assuré de l'amour de l'autre, reste obnubilé par la peur de perdre son amour, paré de toutes les merveilles d'un bonheur rêvé, alors que celui qui est aimé ne peut plus s'abandonner à ses rêves et ne peut éviter d'être agacé des défauts de l'autre, confronté à la déception de la triste réalité, jusqu'au mépris souvent, l'esprit occupé par tant d'autres amours possibles. On pense à ce qu'on perd, c'est pourquoi "*en amour, il y en a toujours un qui souffre et l'autre qui s'ennuie*" d'après Honoré de Balzac. Pas d'amour sans angoisse. L'amour doit rester actif et donc menacé. "*Aimer est bien plus fort que d'être aimé*" comme Aristote le disait déjà.

On ne peut réduire l'amour à la tromperie ou la séduction. Il y a une vérité de l'amour même si elle n'est pas de l'ordre de l'exactitude, ni d'une charité universelle mais plutôt de l'**authenticité** du désir. Et cette vérité qui lui donne corps est ce qui le rend cruel lorsqu'il n'est pas réciproque. Même si l'amour se nourrit d'illusions et de tromperies, ce n'est pas du tout une pure fiction. Il y a un enjeu de vérité absolument primordial. L'amour doit être vrai, c'est pour cela qu'on ne peut le commander, il doit plutôt même contredire le commandement pour paraître sincère. L'amour réduit au devoir est la pire des hypocrisies et des soumissions ("*La violence qu'on se fait pour demeurer fidèle à ce qu'on aime ne vaut donc guère mieux qu'une infidélité*" La Rochefoucauld, 381). C'est parce que l'amour doit être vrai et libre qu'il ne peut être ordonné ni garanti, événement à chaque fois improbable et renouvelé car l'amour donne lieu et corps, il est incarnation, moment d'éternité unique. L'amour ne peut jamais être un droit car il doit être libre et il s'adresse à une liberté qu'on ne peut ni acheter ni contraindre, mais c'est pour cela aussi qu'il est si cruel, d'une cruauté qu'on ne saurait tolérer ailleurs et qui peut aller jusqu'à mort d'homme, au nom d'une vérité supérieure, celle du sentiment ou du désir, de la liberté elle-même, liberté de choisir et de dire non. C'est peut-être le dernier domaine où chacun sait qu'on joue avec sa vie. Répétons-le, ne cherchez pas ailleurs l'origine du mal, de la haine, de l'injustice, de la domination (qui n'est pas toujours masculine mais celui qui domine, c'est celui qui aime le moins et c'est l'homme le plus souvent). Vérité et illusions, liberté et aliénation, amour et haine, joies et regrets sont complètement indissociables.

## Liberté oblige

L'amour de l'autre reste toujours **incertain** (m'aime-t-elle encore?), la séparation entre l'amoureux et celle qu'il aime fait de son amour une question sans fin, jamais résolue que dans l'instant de la réponse. L'amour s'adresse à une liberté, c'est-à-dire à une intériorité autonome, son mystère inaccessible aux autres, liberté qu'il cherche en permanence à s'assurer, au mieux par l'échange de signes d'un encouragement mutuel, au pire par des serments éternels où la liberté semble se perdre mais qui au fond ne disent que l'éternité de l'instant et la force du désir qui marque la mémoire.

Quelle autre épreuve que l'amour, qui s'adresse à une liberté comme telle, pour nous prouver comme on est si peu libre malgré tout, comme on est le jouet d'un désir rebelle, comme on ne comprend pas ce qui nous arrive, comme on ne sait pas quoi faire, et qu'on fait ce que le jeu exige de nous à chaque coup, où les places bougent et chacun tient un rôle qu'il n'a pas choisi. Loin d'être sans causes, notre liberté se confond avec notre responsabilité envers l'autre, liberté par rapport à lui et qu'il interroge comme telle. En fait, rien de plus **contraignant** que la liberté puisqu'elle nous oblige à choisir et donc à renoncer ! Un contrat qu'on a signé librement nous engage bien plus qu'une contrainte extérieure et parler d'amour c'est parler le plus librement possible, laisser parler son coeur dit-on. Une fois qu'on s'est engagé dans une voie on ne peut plus en sortir. Si on demande un rendez-vous, on reste suspendu au bon vouloir de l'autre. On ne peut se défausser entre-temps. Si on n'avait rien dit, le désir resterait sans doute fluctuant au gré des occupations du moment et d'autres désirs, voire d'autres amours. Mais l'attente crée un moment de souffrance continue, temps gelé où les positions semblent se figer (il ne se passe rien).

Il n'y a pas de point de vue plus juste que l'amour pour toucher la vérité de l'expérience humaine dans ses **contradictions** et ses limites. "Maître de moi comme de l'univers" qui ne peut empêcher une femme d'être infidèle et de perdre son amour. Animal rationnel qui témoigne de sa folie. On est bien peu de choses et ballottés par les événements, emportés par nos passions. Il y a de quoi rire des prétentions de l'individualisme et des illusions de liberté. Etre libre semble se réduire à être célibataire, c'est-à-dire n'avoir pas encore trouvé sa moitié, être délaissé, être en recherche, en manque ! Bien sûr certains s'enorgueillissent de n'avoir aucun amour et de vivre leur vie sans passion, mais il est bien rare que l'amour ne surgisse pas à un moment ou un autre pour interrompre cette raison trop froide qui se croit libre d'être indifférente et comme absente au monde. Il n'y aurait donc aucune liberté, ce ne serait qu'illusion ? Dans l'amour il y a manifestement une sorte d'esclavage insupportable (qui n'est pas instinctuel), un enfermement que beaucoup veulent fuir. Pourtant, de même qu'il y a une vérité de l'amour par-delà ses multiples tromperies, l'amour n'est rien d'autre qu'une libération et la rencontre de libertés. Ce qui engage et contraint, c'est la liberté qui bouleverse les habitudes, s'affirme face à l'autre ; liberté contradictoire qui s'affirme et s'abandonne du même geste dans l'engagement, avant de se retourner finalement contre l'autre accusé de l'échec, d'une déception inévitable (et la révolution finit en dictature). On comprend qu'une liberté puisse vouloir s'y refuser mais elle perd alors toute effectivité en refusant de décider et de changer de vie. Il y a bien une contradiction de la liberté, une contradiction de l'amour, une contradiction de l'individu et de la vie, une contradiction de l'existence ; contradictions qui nous préoccupent et nous divisent.

L'engagement étant l'aboutissement d'un amour libre authentique, son authenticité va se partager inévitablement entre "*les grands principes et les grands sentiments*", les serments et ce qui les fonde, d'autant plus qu'on ne peut désirer ce qu'on a déjà (ce pourquoi si l'un aime plus, l'autre aime moins). Les grands principes c'est pour l'autre (tu avais juré) et les grands sentiments pour soi, bien sûr. De toutes façons, pour autant qu'on veuille être fidèle à ses promesses, on ne le peut sans mensonge ou dissimulation de notre intériorité car il faut séduire encore, ou simplement être bien compris, on ne peut tout raconter. Ce n'est pas dire que tout est permis et qu'il n'y aurait pas de justice en amour alors que l'amour fixe le sens (sens des corps en présence et du sens de sa vie). L'amour courtois a tenté de rendre justice aux amoureux dans ses cours d'amour. Bien sûr, l'**injustice** dans l'amour n'est pas comparable à l'injustice sociale puisque l'amour n'est jamais un droit, l'injustice a beaucoup plus à voir ici avec le malentendu, la tromperie, l'absence de reconnaissance, la dénaturation des souvenirs, l'oubli des engagements, la confiance trahie. L'injustice en amour ne se fonde sur aucun universel mais sur le fait d'avoir aimé, sur la preuve d'amour. C'est, par exemple, ne pas reconnaître sa dette envers l'autre (parce qu'il a fait une faute, qu'il regrette mais qui le met en position débitrice) et l'injustice provoque chez celui-ci la passion de rétablir les faits, jusqu'au suicide parfois. Plus un amour va se renier, plus il peut pousser l'autre à l'anéantissement. C'est un supplice bien étrange auxquels se livrent les amoureux par souci de vérité. Pourtant, souvent l'injustice même n'est pas sans raisons : en effet, céder trop rapidement serait accepter la trahison et perdre la confiance. La justice consisterait ici simplement à rétablir la communication et la confiance mutuelle après un certain laps de temps et lorsque la réconciliation est encore possible. De toutes façons, se quitter sans drame ni litige c'est ne pas s'être aimé. On n'est jamais quitte avec l'amour. On ne s'étonnera pas qu'on ne s'y retrouve pas (et plus j'en parle et plus je mens).

## L'impossible à dire

Il est devenu presque impossible de dire "je t'aime" mais il y a tant de choses qu'on ne peut pas dire alors qu'on le voudrait tant, tant de choses qu'on ne veut pas entendre ou bien qui feraient rire, tant de merveilles et tant de regrets aussi.

Il y a l'amour qui nous porte au-delà de l'amour, événement **cosmique**, amour universel et certitude du sens, unité du monde, liberté suprême, reconnaissance envers tout ce qui nous a mené là, jouissance de l'incarnation pour l'autre, plénitude indicible.

Il y a l'événement **érotique**, incommensurable. La découverte de la jouissance féminine, l'illusion d'en être la cause, l'ivresse du désir de l'autre jusqu'à la transe. Extériorisation totale et total abandon qui nous laisse sans mot, vidé, comblé, reconnaissant.

Il y a la dépendance sentimentale dans son côté le plus touchant d'abord, **tendresse** profonde quand elle se blottit dans mes bras, quand éclate sa générosité maternelle, tendre complicité sans mots dire ou presque.

Il y a hélas les inévitables rapports de **domination** et de soumission entre désirs inégaux, les exigences, les barrières, les ultimatums, rapports de maître et d'esclave qui ne peuvent se dire et sont même obligés de mentir pour maintenir la fiction de l'amour sincère alors que la lutte fait rage, les chantages de l'amour, bien loin de nos corps qui s'épousent et nos regards qui se fondent.

Il y a aussi la nécessité d'un **engagement** inconditionnel qu'on sait impossible mais qu'on ne peut démentir et, aussitôt, le désir de fuite qui nous prend et qu'il faut camoufler. La peur de ne pas pouvoir tenir, la terreur de ne plus aimer... L'avouer serait faire croire qu'on n'aime déjà plus alors que c'est parce que notre amour est si fort qu'il veut s'engager, c'est pour cela qu'il a peur de ne pas être à la hauteur de ses promesses, scrupules d'honnête homme qui passent pour une insupportable muflerie si on en fait part, alors que l'amour peut se raffermir avec le temps même s'il ne saurait être constant comme le serment peut le laisser croire.

Il ne faut pas négliger enfin les perturbations du **corps**, ce que les sentiments d'amour peuvent devoir à l'état de détresse ou aux cycles périodiques, sorte de dépendance hormonale ou de drogue sexuelle dont la part n'est jamais claire. Comment en parler ? Que dire d'une instabilité émotionnelle reliée au corps et qui n'a pas de sens pour l'autre ?

Tout cela, et bien d'autres intérêts ou circonstances qui ne peuvent se dire (pression de l'entourage, bienséances, poids de la norme, usure du quotidien, etc.), nourrissent les difficultés de communication, les incompréhensions, les rencontres manquées, les **malentendus**, les déséquilibres, les ruptures, sans pouvoir effacer pourtant les moments de chaleur et d'abandon, l'enthousiasme et la crainte, l'amour entre nous.

Comment y survivre ? Comment ne pas se **taire** définitivement devant l'échec du langage à rendre compte de notre amour (trop multiple, incroyable, contradictoire, trompeur, inavouable) ? Tout a commencé par des lettres d'amour complices et finit dans un silence qui nous sépare à jamais.

## Perdre le fil

L'amour arrive quand on s'y attend le moins. On est tout-à-coup enflammé, étonné, comblé, retrouvant le sentiment de vivre, trouvant le sens de la vie dans cette claire jouissance transparente et sans nuage, découvrant dans notre effet sur l'autre une puissance que nous ignorions et qui nous exalte. On s'endort dans un rêve sans fin, sans y croire vraiment... et on se réveille soudain tout seul, loin de l'autre devenu inaccessible, pris dans des jeux pervers et sans issue, de plus en plus loin, sans prise sur un désir affolé, devenus étrangement **étrangers**, comme si on ne s'était jamais connu. On réalise qu'on a perdu le fil, à travers des émotions qui ne seraient peut-être pas si extrêmes si le corps ne ressentait la terrible souffrance de plaisirs perdus qu'on ne retrouvera plus. Ne désirer rien d'autre que cela qu'on ne peut plus avoir, s'identifier au manque, l'impossible à oublier. Il y a vraiment dans l'amour à la fois toute la merveille du monde et le malheur ou la cruauté des rapports humains. On n'est plus dans une boucle de rétroaction positive, c'est le moins qu'on puisse dire mais en amour, on ne fait pas ce qu'on veut, car pour s'aimer il faut être deux.

Après le moment d'énamoration, la rencontre des désirs, l'approche et l'emballlement réciproques, la communication se perd, les désirs se ratent, quand l'un aime l'autre pas. Il faudrait saisir ce moment de **passage** de la surprise qui nous comble aux promesses non-tenues, de la rencontre à la dissymétrie, au déséquilibre, à l'injustice, perte du dialogue, de la compréhension, désir fixé au souvenir, fidélité au bonheur perdu, poids des paroles et désir qui toujours nous échappe, nous contredit, impossible à s'en assurer ; liberté angoissante sur laquelle on ne peut pas compter. Enfin, il faut dire que dans le moment de la rencontre, on ne s'intéresse pas tellement à l'autre d'abord mais à son amour exclusivement, alors qu'à vivre ensemble il faut sacrifier des comforts, des ambitions, des plaisirs, faire des concessions, entrer dans une impossible réciprocité ou bien se diviser les rôles, délimiter son territoire. La vie à laquelle on se condamne pour toujours, peut sembler nettement moins drôle, comme si on n'avait soudain plus voix au chapitre (il est difficile de concilier amour, famille, travail et loisirs).

Cette dialectique infernale est trop compliquée pour qu'on y voit de l'extérieur autre chose qu'une **instabilité** de l'humeur, comme si cela ne dépendait en rien de l'autre et d'une logique implacable. Il est vrai que parfois c'est le seul fait de dire qui change la donne et inverse les positions.

Dans cette défaite de l'amour, on ne peut croire qu'il n'y aurait que les caprices d'un désir qui se joue de nous, il y a toutes sortes d'obstacles bien réels. Il y a l'incommunicabilité naturelle, trop de malentendus, d'erreurs, de déceptions et d'impossible à dire, et puis le poids de l'habitude et de toutes nos névroses ou des mauvaises expériences passées, les blocages éducatifs ou culturels auxquels s'ajoutent l'insatisfaction chronique de l'amour et l'instabilité plus ou moins malade de nos humeurs (les raisons ne manquent pas, c'est l'amour qui manque et n'est pas raisonnable). Il y a enfin la survenue d'un tiers, intrusion d'un autre univers, événement irrémédiable d'une nouvelle rencontre sur laquelle il n'y a rien à redire. On pourrait dire tant pis, une de perdue... mais ce serait perdre l'essentiel dans l'indifférence des personnes. Comment accepter de ne plus se revoir ? On peut se rendre à toutes les raisons, cela n'empêche pas de continuer à aimer. Il faut prendre au moins le temps du **deuil**, en payer le prix. Les déceptions sont si douloureuses et les relations si difficiles parfois qu'on peut sans doute sortir soulagé d'un chagrin d'amour après de trop longues souffrances. Comme disait Colette, "*Sortis de là, nous nous apercevons que tout le reste est gai, varié, nombreux*" p29.

En attendant cette supposée délivrance, on y croit si peu que lorsqu'on a perdu toute crédibilité, lorsque notre amour est accusé de ne pas être sincère, il semble qu'il ne reste que le suicide pour prouver la valeur qu'on y attache vraiment. C'est le prix de la vérité. Il est de très mauvais goût de dire à celle qu'on aime qu'on va mourir pour elle (comment y répondre?) mais, c'est un fait, tout véritable amour s'est posé la question du suicide, l'amour à **mort**, sans phrases. Ce n'est pas un chantage mais l'impossibilité de survivre à la vraie vie, le refus de se renier, le poids de notre parole (heureusement il y a une grande marge entre l'intention et l'acte). Comme le dit [Jean-Luc Marion](#), la mort ne fait pas peur aux amants, c'est plutôt une ligne d'arrivée où se réalise enfin son dernier amour, l'amour qui l'aura tenu jusqu'à la fin.

## Je ne t'aime plus, mon amour

Voilà bien ce qui ne peut se dire, ce qui ne peut s'entendre, la fin de l'amour. Quand le sentiment s'en va sans crier gare, sans raison, ou que la réaction de l'autre arrête net l'élan amoureux. Plus rien sur quoi s'appuyer, qu'un sol qui se dérobe sous nos pieds. Même l'amour fou ne peut éviter ces moments d'absence où la douleur familière disparaît soudain. Rien de plus angoissant que lorsque le **manque** nous manque, lointain écho du désir de désir dans les rapports sexuels, peur du fiasco d'un désir qui nous laisse en plan à l'instant le plus crucial. Ce n'est pas tant que l'amour illustre les fluctuations des sentiments, c'est plutôt que ces fluctuations ne se manifestent et ne prennent sens que dans l'amour, lorsque le désir devient dû et que l'exception devient la règle. La fin du désir ne pose problème qu'à trahir une promesse. C'est d'engager notre sentiment pour un autre que sa constance devient requise, interrogée, mise en doute, rendue impossible, mettant en évidence à quel point nous sommes le jouet de nos émotions (puisqu'on veut les mettre aux commandes). Comment faire avec ce moment de scission du sujet, de césure à l'âme qui nous fait perdre toute confiance dans les sentiments de l'autre ? C'est le doute et l'ennui qui gagnent, l'épuisement du désir, l'habitude, l'indifférence, l'éloignement, l'incompréhension, le ressentiment, la déception. Interruption de communication, comme si on ne s'était jamais aimé. Chacun retourne tristement à ses affaires, à un amour plus utilitaire et raisonnable, un amour libre sans doute mais privé de sentiment, plutôt [déliation amoureuse](#) avec une grande déchirure au coeur et de trop beaux souvenirs.

Si l'amour débute sur une ouverture à l'autre et au monde, la rupture représente une clôture de l'individu et du monde. Si la rencontre unit deux destins, la rupture, elle, crée deux histoires forcément divergentes. Si l'amour abolit les obstacles culturels et les différences sociales, la séparation a pour effet de souligner les interférences sociétales et les variantes individuelles des hommes et des femmes. Enfin si l'amour naît sans raison explicite ("parce que c'était elle, parce que c'était moi"), la rupture exige un développement explicatif qui justifie que les sentiments jadis pleins de bonheur et de joie se voient remplacés par la haine, la jalousie ou l'indifférence.

On constate que les variantes culturelles ainsi que les concepts d'amour et de relations interpersonnelles se révèlent davantage quand ils deviennent armes et justifications de séparation. En effet, on les souligne abondamment pour clarifier l'impossibilité fondamentale de l'amour qui vient de mourir. Typologiquement au niveau narratif, on retrouve des scènes obligatoires comme celle de la confrontation ultime des deux protagonistes qui répond à la scène du coup de foudre.

Régis Antoine et Wolfgang Geiger, La Rupture amoureuse et son traitement. Honoré Champion, 1997

## Libre...

Amour passé, amour perdu, on se retrouve libre, mais seul, dans un monde trop grand pour nous.

A peine remis de son émerveillement que l'amour est déjà mort. Ce qu'on prenait pour une renaissance, se transforme en nouvelle défaite plus terrible encore, miroir brisé de nos rêves. Ce qui nous sauvait nous a perdu.

Nos capacités d'oubli sont immenses, on oublie les moments sublimes comme les moments les plus terribles mais la **rupture** n'est pas vécue de la même façon, semble-t-il, pour les hommes et les femmes. Si l'on en croit Francesco Alberoni qui examine les différences entre les sexes dans son livre sur l'érotisme (complétant ainsi l'analyse du [choc amoureux](#) comme bouleversement révolutionnaire qui lui n'est pas sexué), la revendication de continuité avec d'anciens amours a peut-être un aspect trop masculin, ce qui pourrait en condamner le projet, à moins que la libération féminine ne rapproche les positions.

L'amour ne se confond pas du tout avec la **sexualité**, il n'est pas sexué car chacun peut prendre la place de l'amant ou de l'aimé, mais la sexualité y a une grande place malgré tout et qui peut constituer un obstacle supplémentaire à l'amour libre et ses fidélités multiples. Il est indispensable d'essayer de comprendre le point de vue de l'autre sexe, dans ses oppositions, pour ne pas être choqué des infidélités de l'un, pris pour des trahisons, ou du refus blessant de l'autre qui peut paraître si méchante envers son ancien amour juré. En effet, alors que les hommes habitués à la discontinuité du désir gardent précieusement le souvenir ébloui des moments de jouissances érotiques partagées et voudraient garder leurs relations avec toutes les femmes qu'ils ont aimé (en oubliant tout ce qui a pu causer la séparation), il semble que pour les femmes le désir de continuité et d'exclusivité qu'elles veulent réaliser avec un nouvel amant rende paradoxalement plus difficile de maintenir une ancienne relation amoureuse, en refoulant ou dénigrant le souvenir de ses expériences sexuelles antérieures. Beaucoup de femmes se considèrent comme plus "courageuses" que les hommes d'oser rompre complètement leurs anciennes relations, c'est-à-dire qu'elles n'en éprouvent aucune culpabilité rejetant toute la déception sur l'autre afin de pouvoir croire à leur nouvel amour. C'est ce que Françoise Dolto appelle la moralité élastique des femmes, la faiblesse de leur surmoi. Pourtant, on ne saurait renier le passé impunément, la solidité des liens personnels, et l'amour ne se réduit pas aux sordides revanches de celui qui se croit trompé, il vaut mieux que cela, c'est un trésor qu'il ne faut pas renier mais célébrer, en acte.

Si la femme tombe amoureuse d'un autre homme, elle ne peut plus supporter le premier. Elle le chasse et, si elle le garde, c'est pour le faire souffrir, pour le torturer car, à ses yeux, il est coupable de l'avoir déçue. La femme blâme l'homme qu'elle n'aime plus et cherche à en annuler la présence. Elle veut détruire toutes les traces du passé car c'est la continuité de la relation qui compte pour elle. 101

L'homme sait qu'un jour ou l'autre, le désir peut renaître en lui, c'est pourquoi la femme est jalouse des anciennes maîtresses ou des ex-femmes de celui qu'elle aime. Ne serait-ce qu'en pensée, il les désire peut-être encore. Les femmes sont dans l'erreur, qui croient qu'un homme se souvient de la relation amoureuse ou du frisson de l'amour. Sur ce point, l'homme est semblable à la femme. S'il se souvient des émotions amoureuses, cela signifie qu'il est encore amoureux. Celui qui a cessé d'être amoureux ne se rappelle pas l'expérience amoureuse et ne saurait la faire revivre. La mémoire masculine est la mémoire de la rencontre érotique et de tout ce qui, alors, était lié à l'érotisme. [...] L'homme a tendance à oublier tout ce qui a été souffrance, conflit, abus de pouvoir, dans une relation amoureuse. Il ne conserve que des souvenirs érotiques. Lorsqu'elle n'aime plus, la femme hait ce morcellement de sa personne. Elle a horreur de s'entendre rappeler comment elle faisait l'amour, comment elle criait de plaisir, comment elle se jetait sur le sexe de son amant, car, à présent, elle ne l'aime plus, il ne l'intéresse plus ; elle ne coucherait avec lui pour rien au monde. Elle ne veut pas s'en souvenir et ne s'en souvient pas. 102

Francesco Alberoni, L'érotisme, Pocket

A partir de là on peut se dire qu'il faut s'en faire une raison puisque c'est la fin d'une folie, qu'on n'y peut rien et chacun sa vie..., ou bien vouloir tout de même en défendre le souvenir, sauver la continuité de nos relations et de notre histoire malgré nos échecs et nos déceptions, tous les ratés de l'existence. Le premier cas rencontre peu de difficultés, c'est la rupture bête et brutale renforçant le caractère hostile d'un monde où nous n'avons pas de place, où nous sommes tous étrangers et que nous traversons en courant, sans un regard en arrière, monde sans **vérité**, tout entier constitué d'ivresses et d'illusions, simples pulsations de nos pulsions primaires où les hommes ne sont que des ombres éphémères. Alberoni souligne que c'est le modèle en vigueur dans le *star-system* multipliant les mariages et divorces successifs. Le deuxième cas est beaucoup plus difficile puisqu'il exige de dépasser les variations du sentiment par un pacte qui résiste au temps et nous accompagne tout au long de la vie. Cela paraît bien improbable, sinon impossible mais toute existence est improbable, la vie est un impossible miracle et la vérité a des conséquences pratiques, on ne la refoule pas impunément même si on ne peut tout dire. Le scepticisme n'est jamais tenable, dans la bouche des amants c'est déjà une tromperie. Il y a toujours une vérité à défendre, indispensable au mensonge même, vérité le plus souvent recouverte de malentendus, de mépris, d'ingratitude mais qui exige son dû. On n'a guère le choix, il faut se faire une raison des faits mais, dès lors que la haine n'a pas tout dévasté et rendu toute relation impossible, il n'y a pas de raison de s'accommoder de médisances, de reconstructions du passé qui peuvent être insultantes pour l'autre, pas de raison d'oublier les promesses de l'aube ni surtout de perdre la tendresse et la compréhension qui a pu être si forte et faire comme si de rien n'était.

Certes, nous ne savons pas encore ce qu'est l'amour libre, une génération s'y est perdue. Tout est encore à inventer, pas à pas. Il nous faut reconnaître la vérité de l'amour sa valeur suprême et son cortège de malheurs pour apporter du nouveau dans l'amour, une nouvelle liberté moins unilatérale et plus sereine, échappant tant que faire se peut aux effets de domination, introduisant un peu plus de jeu et de légèreté dans des relations amoureuses multiples mais durables, si c'est possible... C'est en tout cas notre tâche historique, au-delà du fantasme sadien d'un droit à la jouissance du corps de l'autre tel que la pornographie le véhicule. Il est certain que la banalisation de l'acte sexuel (la libération sexuelle) et le contrôle des naissances sont des conditions indispensables au progrès de la liberté dans l'amour, qui est surtout une libération de la femme. C'est dans la mesure où la sexualité n'est plus entièrement identifiée à l'amour et que la femme n'est plus soumise au patriarcat qu'on peut parler d'amour libre. Mon hypothèse est que l'amour libre n'a rien à voir pourtant avec une multiplication des rapports sexuels dans une répétition vite ennuyeuse, ni même avec l'épanouissement des corps ou le développement personnel, mais au contraire avec une authenticité et une continuité de relations multiples, un amour plus **compréhensif**, amour qui laisse l'autre libre et l'amour en question, tout en restant fidèle à son passé comme à ses enfants, prenant au sérieux la relation à l'autre autant que sa liberté. Nous avons besoin de plus de responsabilité envers nos amours, et du moins de cruauté possible, ce qui implique d'être conscient à quel point l'amour peut être cruel justement. En ce sens l'amour libre exige plutôt un nombre réduit de partenaires, pourquoi pas un seul si c'était possible, bien qu'avoir connu plusieurs amours est sûrement plus enrichissant malgré tout, permettant de mieux comprendre les contradictions des relations amoureuses, d'en éviter les pièges parfois, de ne pas être trop exigeant. Hélas, il ne suffit pas d'un devoir pour le remplir. Il n'est pas sûr que nous pourrions mieux faire, pouvons-nous essayer au moins ? En tout cas, il faut prendre toute la mesure des contradictions de la liberté.



A ce stade, on est encore loin de compte, tout ceci est trop insuffisant. Il reste si peu de chances pour un retour de l'amour, encore moins pour un quelconque **progrès**, pourtant l'amour est parfois plus fort que tout et nos relations évoluent avec leur temps. Il faudra bien concilier un peu mieux l'amour et la liberté, la liberté et la durée. Il n'y a rien d'impossible quand on s'aime !

Pour ma part, c'est de ne pas trouver d'issue satisfaisante mais d'en éprouver au contraire toute la déception et l'incompréhension que j'ai essayé de rassembler des éléments de réponse aux innombrables questions qui restent posées. On pourra voir avec la belle phénoménologie de l'amour de [Jean-Luc Marion](#) que le véritable amour éveille nos chairs et dure toujours alors que [Serge Chaumier](#) montre en sociologue comme les formes d'amour ont évolué historiquement avec la libération des femmes jusqu'aux formes actuelles instables et multiples où se cherchent des relations plus libres et authentiques. L'indispensable [Francesco Alberoni](#) célèbre le caractère **révolutionnaire** et fondateur de l'amour annonçant des bouleversements sociaux, alors qu'[Ortega y Gasset](#) insiste au contraire sur le libre choix amoureux engageant l'avenir, sur ce qui distingue le désir sexuel d'un amour qui est décision de vivre ensemble et de partager la vie quotidienne dans sa banalité. Pourtant, il semble bien que la seule excuse de l'amour soit le désespoir et que cela finisse la plupart du temps en "guerre des sexes" plus ou moins sordide dont la littérature témoigne (notamment [Colette](#) pour la partie féminine). Avec [Paul-Laurent Assoun](#), la psychanalyse dévoile le caractère traumatique de la sexualité et les ressorts inconscients de la Loi de l'amour (courtois) où c'est la femme (la maîtresse) qui fait loi, jusqu'au masochisme. La dimension incestueuse de l'amour semble nous condamner à la transgression ou bien à l'obstacle et la distance idéalisant l'objet du désir mais ne laissant que peu de chances à un amour durable, si ce n'est en acceptant d'avoir deux amours peut-être. En annexe, il a paru utile de rappeler ce que [la sexualité féminine](#) garde de mystérieux pour la psychanalyse, ainsi que le témoignage qu'elle recueille du ratage du rapport sexuel et du malentendu entre les sexes.

Quand reviendra le temps des cerises, reviendra-t-il ce merveilleux amour, cet amour libre qui rayonne autour de lui, amour généreux et sincère qui sache pardonner, tout à la rencontre des corps et des désirs partagés ? Ou bien la prochaine révolution ne sera-telle qu'une nouvelle histoire d'amour qui tourne mal, qui tourne au pire ? C'est bien le plus probable, hélas ! Ne pouvons-nous mieux faire et vaincre la malédiction ? Nous pouvons du moins en avoir assez **conscience** pour ne pas s'y laisser prendre par surprise. On mesure avec l'expérience de l'amour comme ce sera difficile, on mesure toute la fragilité de nos bases et la folie qui nous habite dont aucune transformation personnelle ou le rêve d'un homme nouveau pourrait nous délivrer. Mais nous serons très forts quand les beaux jours reviendront. N'est-ce pas ? Et nous devons apprendre à rendre notre monde et notre amour plus durables et plus libres, nous n'avons pas le choix...

14/02/04-04/04/04



# Phénoménologie de l'amour

Jean-Luc Marion, *Le phénomène érotique*, Grasset, 2003

L'amour nous en parlons toujours, nous l'expérimentons souvent, mais nous n'y comprenons rien, ou presque.

L'amour ne dérive pas de l'ego, mais le précède et le donne à lui-même.

Non seulement nous n'avons plus de concept de l'amour, mais nous n'avons même plus de mot pour le dire. "Amour" ? Cela sonne comme le mot le plus prostitué - à strictement parler le mot de la prostitution ; d'ailleurs, nous en reprenons spontanément le lexique : on le "fait" comme on fait la guerre ou des affaires, et il ne s'agit plus que de déterminer avec quels "partenaires", à quel prix, pour quel profit, à quel rythme et combien de temps on le "fait". Quand à le dire, le penser ou le célébrer - silence dans les rangs [...] Déclarer "je t'aime" sonne, dans le meilleur des cas, comme un obscénité ou une dérision, au point que, dans la bonne société, celle des instruits, plus personne n'ose *sérieusement* proférer un tel non-sens. p12-13

Il faut saluer la tentative de Jean-Luc Marion (phénoménologue spécialiste de Descartes) d'une philosophie et d'une phénoménologie de l'amour qui était bien nécessaire. Nécessaire à la philosophie, qui a eu trop de mépris pour l'amour charnel depuis le Banquet de Platon. Nécessaire à l'amour sans doute, de nous donner des mots pour le dire. Ce n'est pas que le résultat soit complètement satisfaisant, sa valeur étant surtout de mettre en musique, si on peut dire, quelques aspects du témoignage de la psychanalyse sur l'amour, donner une description phénoménologique du "désir de désir" de Lacan, du désir comme désir de l'Autre, ou bien que "l'amour c'est donner ce qu'on n'a pas", etc. La littérature ou certaines chansons d'amour peuvent être bien supérieure à la philosophie en cette matière, mais il n'est pas inutile de tenter de remonter aux concepts eux-mêmes. On ne peut en rester au désir mimétique, à la rivalité ou la jalousie, "vérité romanesque" que [René Girard](#) oppose au "mensonge romantique".

*"Il faut parler d'amour comme il faut aimer - en première personne [...] Je n'aime pas par procuration, ni par personne interposée, mais en chair et cette chair ne fait qu'un avec moi"* p21. Il y a un certain courage à s'avancer sur ce terrain et il faut reconnaître que Jean-Luc Marion se mouille et parfois nous touche au plus intime. On peut penser qu'il donne un point de départ relativement solide même s'il faudra l'enrichir et le corriger par d'autres études phénoménologiques ou psychanalytiques. Malgré un style trop lourd et répétitif, on peut sentir à la lecture une certaine excitation érotique ou retrouver des pans entiers de sa propre expérience. Pas toujours.

Il y a souvent une grande part d'arbitraire dans les descriptions phénoménologiques, un manque de rigueur de l'expression, mais on a surtout l'impression parfois d'une grande naïveté et d'un parti-pris un peu trop dogmatique où, par exemple, le corps biologique ne compte plus vraiment, devenu entièrement chair pour l'autre, comme si les humeurs épousaient complètement les rapports amoureux sans y apporter de perturbations extérieures. Il faudrait donc être moins unidimensionnel, nuancer des jugements (comme l'impossibilité d'un auto-érotisme que le narcissisme dément, erreur du même ordre que lorsque Husserl prétendait qu'on ne pouvait se parler à soi-même). On ne peut ignorer le poids des souvenirs, de la persistance des références parentales, des pressions sociales diverses, des contraintes matérielles. L'amour n'est jamais pur quand il s'incarne.

Ce qui est le plus agaçant dans ce livre, c'est l'expression "réduction érotique", répétée à satiété ! C'est une expression qui se veut technique et qui ne signifie ni une véritable réduction, ni quoique ce soit d'érotique. C'est simplement la description de "l'attitude amoureuse" et de ce qu'elle implique en tant que telle. Le terme de réduction est un concept fondamental de la phénoménologie de Husserl, signifiant qu'on élimine les caractères contingents pour ne garder que l'intentionnalité elle-même et ses déterminations subjectives dans l'abord de son objet (on se réduit à la relation amoureuse en tant que telle à l'exclusion de toute autre considération). On aurait pu se passer de ce *leitmotiv* monotone qui nuit à la compréhension et frise souvent le ridicule.

Il est difficile aussi de prendre au sérieux la sorte de confiance absolue dans la fidélité amoureuse dont l'auteur fait preuve malgré une infidélité constitutionnelle du désir, puisqu'il prétend qu'un amour malheureux est aussi accompli qu'un amour partagé et qu'on reste fidèle toute sa vie à tous ses amours ! Il y a bien là un fond de vérité, en plus d'une très grande consolation, mais qui reste tout de même un peu trop idéaliste, trop loin des réalités vécues. De même s'il est intéressant de revaloriser la jalousie, en soulignant que Dieu lui-même peut être jaloux, c'est ici une jalousie idéale sans commune mesure avec les jalousies malades des amants.

L'erreur la plus manifeste me semble l'analyse de l'énamoration qu'il fait partir d'une décision arbitraire, tombée du ciel, de "l'avance de l'amant" entièrement gratuite et que rien ne semble justifier, pour découvrir à la fin qu'il tirait à son insu toute son assurance de l'autre, de façon encore plus mystérieuse et absolue. En fait, les choses se passent tout autrement, par petits pas, rapprochements progressifs, encouragements mutuels avant l'emballement final qui n'est dès lors plus du tout arbitraire, même s'il reste contingent et s'il est même toujours très improbable d'en réunir les conditions. Plutôt que moments logiques paradoxaux et bien séparés, on a donc une boucle de rétroaction positive, un ajustement mutuel, ce qui sauve la possibilité d'une véritable réciprocité où chacun est reconnaissant des avances de l'autre. Nous ne sommes pas condamnés à l'amour malheureux qui est un amour fou, d'aimer qui ne nous aime pas.

## La philosophie de l'amour

Le désir précède le savoir. La philo-sophie n'est pas science des objets mais érotique de la vérité (de l'être de l'étant). On a bien besoin aussi d'une philosophie de l'amour pour "*tous ceux qui aiment sans savoir ce que l'amour veut dire ni ce qu'il leur veut, ni surtout comment lui survivre*" p10. En effet, l'expérience amoureuse (érotique) n'est pas sans une stricte rationalité qui ne doit pas être ravalée au sentimentalisme, à la pornographie, ni même à l'épanouissement personnel ! "*Certes le désir et le serment, l'abandon et la promesse, la jouissance et sa suspension, la jalousie et le mensonge, l'enfant et la mort, tous ces événements échappent à une certaine définition de la rationalité [...] ils relèvent d'une autre figure de la raison, d'une plus grande raison*" p15, d'une raison érotique !

Pour l'auteur, il n'y aurait fondamentalement qu'un seul amour et non plusieurs formes (divisées entre bienveillance et possessivité, générosité et narcissisme, amour et amitié, charnel et sublime) car ces différentes formes s'interpénètrent. Il est difficile de saisir la véritable portée de cette affirmation qui regroupe des formes très disparates alors qu'on comprend beaucoup mieux la primauté de l'amour et sa rationalité. En tout cas, il est important de souligner que l'amour n'est pas une passion facultative du sujet, une perturbation regrettable de ses facultés. L'homme se définit par ceci qu'il aime (contrairement aux animaux et aux machines), on ne peut arriver à l'amour à partir de l'ego, c'est l'amour qui nous donne naissance comme sujet (avant la culpabilité qui est curieusement absente ici ainsi que toute la cruauté de l'amour, la déchéance de l'amoureux transi, la détresse de l'abandon, sans parler des coups tordus de la castration recouverts pudiquement du voile de l'amour et d'une conscience transparente à elle-même en fin de compte).

## Le manque à être

Le "connais-toi toi-même" de la philosophie tend vers l'auto-suffisance, l'amour-propre, voire le développement personnel et donc ce qu'on peut appeler la jouissance de l'idiot, jouissance solitaire, rêve d'une autonomie absolue que l'amour réfute. "*L'amour ne dérive pas de l'ego, mais le précède et le donne à lui-même*". Je ne suis qu'en tant qu'aimé (p44). Le lieu de la vérité est le lieu de l'Autre. Il me faut une assurance venue d'ailleurs, c'est pour cela que je suis suspendu à la question "m'aime-t'on?" qui "*détermine originairement ce que je suis par ce pour qui je suis*" p45, altérité radicale de l'ego à lui-même.

Je dois faire mon deuil de l'autonomie. 48

Je ne suis assuré de moi qu'à partir d'ailleurs. 73

A la question "M'aime-t'on ?", une réponse seulement affirmative ne suffit pas - seul l'excès qui surprend et surpasse suffirait. 79

Je ne peux pas très longtemps persévérer dans l'être si je n'obtiens pas vite une réponse positive à la question "m'aime-t'on?" 85

Ce qui me constitue, ce n'est pas ce que je fais mais mon désir, ce qui me manque, ce que j'**attends**. "*Il ne se passe rien tant que j'attends ; à chaque instant, je peux dire : encore rien, toujours rien [...] Soudain, il se passe quelque chose ("ça y est, la voilà") [...] attendu mais imprévu*" p59. Si le désir n'est pas assez décidé ("à quoi bon"), n'attendre plus rien de la vie c'est déjà ne plus exister vraiment.

## La haine de soi

Non seulement nous devons faire notre deuil de l'autonomie, mais on se suffit si peu de soi qu'on ne pourrait éviter d'avoir une certaine haine de soi et de nos insuffisances, à trop bien se connaître ! C'est par l'amour de l'autre, qui nous sauve de la haine de soi, que nous pouvons devenir aimables et nous aimer nous-mêmes. C'est le désir de l'autre qui me fait vivre.

La connaissance de soi, non seulement ne va pas de pair avec l'amour de soi, mais elle l'interdit. 95

Il n'y avait simplement pas lieu d'aimer, car rien, surtout pas moi, ne mérite qu'on l'aime [...] mais j'en vaudrais bien un autre. 96

Autrui s'offre toujours d'abord comme celui que j'aime le plus haïr [...] qui me délivre de la haine de soi. 100

Celui que je hais et qui devrait m'aimer. 101

Je ne me découvre aimable qu'autant qu'autrui me dit et m'assure que je fais fonction d'amant [...] Je cesse de me haïr par la médiation d'autrui. 328

Je crois plus ce qu'il me dit que ce que je me suis jamais dit. 330

## La déclaration d'amour (l'avance de l'amant)

On est là encore dans une certaine ambiguïté. Il est effectivement nécessaire de souligner, comme Jean-Luc Marion le fait, que l'amour n'est pas de l'ordre de la réciprocité marchande mais du don inconditionnel (voire de la déclaration de guerre). Seulement il ne faut pas pousser cette non-réciprocité à l'absurde jusqu'à rendre l'amour impossible. D'une part le don a aussi une réciprocité, même différée, et d'autre part on peut dire aussi, avec Lacan, que l'amour est toujours réciproque. On ne peut évacuer de l'amour le sentiment de reconnaissance. Ce qui est vrai, c'est qu'un don ne doit pas viser la réciprocité immédiate ou le calcul et qu'il reste toujours une dissymétrie dans l'amour.

Un tel amour heureux, réglé au plus près par la réciprocité, pourrait-il rester heureux ? En tout cas, il ne pourrait rester amour, puisqu'il relèverait d'emblée de l'échange et du commerce. 115

La souveraineté incomparable et imparable de l'acte d'aimer tire toute sa puissance de ce que la réciprocité ne l'affecte pas plus que le retour sur investissement ne l'infecte. 117

L'amour vient en aimant. 123

L'amant croit tout, endure tout. 139

La déclaration d'amour a donc ici toutes les apparences d'une avance unilatérale et arbitraire. C'est une avance qui peut d'ailleurs être provisoire, dans la pure séduction, alors qu'elle se fait dans l'amour avance définitive, décidée à tenir la distance (p136), mais il faut tout de même pour cela quelques assurances. En dehors d'une boucle de rétroaction positive, d'encouragements mutuels, on se demande bien quel "je" constitué pourrait décider d'aimer, ou ce qui distinguerait le véritable amour du délire érotomane (qui prétendra qu'une personnalité lui a fait un signe qui l'engage). Une avance trop unilatérale, et donc inconditionnelle, paraît même un obstacle à l'amour car l'autre perd toute particularité et toute initiative (il n'existe plus comme liberté ni comme désir). Alors que les avances constituent la drague, on constate au contraire dans l'amour la feinte de l'indifférence, le contraire des avances pour s'assurer du désir de l'autre.

## La décision d'aimer

Je ne tombe pas librement amoureux (p150) et pourtant l'amour est toujours entièrement libre mais ce n'est pas une décision froide de la raison, une motivation rationnelle, plutôt une émotivité exceptionnelle qui nous saisit. Alors qu'Ethique et justice n'ont affaire qu'à l'universel, l'amour ne concerne qu'un événement singulier, toujours improbable voire qui semblait tout-à-fait impossible. Autrui ne me doit pas d'amour ("aimez-vous les uns les autres" ne serait donc qu'un vœux pieu).

Nul ne tombe amoureux involontairement ou par hasard. 151

L'instabilité des phénomènes amoureux ne provient donc jamais d'une pénurie de l'intuition, mais à l'inverse, de mon incapacité à lui assigner une signification précise, individualisée et stable. 154

Il s'agit de l'instant où je me dis que je ne suis pas encore amoureux, que je maîtrise encore mon désir, que j'y vais parce que je le veux bien, et autres mensonges auxquels je ne crois d'ailleurs plus vraiment. A cet instant, où il est juste trop tard, où c'en est déjà fait, où je suis fait pour autrui et par mon désir - je ne suis plus le même, donc je suis pourtant enfin moi-même, individualisé sans retour. 173

## **L'amour éternel**

L'amour véritable est vécu dans une dimension d'éternité, événement irrémédiable et définitif, qui durera toujours, au moins dans le souvenir, et qui se traduit en serments de fidélité intenable autant qu'ineffaçables.

La conviction que cette fois-ci, il s'agit de la bonne, que cette fois-ci ce sera pour de bon et pour toujours. Au moment d'aimer, l'amant ne peut croire ce qu'il dit et ce qu'il fait, que dans un certain aspect d'éternité. 173

Ce qui a été dit, jamais ne pourra ne pas avoir été dit [...] En tentant, ne fut-ce qu'un instant de faire l'amour une fois pour toutes, j'ai déjà accompli cette unicité temporelle, j'ai séparé le temps qui ne passe pas du temps qui passe, j'ai, dans le temps, dressé de l'irrémédiable, ce qui une fois fut dit une fois pour toutes ne peut se défaire ni se renier. 175

## **La découverte de la chair**

Ma propre chair dépend de l'autre qui me la rend présente, désirable et désirante, incarnation pour l'autre. La chair se constitue comme passivité, sensibilité qui vient de l'autre (se sentir senti), jouissance de la jouissance de l'autre (se voir dans son regard en même temps que sensation de plaisir ou de douleur). La jouissance de l'autre nous éblouit et nous comble car elle nous donne corps, présence pleine et entière, épanouissement des sens.

En tant que chair, je prends corps dans le monde ; j'y deviens assez exposé pour que les choses du monde aient barre sur moi, en sorte qu'elles me fassent sentir, éprouver, voire souffrir leur emprise et leur présence. 179

La douleur me prive de ma chair, comme le plaisir me la donne. 189

Dès lors, autrui me donne ce qu'il n'a pas - ma chair à moi. Et je lui donne ce que je n'ai pas - sa chair à lui [...] Chacun se découvre le dépositaire du plus intime de l'autre. 191

L'auto-érotisation n'a aucun sens. 194

Je ne jouis pas de mon plaisir mais du sien [...] Il faut infiniment plus qu'un plaisir, même démultiplié et violent, pour jouir. Il y faut la croisée des chairs. 201

Même s'il faut nuancer cette réfutation de l'auto-érotisme, on peut remarquer qu'en tant que jouissance de l'autre, la beauté essentiellement narcissique, ne devrait pas entrer en ligne de compte en amour (le phénomène de cristallisation du désir suffisant à parer l'aimée de tous les attraits).



## Paroles d'amour

Les paroles d'amour sont des actes, brisant la séparation des chairs, déclarations performatives (engagements), poétiques, ou transgressives, expression du désir de l'autre.

Se parler pour s'exciter - mais faire sortir de nous-mêmes en tant que chairs érotisées par des mots, aussi, voire surtout par des mots. 228

Un amour commence quand chacun parle à autrui de lui et lui seul, et de rien d'autre. 230

Le processus d'érotisation ne dure qu'aussi longtemps qu'il dit encore ! 233

## La fin de l'amour (la finitude du désir)

L'amour partagé, le désir satisfait, confronte le désir à sa finitude et l'angoisse d'un vide qui ne laisse pas de traces. Tout est à recommencer à chaque fois et menace de n'être plus que répétition mécanique, le passé écrasant le présent, l'indifférence finit par nous gagner malgré nous.

L'entretien érotique qui consiste à ne jamais conclure, va devoir inéluctablement conclure (ce qui ne signifie pas réussir, mais s'échouer). On peut nommer cette contradiction l'orgasme. 208

D'un coup, il n'en reste donc rien. 212

Il n'y a pas de mémoire de la jouissance : elle ne laisse aucune trace que je pourrais relever, décrire, interpréter. 215

Cette fin même atteste, plus que tout, l'automatisme de la chair érotisée : car ni moi, ni autrui comme volontés ne voulons que cela cesse ; nous voulons toujours plus recevoir chacun sa chair de la chair d'autrui ; pour autant, nous voulons aussi l'explosion finale, sans laquelle la croisée des chairs ne s'attesterait pas effectivement. 220

D'auxiliaire érotique, la chair devient un intermédiaire entre moi et autrui, puis un écran entre nous, faute de personne [...] Personne n'a fauté : il s'agit précisément d'un défaut de personne. L'aporie tient à la finitude même de la réduction érotique : l'érotisation finit par finir, et - voilà l'horreur - on n'en meurt pas. On ne meurt pas d'amour - voilà l'horreur. 241-242

L'équivalence des partenaires qui me les rend indifférents, me rend aussi anonyme. 246

A partir de la croisée des chairs, chaque phase érotique suscite aussitôt son moment négatif, inséparable et inévitable - ainsi l'éblouissante confusion de l'orgasme, l'automaticité de l'érotisation, la finitude et la suspension, le mensonge et la naturalisation, etc. 338

## L'amour trompé

L'impossibilité de s'assurer de soi, de son propre désir, de sa sincérité, pousse inévitablement au mensonge de l'amant, d'autant plus qu'il prétendra dire la pure vérité. Nous sommes trompés par la finitude du désir et la contradiction d'un amour juré où il semble que tout sens s'annule et l'amour devenu de nouveau impossible.

Le menteur finit toujours par devoir convaincre quelqu'un qu'il ne ment pas, en lui disant justement face à face, les yeux dans les yeux, aussi sincèrement que possible "je te dis la vérité" ; d'ailleurs un menteur véritable se reconnaît le plus souvent à ce qu'il sait mentir ; et savoir mentir consiste à savoir dire "Tu sais bien que je ne sais pas mentir". 248

Le serment, que j'ai prétendu accomplir dans le passé, aujourd'hui ne vaut plus rien ; je sais que je me suis trompé - j'ai dit des faussetés, j'ai déçu l'attente d'autrui, je me suis illusionné moi-même. 251

Si autrui me ment, il m'a donc toujours menti - non seulement je n'ai plus ma chair, mais je ne l'ai jamais eue. 252

## Une fidélité indéfectible

Malgré l'impossibilité de s'assurer de l'amour par des serments ou d'échapper à la finitude du désir, on resterait toujours fidèles à nos amours. C'est vraiment ce qu'on peut appeler une "bonne nouvelle", nous consolant de nos blessures d'amour, mais qu'il faut tout de même relativiser. Pourtant ce n'est pas notre propre fidélité que nous aurions en charge, c'est la fidélité de l'autre à qui nous donnons notre confiance et qui permet à l'amour de durer.

Puisque nous avons fait l'amour une fois, nous l'avons fait pour toujours et à jamais, parce que ce qui a été fait ne peut pas ne pas l'avoir été. 327

Je ne pourrai jamais faire que je n'ai pas tenté d'aimer, donc que je n'ai pas aimé. 291

Etrangement, au sens le plus radical, je ne peux pas ne pas rester fidèle même à ceux que j'ai abandonnés ou qui m'ont abandonné. 292

Il se fait le plus souvent qu'autrui ne sait lui-même pas s'il m'aime ou non [...] Mais moi à l'évidence, j'en sais beaucoup plus que lui sur lui [...] Je me découvre dès lors en charge de la fidélité d'autrui. 293

Chacun décide de la fidélité d'autrui, tandis qu'il ne sait rien de la sienne propre. 294

## L'enfant qui reste

L'enfant représente une trace durable de notre amour et de nos serments éternels. C'est souvent lui qui maintient le lien entre les anciens amants, dans les familles recomposées, empêchant que l'amour ne meurt tout-à-fait, chair vivante qui survit à l'amour qui lui a donné naissance.

L'enfant incarne en sa chair un serment une fois et à jamais accompli, même si les amants l'ont depuis rompu [...] l'enfant défend le serment des amants contre les amants eux-mêmes. 306

Le serment rend possible l'enfant, mais seul l'enfant rend effectif le serment. 311

## Avoir été aimé

A la fin de ce parcours à travers l'expérience érotique, nous devrions avoir gagné la certitude de notre existence en étant persuadés d'avoir été aimé. J'ai été aimé donc je suis. Retour à la philosophie, à la métaphysique, à Dieu. Il n'y aurait donc plus besoin d'aimer à nouveau ? Il suffirait de s'aimer à travers notre propre Dieu ? Certes, il faut bien survivre à l'amour. N'est-ce pas ce qu'on appelle devenir vieux, vivre avec ses souvenirs ?

"Toi, tu m'as aimé le premier" [...] Je comprends enfin que dans cette avance, autrui avait déjà commencé à se faire amant bien avant moi [...] Ce que je cherchais m'avait déjà trouvé et m'avait dirigé droit sur lui. 331

Personne ne peut prétendre, du moins sans se mentir, que personne ne l'aime ou ne l'a aimé. 332

En fait, il ne s'agit jamais pour moi de savoir si quelqu'un m'a aimé, m'aime ou m'aimera, mais de savoir qui et quand. 333

08/03/04

# Des amours multiples

*La déliaison amoureuse, De la fusion romantique au désir d'indépendance*  
Serge Chaumier, Payot, 2004

Si le mode de vie communautaire des années 1960 ne semble plus de mise, quelque chose de l'esprit qui l'animait demeure et se diffuse jusque dans les milieux qui en sont les plus éloignés en modifiant profondément les valeurs traditionnelles. Au travers d'expériences diverses et contrastées s'élaborent de nouveaux modèles relationnels, dont l'apparition d'une autre façon d'aimer n'est pas le moindre apport. Ce qui caractérise peut-être notre époque, c'est la multiplicité des formes et l'absence d'un référent unique, ce qui rend toute lecture unidimensionnelle caduque. Ce sont les relations à la parenté, l'éducation des enfants, le rapport à l'espace et à l'habitat, aux relations sociales de voisinage, à la transmission de la mémoire familiale... qui en sont du même coup modifiées. Autant d'éléments qui perturbent en profondeur les structures familiales traditionnelles. Or si la famille, comme le prétendent tant les conservateurs que les socialistes positivistes, est un élément fondateur de la structure sociale d'une société, on peut émettre l'hypothèse que ces transformations agissent sur l'ensemble du corps social. C'est donc de l'invention d'une nouvelle société qu'il faut traiter. Car il s'agit moins, comme on l'entend dire couramment, d'un délitement du lien familial, ou d'un effondrement des structures familiales, que d'une métamorphose qui invente de nouveaux rapports, de nouvelles façons d'être ensemble, de faire lien et de donner sens à une commune existence.

Il faut relativiser les bouleversements, en se souvenant que ce qui paraît nouveau pour notre époque n'est peut-être qu'un retour à une juste moyenne des choses. Une lecture anthropologique montre que la structure conjugale concrétisée par le mariage de deux êtres unis pour la vie est, somme toute, loin d'être une constante historique et culturelle. Ainsi avant que l'idéologie bourgeoise ne relaie l'idéal religieux et ne parvienne à imposer ce modèle à l'ensemble du corps social, une partie importante de la société vivait sous la forme du concubinage, de l'amour libre, et d'unions plus ou moins éphémères et successives. 15-16

Alors que [Jean-Luc Marion](#) insiste sur l'unicité de l'amour et son caractère fondateur, son intériorité, Serge Chaumier tire de l'histoire et de nos comportements actuels la conviction de la **diversité** des formes d'amour, de leur caractère éphémère, historique et culturel mais c'est un point de vue extérieur, sociologique. Après l'amour idéalisé unique et éternel, nous examinons ici les amours multiples et temporaires de nos vies concrètes. Il y a toutes sortes d'amours qui n'ont rien à voir avec l'amour romantique et la fusion sexuelle. Il y a aussi plusieurs amours dans une vie et des relations plurielles. Serge Chaumier met surtout en cause le critère de la durée dans l'amour, valorisant plutôt l'intensité, mais on ne peut évacuer la question de la continuité des liens créés par un véritable amour vécu, liens qui ne se brisent pas si facilement et par fidélité au souvenir au moins, durent souvent toute la vie. Il n'y a pas d'un côté un amour immuable, de l'autre une multiplicité infinie, c'est à la fois beaucoup plus modeste et plus compliqué.

L'amour "fissionnel" que l'auteur oppose à l'amour fusionnel est sensé rendre compte de l'évolution actuelle des mœurs depuis Mai 68 et l'émancipation des femmes mais ce modèle est loin d'être stabilisé ou satisfaisant entre survalorisation de l'amour et reconstitution de la division traditionnelle du conjoint et des amours adultères. On assiste plutôt à la confrontation de différentes conceptions de l'amour ajoutant encore obstacles et malentendus à nos impossibles histoires d'amour. Il n'empêche qu'il y a bien multiplication des ruptures, c'est indéniable hélas et cause de tellement de souffrances. Nous devons résoudre dans nos vies la question de ces amours successifs et de ces modèles contradictoires.

On peut trouver agaçant le prétendu regard scientifique qui énonce comme une vérité que tout amour-passion est éphémère, voire qu'il n'y a pas de rapport sexuel comme disait effectivement Lacan mais à condition d'ajouter, comme lui, que l'amour est l'exception à la règle, "ce qui cesse de ne pas s'écrire". On ne peut regarder tout cela de loin alors qu'on est parti pris. Le discours moraliste ou rationaliste est un peu ridicule de vouloir tout contrôler en ce domaine. On fait plutôt l'expérience d'une **passion** subie qui nous submerge. Si notre époque se distingue, ce n'est donc pas par cet échec programmé de toute passion, la décristallisation succédant inévitablement à la cristallisation (on connaît la chanson : "Les histoires d'amour finissent mal, en général"). Tout le côté réquisitoire contre l'amour-passion est un peu dérisoire et plein de ressentiments. Les amoureux savent bien que l'amour est impossible, c'est même ce qui le rend si précieux, et que *le coeur a ses raisons que la raison ne connaît point*. La passion donne l'image de l'esclavage, et longtemps méprisée comme telle, mais c'est tout autant la libération de toutes les autres contraintes, une ascèse mystique, une force révolutionnaire. Rien de grand ne s'est fait sans passion (c'est ce que Hegel appelle la ruse de la raison, portée par l'irrationnel). Amour et passion incarnent l'esprit dans sa négativité et sa créativité, effets de la parole et du sens, faits de pensée et d'imagination (pour Aristote, dans la rhétorique des passions, ce sont des réactions aux représentations que nous nous faisons des représentations que les autres ont de nous).

On n'éprouve jamais l'amour pour la première fois, on se le rappelle toujours, prévient Danilo Martuccelli, pour qui le véritable organe de l'amour n'est ni le coeur, ni le sexe, mais l'imagination.

35

L'attente stimule l'imagination, les promesses de concrétisation semblant d'autant plus douces qu'elles sont différées [...] C'est parce que l'amour est empêché qu'il devient indispensable. 73

Beaucoup insistent sur l'obstacle à l'amour pour qu'il ne s'épuise pas sans laisser de trace. Il est certain que la distance exacerbe le désir jusqu'à la folie, on a le témoignage de tant de lettres d'amour, mais la proximité aussi peut mener à une excitation mutuelle jusqu'à la transe, même si on n'a pas le temps d'en décrire les jouissances inouïes. Il est par contre indispensable de souligner la fonction normalisatrice de l'amour, de surmoi, de refoulement mais aussi de manipulation, d'asservissement, de domination (de la femme), de possession de l'autre et d'exclusion du tiers. Il faut donc prêter attention dans cette déliaison amoureuse que nous expérimentons depuis quelque temps, à l'exigence d'indépendance et d'autonomie qui s'y manifeste, sous la pression de l'**individualisme**, du féminisme et de l'épanouissement personnel, dérivant sans doute vers un amour utilitaire plus qu'un amour libre. On est dans les petites négociations plus que dans le choc amoureux où ce que je suis dépend entièrement de l'autre ! Mais il est indéniable qu'on a besoin de relations plus durables que les sentiments d'amour, en même temps que de garder un jardin secret, une vie à soi, une personnalité indépendante.

Les **familles** ont toujours été des institutions sociales faites pour assurer une continuité intergénérationnelle. "Les structures élémentaires de la parenté" sont à la base des relations sociales ainsi que des relations de pouvoir et de propriété qui en découlent (mariages arrangés, d'intérêt ou de raison). Non seulement elles n'ont presque jamais été basées sur les sentiments mais, comme faits de culture s'opposent ouvertement aux élans naturels. Ce n'est pas que l'amour n'existe pas dans ces sociétés mais il est rarement valorisé socialement et surtout ne se confond pas avec la relation conjugale. "*La relation extraconjugale est possible, encouragée, exceptionnelle ou clandestine, mais les relations sont de toute façon rarement monogames et exclusives*" 108. Le paradoxe c'est que la valorisation de l'amour et de la monogamie, qui apparaît au II<sup>e</sup> siècle en même temps que la chrétienté et la répression de la sexualité, est un effet de l'individualisme (chrétien) qui finit par rendre la monogamie impossible, sinon l'amour lui-même...

Ce qui caractérisera cette nouvelle éthique, ce n'est pas simplement que l'homme et la femme seront réduits à n'avoir qu'un seul partenaire sexuel - le conjoint ; c'est aussi que leur activité sexuelle sera problématisée comme un élément essentiel, décisif et particulièrement délicat de leur relation conjugale personnelle.

Michel Foucault, Histoire de la sexualité III, p202

Le désir d'aimer et d'être aimé, cette reconnaissance mutuelle de deux singularités incommensurables, ce lien personnel, intersubjectif, noué sur le plan des intériorités respectives, tel est l'amour comme sensibilité, désir et projet. Ce que la personne cherche (avec angoisse) dans l'amour, c'est d'être aimée *pour elle-même*, c'est-à-dire reconnue dans sa singularité irréductiblement particulière.

Roch Hurtubise, 166

Le mouvement historique d'individualisation qui a permis à l'amour romantique de voir le jour au sein de la structure conjugale se poursuit avec l'exigence de reconnaissance des individualités de chacun des partenaires, et vient tempérer cet amour fusionnel. 95

Notre situation historique se caractérise donc par le fait que l'amour-passion, réservé aux relations extra-conjugales depuis l'amour-courtois sinon depuis Sénèque (p175), prétend devenir désormais le fondement du couple ; et nous éprouvons la **contradiction** de vouloir fonder la normalité sur l'exception, multipliant les ruptures et les déchirements mais aboutissant à des familles recomposées où ces relations multiples s'entrelacent et cohabitent cahin-caha. On a souvent du mal à recoller les morceaux de sa vie éclatées en mondes multiples, entre besoin de continuité et d'autonomie, de fermeture et d'ouverture. On rêve de se donner complètement alors que le sacrifice de soi devient impensable et qu'il faut apprendre à vivre une relation ouverte sur les autres. Le triomphe de l'amour comme seul fondement légitime du couple, c'est aussi la confrontation avec ses échecs, ses limites, ses contradictions qu'on ne peut plus imputer à la répression sociale.

Alors même que l'amour veut tout unifier et s'adresse à ce qu'il y a d'unique en nous, il faut se rendre à l'évidence qu'il y a **plusieurs** amours : sous la forme d'un amour conjugal succédant à l'amour-passion, ou bien sous la forme de passions successives. Dans le premier cas on devrait avoir deux amours, un durable (extensif) et un plus momentané (intensif), ce qui a été pendant très longtemps la norme entre mari et amante ou entre épouse et maîtresse. Dans le deuxième cas, on n'aurait sans doute qu'un seul amour à la fois mais en perdant toute continuité, et, à la longue, toute crédibilité; selon toute vraisemblance.

En toute occasion où ma réflexion s'applique à l'amour, je ne retiens que contradiction.

Sören Kierkegaard, 39

On parle sans cesse de la brusque cristallisation de l'amour. La lente décristallisation dont je n'entends jamais parler est un phénomène psychologique qui m'intéresse bien davantage. J'estime qu'on le peut observer au bout d'un temps plus ou moins long dans tous les mariages d'amour.

André Gide, 92

Personne, que je sache, n'a encore osé dire que l'amour tel qu'on l'imagine de nos jours est la négation pure et simple du mariage que l'on prétend fonder sur lui.

Robert Brain, 170

L'idée de la propriété s'étend bien au-delà des bornes du mariage légal ; elle est un facteur inévitable, se glissant jusque dans l'union amoureuse la plus "libre".

Alexandra Kollontai, 251

La question n'est plus seulement celle de l'amour mais de **vivre ensemble**, d'accompagner une vie. Une caractéristique de notre époque étant l'augmentation du nombre de célibataires, et d'abord de mères célibataires, de plus en plus par choix volontaire, avec une vie sociale souvent plus intense que celle des couples. Cela ne témoigne donc pas forcément d'un plus grand isolement mais plutôt que l'exigence d'amour prime sur le reste, comme le souligne Edgar Morin, ce qui rend impensable de rester avec quelqu'un qu'on n'aime plus. On préfère perdre la personne qu'on a aimée plutôt que de perdre l'amour. "*L'amour devient plus important que l'union contractée*" 19.

La libération de la femme y est pour beaucoup, son indépendance financière quand elle travaille et le contrôle des naissances (mais les homosexuels ont un rôle qui est loin d'être négligeable). Il y a aussi les conditions de logement permettant l'intimité du couple et le développement de l'intériorité voire de la solitude avec la revendication de l'intériorité, du secret et du quant-à-soi. Depuis la libération de la femme inséparable de la libération sexuelle, l'amour moderne semble devoir se caractériser par ses tentatives d'ouverture aux tiers et de désinstitutionalisation des rapports sexuels, leur banalisation.

Nous savons bien que c'est une question qui est loin d'être réglée et qui se pose douloureusement à chacun car dans cet égarement de l'époque, les amoureux ne partagent pas toujours la même conception de l'amour, entre les anciens et les plus ou moins modernes, sans compter les blocages inconscients et les modèles parentaux... Accorder nos représentations de l'amour à nos pratiques effectives serait une bénédiction pour les amoureux, permettant de lever bien des malentendus, d'en alléger les souffrances même si l'amour sera toujours impossible et souvent cruel. On ne se débarrassera pas si facilement de la jalousie ou du besoin de possession exclusive. Surtout, il y aura toujours plusieurs amours, des moments plus ou moins forts, moments de fusion et de quant-à-soi. Le "couple ouvert" ne semble pas un modèle durable permettant d'homogénéiser des pratiques hétérogènes. Tout se dire n'est sûrement pas possible, encore moins vivable, il vaut mieux éviter ce piège de vouloir tout se raconter, mais cela ne doit pas aller jusqu'à tromper l'autre. C'est entre ces deux pôles que nous devons trouver une voie. Chacun se débrouille comme il peut, souvent mal. Ce qui compte c'est la vérité de notre amour et l'ouverture à sa diversité.

Avant la modernité, le couple a peu d'**intimité** : pas de lit clos, pas d'espace privé, pas d'alcôve conjugale, la famille est directement immergée dans un milieu. La sphère privée permet l'émergence de la cellule-couple distincte de la communauté, comme le montre Philippe Ariès. 164

"L'histoire de l'amour est inséparable de l'histoire de la liberté de la femme".

Octavio Paz, *La flamme double. Amour et érotisme*, Gallimard, 1993, p75

L'amour a une place primordiale et explicative dans l'**oppression** des femmes et il convient de la prendre en compte. 230

L'idée de se donner **totalemment** revient à dire que l'on disparaît et surtout que l'on risque de vite s'épuiser. 258

Après une période amoureuse fusionnelle, ils doivent nécessairement se **renier** pour admettre des relations avec des tiers. Ce qui était précédemment au pire un sale petit secret, une mesquine cachotterie, révèle tout son aspect dramatique de reniement et de négation de sa propre identité. Car la trahison est moins désormais envers son partenaire, amenant son lot de mauvaise conscience, qu'envers soi-même et son idéal, et envers ses promesses de fidélité pour un amour qui nous a autrefois transporté. La culpabilité ne peut qu'envahir ce reniement de soi-même. 260

Pourtant les exigences de l'amour ainsi conçu, confrontées à l'affirmation des **femmes** à devenir sujet de l'histoire dans l'époque contemporaine, débouchent sur une crise insurmontable pour le modèle de l'amour fusionnel romantique. Cette évolution conduit à un changement inéluctable des modèles amoureux. 20

Le changement de statut de la condition féminine a profondément bouleversé les repères affectifs. Les **répercussions** sociales de ces mutations sont innombrables. 19

Il ne s'agit plus qu'un des deux partenaires disparaisse lors de la mise en couple. Chacun entend conserver son **identité** spécifique et affirmer le droit à une existence autonome. Symbolique de cette volonté, les femmes mariées entendront conserver leur "nom de jeune fille". Il est devenu hors de question qu'elles se résignent à abandonner leur activité professionnelle ou leurs anciennes relations amicales. 266

Si les histoires d'amour fusionnel font encore rêver, du fait d'une nostalgie archaïque d'être pris en charge et pouponné, dans la réalité, les couples sont de moins en moins enclins à prétendre incarner le **mythe**. Non seulement le prince et surtout la princesse n'entendent pas disparaître dans un projet commun, et ce faisant renoncer à leurs ambitions et leur volonté d'épanouir une personnalité préexistante, mais ils sont également de plus en plus conscients que les concessions faites au nom de leur idéal ne font qu'entamer la longévité de leur relation affective. Ils ne veulent pas non plus renoncer au désir et au bonheur des jeux de la séduction et des nouvelles rencontres. Même s'ils demeurent prisonniers des anciens clichés et des références sociales du couple fusionnel, d'autres formes de vécu se mettent en place qui attendent leurs formulations et leurs représentations. 303

Les anciens modèles ne conviennent plus mais on continue de les prendre pour références. Il faut surtout insister sur l'importance des **représentations sociales** de l'art d'aimer qui continuent à assurer principalement une socialisation amoureuse suivant l'ancien modèle, ce alors que les pratiques sociales ont changé. 278

Les images **infantiles** sont également importantes. L'une attend une prise en charge docile par un bon père aimant tout en ne supportant pas le paternalisme d'un mari dominant ; l'autre a besoin du confort douillet et chaud dispensé par une maman secourable et étouffée dans les bras d'une épouse trop possessive. 278

La relation ouverte sur le **tiers** ne peut être possible qu'élaborée sur la confiance et sur la non-exclusion. On ne peut pas mettre de limites au désir et à l'amour, car le limiter c'est le contraindre, empêcher son expansion et déclencher sa décroissance. Dans la relation ouverte, l'honnêteté est de mise, on ne se cache pas ses relations, c'est la règle prioritaire. En cas de cachotterie, la confiance n'est pas possible. C'est dans ce cas chacun pour soi... le modèle de la stratégie où il n'y a pas de véritable union, d'authenticité. Si le tiers est inévitable, alors la relation de réciprocité authentique n'est pleinement possible sur un long terme que dans une relation ouverte ! Comme Fourier l'avait décrit, ce sont les sentiments d'exclusivité, de possession, de secret qui entraînent la tromperie, la jalousie, l'hypocrisie, la méfiance et l'angoisse de la perte. Sans cela "tout rapport sexuel de l'un ou l'autre avec un tiers devrait être considéré comme une expérience joyeuse et agréable que votre partenaire peut partager dans son cœur et parfois même physiquement". 294 "Ne pas trahir, c'est cela la fidélité : je te jure, non de t'aimer toujours, mais de demeurer fidèle toujours à cet amour que nous vivons, de ne pas trahir le passé en le reniant". 60

C'est la souffrance liée au sentiment d'abandon qui provoque la **jalousie**. Cette dernière serait une marque de l'exclusivité et du caractère inégalitaire du sentiment amoureux, d'une distribution injuste, non équitable. Celui qui se sent floué en se confrontant à un refus devient jaloux. Le choix signifie l'exclusion et la jalousie. Ce n'est pas le fait d'aimer, mais d'être trompé qui entraîne une réaction violente ou de souffrance [...] Avoir eu sa confiance flouée, l'impression du reniement d'un passé commun, entraîne la négation du moi. 61

La relation fissionnelle s'accompagne surtout d'une transformation de la conception même de la **sexualité** qui revêt un caractère polymorphe [...] L'ouverture à des formes diversifiées de sexualités rend la délimitation entre le permis et le réservé plus délicate à définir [...] Un geste insignifiant pour l'un revêtira un caractère tragique pour d'autres. Selon que les individus se référeront au modèle fusionnel ou au modèle fissionnel, des mésententes et des incompréhensions surviendront. Ainsi Laura, dans *Les Nuits fauves*, prisonnière des schémas adolescents d'un amour possessif et exclusif par elle idéalisé, ne supportera pas les escapades de Jean. Même quand il s'agit d'une nuit de tendresse partagée avec une ancienne amante devenue amie, Laura n'y verra que raison à jalousie, réduisant toute relation physique à un empiètement sur son amour. Le film de Cyril Collard a le mérite de mettre en scène ce dilemme entre deux types d'amours, avec les nostalgies exprimées par Jean envers les rêves d'un amour romantique fusionnel qu'il sait impossible. 285

# La révolution amoureuse (l'amour des commencements)

*Le choc amoureux*, Francesco Alberoni, Pocket, 1979

Ce qui commence est déjà, et pourtant tout aussi bien il n'est pas encore. Être et non-être sont donc en lui en union immédiate ; ou le commencement est leur unité indifférenciée. L'analyse du commencement donnerait ainsi le concept de l'unité de l'être et du non-être - ou dans une forme plus réfléchie, l'unité de l'identité et de la non-identité. Ce concept pourrait être regardé comme la première, la plus pure définition de l'absolu.

Hegel, Logique I, p46.

*"Qu'est-ce que tomber amoureux ? C'est l'état naissant d'un mouvement collectif à deux"* (p9). Ainsi commence ce livre célèbre du psycho-sociologue Francesco Alberoni *"Innamoramento e amore"* qui avait attiré l'attention en 1979 sur les similitudes entre mouvements sociaux et coups de foudre, réfutant ainsi le fait que l'amour serait un repli sur la sphère privée alors que les mouvements sociaux sont si propices à tomber amoureux. En effet, comme les mouvements révolutionnaires, l'amour est une force de transformation de la vie quotidienne, de renouveau, de renaissance, de résurrection qui nous sauve du désespoir et de la solitude. Il est donc bien ridicule que certains partis qui se croient révolutionnaires prétendent exclure l'amour de leurs rangs, sous prétexte de son supposé égoïsme à deux et son caractère incontrôlable. Nous devrions faire au contraire une nouvelle **alliance** entre l'amour et la révolution, redevenir libres ensemble, briser nos liens et notre isolement en affrontant sérieusement les risques de l'institutionnalisation comme fin de l'histoire d'amour ou du soulèvement populaire pour continuer l'aventure collective, pour continuer à nous aimer et à refaire le monde, pour continuer à aimer la vie.

Dans la grisaille du présent, nous attendons un jour nouveau, une vie nouvelle, un printemps nouveau, une rédemption, un rachat, une revanche, une révolte. 180

De nombreuses expériences, la solidarité, la joie de vivre, le **renouveau** sont analogues. 10

Toutes ces réactions, Weber les attribue au chef, à ses qualités de chef. En réalité, il commet l'erreur que fait chacun de nous lorsqu'il tombe amoureux : celle d'imputer l'expérience extraordinaire qu'il est en train de vivre aux qualités de l'être aimé [...] C'est dans ces moments, enfin, que surgit un "nous" **collectif** nouveau, composé uniquement de deux personnes unies par l'amour. 12

Le couple amoureux "se reconnaît" dans le mouvement collectif et tend à se fondre en lui. 171

L'amour est donc plus fréquent à l'aube des grands mouvements, souvent il les précède. [...] Qui alors répand l'idée selon laquelle l'amour serait un mouvement égoïste et fermé ? L'institution politique, idéologique ou religieuse qui prétend exercer un contrôle total sur les individus. 175

Tomber amoureux ne correspond pas au désir d'aimer une personne belle ou intéressante ; mais à celui de **reconstruire** la société, de voir le monde d'un oeil nouveau. 82

L'éros est une force **révolutionnaire** même si elle se limite à deux personnes. Et dans la vie, on fait peu de révolutions. 20

*L'amour est une révolution* : plus l'ordre des choses est complexe, articulé et riche, plus terrible en est le bouleversement, plus difficile, dangereux et risqué le processus. 109

Personne ne tombe amoureux s'il est, même partiellement, satisfait de ce qu'il a et de ce qu'il est. L'amour naît d'une **surcharge dépressive** qui se caractérise par l'impossibilité de trouver dans



l'existence quotidienne quelque chose qui vaille la peine. Le "symptôme" de la prédisposition à l'amour n'est pas le désir conscient de tomber amoureux, ni le désir intense d'enrichir l'existence ; mais le sentiment profond de ne pas exister, de n'avoir aucune valeur et la honte de ne pas en avoir. Le sentiment du néant et la honte de sa propre nullité : tels sont les signes avant-coureurs de l'état amoureux. 79

*La surcharge dépressive* précède tous les mouvements collectifs tout comme elle précède l'amour naissant [...] La conséquence c'est que le mouvement collectif (l'amour à l'état naissant) frappe toujours à l'improviste. 29

Il est possible de rendre quelqu'un amoureux si, au bon moment, une personne se présente et lui témoigne une profonde compréhension, si elle le conforte dans sa volonté de renouveau, si elle le pousse dans cette direction, si elle l'**encourage**, si elle se déclare prête à partager le risque du futur en le soutenant, en restant à ses côtés, quoiqu'il arrive et pour toujours. 83

L'état naissant a le pouvoir de réveiller chez les autres les propriétés qui sont les siennes. Quand une personne tombe amoureuse d'une autre, elle provoque toujours chez elle un éveil, une émotion. Celui qui aime tend à **entraîner** l'aimé dans son amour. 73-74

La personne dont nous tombons amoureux constitue pour nous l'élément grâce auquel nous allons **modifier** radicalement l'expérience quotidienne. Elle-même, en s'éprenant de nous, devient plus vive, pleine de fantaisie, plus capable de projets ; elle nous fait entrevoir une vie plus riche, plus amusante, plus fascinante, faite d'émotions intenses, de choses merveilleuses, de découvertes continues, de risques également. Le quotidien apparaît peu à peu comme un renoncement à tous ces biens. 148

Un amour naissant peut-il se transformer en un amour qui, pendant des années, conserve la fraîcheur de l'amour naissant ? Oui. Cela peut arriver quand les deux partenaires réussissent à mener ensemble une vie active et nouvelle, **aventureuse** et intéressante, dans laquelle ils découvrent ensemble des intérêts nouveaux, ou bien, lorsqu'ils affrontent ensemble des problèmes extérieurs [...] dans ce cas, ils luttent *côte à côte pour un projet commun*. 145

L'état naissant est une révolution de la vie quotidienne ; aussi peut-il se déployer lorsqu'il réussit à la bouleverser, c'est-à-dire lorsque la vie peut prendre une autre direction, nouvelle, voulue et intéressante. 146

L'amour est insurrectionnel, subversif, menaçant l'ordre établi, ce pourquoi les **institutions** font tout pour le contenir mais s'il est bien destructeur d'institutions et de vies, c'est aussi le fondateur de nouvelles institutions (mariage) et l'origine de la vie. Comme les mouvements sociaux, l'amour détruit une ancienne communauté où nous n'avions plus de place pour en créer une nouvelle (il sépare ce qui était uni, unit ce qui était séparé). La passion amoureuse est transgressive, elle se construit contre l'obstacle et la Loi qui exacerbent désir et jouissance. L'énamoration est une libération, une renaissance, le retour de la force vitale, des projets et de l'espérance. C'est un moment exceptionnel et, comme tel, il ne peut durer sans s'institutionnaliser et tomber dans l'ordinaire, jusqu'à la prochaine révolution. On a vu que l'amour naissant annonce parfois des révolutions imminentes et les mouvements sociaux favorisent la naissance de l'amour. On est donc loin d'une passion inutile et plus près d'une folie sacrée, de la part d'irrationnel au fondement de toute rationalité ou bien, au contraire, de la ruse de la raison. En tout cas, si l'amour est un phénomène du même ordre que les mouvements sociaux, non seulement il ne se confond pas avec la sexualité mais il est complètement déssexualisé, chacun des deux sexes pouvant y occuper la place de l'amant ou de l'aimé (dans un autre ouvrage consacré à l'érotisme, l'auteur insistera sur les différences entre hommes et femmes dans leur abord de la sexualité où les différences sexuelles sont bien là constitutives, naturelles et culturelles).

Tomber amoureux n'est ni un phénomène quotidien, ni une sublimation de la **sexualité**, ni un caprice de l'imagination. 9

On réduit l'état amoureux à la sexualité, parce que la sexualité n'a pas un objet unique, exclusif ; elle n'est donc pas très redoutable. Lorsqu'il devient évident que la relation est intense, la culture décrète que l'amoureux voit dans l'autre un absolu de perfection, sans défaut, sans incertitude, et lui attribue ainsi les propriétés du **délire**. 95

Puisque l'état naissant est la vérité de l'institution - l'amour à l'état naissant est la vérité de l'amour - il découvre l'institution privée de vérité, pur pouvoir. Et puisque l'institution ne peut voir dans l'état naissant sa propre vérité - précaire, fugace, pur devenir - elle juge l'état naissant comme irrationnel, fou, scandaleux. 99

Tomber amoureux est un acte de **libération**. Et la liberté n'est pas seulement vécue comme le fait de se libérer de ses liens, mais comme le droit de ne pas dépendre des conséquences nées de décisions passées, qu'elles soient les nôtres ou celles d'autrui. 96

C'est un effet de *renouveau*. L'amour naissant (celui de la passion ou des autres mouvements collectifs) possède la propriété extraordinaire de reconstruire le passé. 32

Sa nature réside justement dans le fait de n'être ni un désir, ni un caprice personnel, mais un mouvement porteur d'un projet et créateur d'institutions. Tous les mouvements collectifs **séparent** ce qui était uni et unissent ce qui était séparé. 23

Il n'existe pas de mouvement collectif qui ne parte d'une différence, il n'existe pas de passion amoureuse sans la **transgression** d'un interdit. 25

La raison en est peut-être celle-ci : s'il n'y a pas **d'obstacle**, il n'y a pas non plus de mouvement, personne ne peut donc tomber amoureux. 26

Selon l'optique de l'**institution**, l'état naissant est, par définition, l'inattendu. Puisque sa logique est différente de celle de la vie quotidienne, il représente l'incompréhensible. Puisqu'il attaque les institutions au nom de leurs valeurs mêmes et les accuse d'hypocrisie, il incarne le fanatisme. Puisqu'il reconstruit le passé et déclare rompu les liens et les pactes, il est monstrueux. Face à un état naissant, même le plus insignifiant, l'institution est ébranlée dans ses certitudes. En reproduisant l'événement qui a donné naissance à l'institution elle-même, en mettant à nu les forces qui l'alimentent, l'état naissant crée une situation pleine de risques mortels. 93

L'état naissant, en effet, a tendance à devenir institution et l'institution réside fondamentalement dans cette définition : dire, soutenir que *l'état naissant est tout entier symboliquement réalisé et, en même temps, qu'il est pratiquement tout entier à réaliser*. 151

L'amour surgit donc autour d'une *institution*, autour d'un **pacte**. Et le pacte surgit autour d'une limite, de la nécessité de reconnaître que tout n'est pas possible, que l'impossible existe. 108

Peut-on par un acte de volonté, cesser d'être amoureux ? Non. peut-on, par un acte de volonté éviter de tomber amoureux ? Oui [...] Il existe un savoir destiné à éviter de tomber amoureux. Toutes les institutions détiennent ce savoir, car toutes les institutions cherchent à **empêcher** l'individu de tomber amoureux [car elles] sont toujours centrées sur une entité qu'elles estiment plus importante que n'importe quel individu. Que ce soit le parti, le mouvement, la classe, la patrie, l'église ou Dieu, cette entité - par définition - est supérieure à n'importe quel homme ou à n'importe quelle femme réels. 178

L'expérience **subjective** de l'énamoration (ou de l'action historique) est celle du caractère irremplaçable de l'objet de notre désir comme de notre propre singularité, expérience de la certitude et de la plénitude de l'être, nostalgie d'une béatitude qui nous exile de l'être et rend bien fade l'existence ordinaire d'une vie absente avec ses petits calculs utilitaires. Bien que l'amour apparaisse à l'évidence comme une dépendance, une perte d'autonomie, c'est bien plus encore une libération, une individuation, une singularisation de l'existence, du moins au début...

L'autre, l'être aimé, devient celui qui ne peut être que lui, l'absolument **unique** [...] l'être aimé porte en lui quelque chose d'incomparable, quelque chose dont nous avons toujours ressenti le manque et qui s'est révélé à travers lui et que, sans lui, nous ne pourrions jamais plus retrouver. 19

Nous voulons être vus comme uniques, extraordinaires, indispensables, par un être qui est lui aussi unique, extraordinaire et indispensable. Voilà pourquoi l'amour naissant est, et ne peut être, que **monogame**. 43

Sentir que l'autre nous apprécie nous permet de nous apprécier nous-mêmes, de valoriser notre moi. C'est le mouvement de l'**individuation**. 44

Autres dimensions de l'état naissant : la *vérité* et l'*authenticité*. [...] Pour racheter son passé, il doit dire la vérité ; seule "la vérité rend libre". C'est pourquoi chacun se rachète en **avouant** à l'autre toute la vérité, en se montrant dans son discours sur lui-même complètement transparent à ses yeux et aux yeux de l'autre. 66

Ce que l'on trouve dans l'amour naissant et que l'on ne trouve pas dans la vie quotidienne, c'est la certitude que la **vérité** est accessible et que chaque problème a une solution, même si on ne l'a pas encore trouvée. 87

La nature même de l'amour naissant implique que l'on se fie à l'autre, que l'on se remette à lui, que l'on s'abandonne. Les amants ne sont pas **jaloux**. 42

Il n'y a aucune comptabilité entre ce que l'on **donne** et ce que l'on reçoit. 64

L'amour est l'établissement d'une nouvelle communauté, d'une nouvelle et heureuse vie en commun où, par la grâce de l'**innocence** de son projet, tous devraient se reconnaître. 36

Son **passé** a acquis une autre signification à la lumière de son nouvel amour. L'être aimé peut garder de la tendresse pour son mari ou pour sa femme, justement parce qu'il est amoureux. La joie de ce nouvel amour le rend aimable, tendre, bon. En général, c'est l'autre qui n'accepte pas cet état de choses, qui n'y croit pas, qui désire l'être aimé tout entier pour lui et les amoureux en viennent souvent à briser plus de choses que chacun d'entre eux ne l'aurait voulu. 34

Dans l'état naissant, l'exigence du choix revêt les caractéristiques du **dilemme**. C'est comme si l'on demandait à une mère, à qui on a enlevé deux enfants, de choisir lequel d'entre eux devra être tué. Il n'y a pas de solution. L'état naissant est toujours confronté au dilemme, tous les mouvements collectifs sont confrontés au dilemme. 37

La **perte** de l'ancien partenaire coïncide avec la perte de tout ce que l'on est, la perte de ses propres valeurs, de l'image de soi-même, de sa propre estime. Celui qui est amoureux ne se rend pas compte de la terrible offense qu'il commet et qui ne peut lui être pardonnée. Aussi rencontre-t-il le refus, le désespoir, le cri, là où il attendait la compréhension. 35

Puisque existe un obstacle, puisque l'autre est différent, puisque la réponse n'est jamais absolument certaine ni, du moins, exactement proportionnelle à la demande, les faits, les choses, les combinaisons les plus fortuites se transforment en **signes** à interpréter, en invitations, en refus, en présages. 45

Ce faisceau de manières de penser et de sentir que nous venons de décrire (instant-éternité, bonheur, buts absolus, autolimitation des besoins, égalité, communisme, authenticité et vérité, réalité et contingence, etc.) représente les **propriétés structurelles**, permanentes de l'état naissant. 69

L'exception ne peut devenir la règle. Vient le moment de l'institutionnalisation et de la fin des illusions, des **ruptures** et des séparations, le passage de l'amour à la haine ou bien l'indifférence ; le retour à nos petites affaires trop quotidiennes, aux luttes de pouvoir, aux rapports de domination, à la culpabilité et aux devoirs.

Le passage de l'amour naissant à l'amour implique que chacun obtienne la preuve de pouvoir être aimé malgré sa déshumanisation. La preuve (de réciprocité) entraîne une **lutte** dans laquelle chacun demande à l'autre de se rendre sans conditions, de perdre son humanité concrète, la seule qu'il connaisse. C'est un combat entre gens qui s'aiment mais c'est également un combat à mort. Celui qui subit l'épreuve lui oppose une résistance désespérée. Et celui qui impose l'épreuve l'impose véritablement et décide dans son cœur que si l'autre n'en sort pas victorieux, il ne l'aimera plus. Chacun veut être aimé bien qu'il semble un monstre et qu'il dise non, chacun veut être aimé bien qu'il inflige des épreuves monstrueuses comme condition de son oui. Mais l'épreuve est toujours réciproque. 107

Lorsqu'on tombe amoureux l'autre apparaît toujours plein d'une vie débordante. Il est en effet l'incarnation de la vie dans l'instant de sa création, dans son élan, la voie vers ce que l'on n'a jamais été et que l'on désire être. L'aimé est donc toujours une force vitale libre, imprévisible, polymorphe. Il est comme un superbe animal **sauvage**, extraordinairement beau et extraordinairement vivant. Un animal dont la nature n'est pas d'être docile mais rebelle, n'est pas d'être faible, mais fort. La "grâce" est le miracle qu'un telle créature devienne douce à notre égard et qu'elle nous aime. 130

Peu à peu, il devient *domestique*, disponible, toujours prêt, toujours reconnaissant. Ce faisant la superbe bête sauvage se transforme en un animal **domestique**, la fleur tropicale, arrachée à son milieu, s'étiole dans le petit vase posé sur la fenêtre. 131

Le projet est toujours un projet de transformation de la **vie quotidienne**, et renoncer à cette transformation est considéré, pour la plupart, comme un échec. 142

Plus l'amour naissant s'entête à tout **réaliser** dans le concret, dans le pragmatique, dans les faits, plus il est condamné à s'éteindre. 141

Peu à peu, pour ne plus désirer la personne qu'il a aimée, il devra trouver en lui-même des raisons de se libérer de cet amour, il devra chercher à reconstruire ce qu'il a vécu, investissant de haine tout ce qui a été. Par la **haine** il tentera de détruire le passé. 117

Le seul mouvement vrai, profond qu'il éprouve, marqué du sceau douloureux de l'authenticité, est la *nostalgie*, la **nostalgie** d'une réalité perdue. Et pour se défendre de la nostalgie, il est contraint de se battre avec le passé, d'alimenter en lui le ressentiment et la haine. 118

Celui qui est amoureux est immédiatement porté à se reconnaître dans une autre personne amoureuse, même si celle-ci le quitte pour un autre. Il comprend profondément l'amour de l'autre et, quelle que soit la douleur qu'il puisse éprouver, il le respecte. L'amour qu'il éprouve l'amène à comprendre l'autre, à lui témoigner de la sympathie, à vouloir son bonheur. [...] Il pense alors au **suicide** pour libérer lui-même et l'aimé d'un poids intolérable. 118

Il souhaite le bonheur de l'être dont il est amoureux et il s'écarte pour le lui laisser. 119

**Après l'amour**, si la haine n'a pas réussi à tout effacer, il reste au moins le souvenir qui marque la mémoire, et pour toujours, d'un moment d'éternité qui peut revenir à tout instant, moment qu'on revit en rêve avec ravissement à chaque fois. Mais on oublie tellement, et le plus souvent on perd de vue nos amours passés, coupés de notre histoire. Parfois reste une amitié sincère mais trop souvent un lien de dépendance plus ou moins malsain entre l'un qui aime encore et l'autre qui n'aime plus. La communauté perdue, chacun redevient étrangement étranger l'un à l'autre, d'avoir pourtant été si proches jusqu'à mélanger leurs chairs, jusqu'à donner sa vie, jusqu'à donner la vie. Ah, qu'il revienne ce temps de l'amour ! *Qu'il vienne, qu'il vienne le temps où l'on s'éprenne !*

Quelle que soit la personne avec laquelle il a des rapports, il continue d'imaginer qu'il fait l'amour avec l'être aimé et il en retire une expérience qu'il revivra **fantasmatiquement** avec celui dont il est amoureux. On arrive donc à ce paradoxe : on peut faire l'amour avec quelqu'un que l'on n'aime pas sans jamais le faire réellement avec lui, et ne jamais faire l'amour avec la personne que l'on aime et cependant ne le faire qu'avec elle. 143

Elle n'aime plus, car elle n'a plus confiance, mais il lui est agréable de se sentir aimée et surtout, il lui est agréable de sentir qu'elle exerce un pouvoir sur celui qui l'aime. Un immense **pouvoir** grâce auquel elle oblige l'autre à l'accepter telle qu'elle est, un pouvoir grâce auquel en humiliant l'autre elle se libère de son passé, se prépare à voir d'autres choses, à chercher d'autres choses, un nouvel amour peut-être. L'amour de l'autre, amour sincère, profond et de plus en plus désespéré, lui sert à renforcer ses propres décisions jusqu'au moment où elle n'aura plus besoin de l'autre. 127

Au niveau **politique**, on verra l'équivalent dans le premier cas fantasmatique avec les mouvements nostalgiques qui rejouent le grand soir dans des agitations dérisoires, dans le deuxième cas oppressif on peut penser à la confiscation par des politiciens démagogues des idéaux révolutionnaires à des fins d'asservissement, de "terreur intellectuelle" voire de culte de la personnalité. On sait que la révolution débouche sur le bonapartisme. L'enjeu d'une révolution est de penser la société post-révolutionnaire sans retomber dans l'isolement d'une communauté dépressive.

Pour qu'une nouvelle révolution soit possible, il faut sans doute que la nostalgie de la précédente ait épuisée sa puissance de fascination, qu'il n'y ait plus de pouvoir légitime, idéologique ou politique (on s'en approche). Nous n'avons plus rien à perdre qu'une si longue solitude, nous pouvons nous aimer à nouveau, nous reconnaître, nous manifester en explosions sociales, retrouver la **joie** d'être ensemble après toutes ces années d'hiver.

29/03/04

# Le choix amoureux

*Etudes sur l'amour*, José Ortega y Gasset (1926), Rivages, 2004

On n'en a jamais fini avec l'amour. Après nous être intéressés à sa phénoménologie, sa sociologie et ses dimensions politiques, c'est la question du choix amoureux sur lequel nous allons nous pencher maintenant, sur la particularité de ce qui nous séduit et nous enchaîne à un autre singulier. Ce sera l'occasion, grâce à ce penseur hétérodoxe, de remuer quelques certitudes qu'on croyait bien établies, en premier lieu sur le fait que la **liberté** en amour ce serait le règne de l'indifférence, de l'éphémère et de l'illusion.

Pour [Jean-Luc Marion](#) le choix de l'amour semblait purement arbitraire, en tout cas hors de son champ d'exploration puisqu'il le prend comme point de départ. On a pu établir qu'il résultait la plupart du temps de signes d'approches mutuelles, d'une boucle de rétroaction positive jusqu'à l'emballement sexuel, mais cela ne dit rien sur ce qui a pu favoriser cette rencontre exceptionnelle. La thèse de [Francesco Alberoni](#) est séduisante qui fait d'une *surcharge dépressive* le signe annonciateur de l'amour, prêt à s'enflammer comme une insurrection pour **bouleverser** une situation insupportable, reconstituer une nouvelle communauté sur les ruines de l'ancienne. Il ne suffit pourtant pas que deux dépressifs ou révolutionnaires (ou deux exclus) se rencontrent pour tomber amoureux ! La surcharge dépressive favorise sans doute le coup de foudre mais elle ne semble pas absolument nécessaire, encore moins suffisante (ce serait trop beau).

C'est ici que José Ortega y Gasset rejoint la psychanalyse en faisant du choix amoureux un choix profond (p145) entre des caractères et des valeurs qui se complètent, un véritable choix de vie. On n'est donc plus dans le sentimentalisme, l'intensité de l'affect mais dans le sens qu'il porte même s'il est largement inconscient. Mieux, si l'amour est bien un choix résultant de l'accord profond des individualités, il devient impossible de le réduire à une illusion ou un mensonge complaisant, d'où la réfutation de la théorie de la *crystallisation* défendue par Stendhal (qui n'a connu que des amours imaginaires). L'auteur refuse tout idéalisme qui nous ferait vivre dans un monde illusoire mais s'il y a une **réalité** de l'amour, si on ne se trompe pas si souvent dans nos choix amoureux, alors la phase initiale de passion perd sa prépondérance au profit de sa véritable destination qui est la constitution d'un foyer voire la naissance de l'enfant. Ce n'est plus le bouleversement qui compte mais bien la fondation d'une nouvelle institution, hypothèse audacieuse de nos jours d'un amour vrai ("*amour en soi, amour pur*" 29) et de la réalité de l'amour, de sa durée effective.

Cela implique d'abord de distinguer l'amour (qui dure) du désir (qui s'éteint dès que satisfait), mais aussi de "**l'état amoureux**" initial, lui-même ramené à un état maladif, une sorte d'hébétude ou de frénésie, en tout cas une fixation hypnotique de l'attention, un rétrécissement, une "misère mentale" dont la fonction ne serait que de cimenter l'union future en faisant ressortir par contraste la richesse de la vie commune. Le coup de foudre ce serait ce qui permet de réaliser l'engagement du choix amoureux, mais ce qui ne vaut pas en lui-même.

La liberté de l'amour se situe dans le choix du partenaire plus que dans la transe sexuelle, même si cette liberté est très problématique, relative aux rencontres qu'on fait, en partie inconsciente et impérative, mais toujours revendiquée pourtant comme volontairement assumée, comme un amour libre. L'amour de l'autre ne se réduit pas à la jouissance du corps, ni à l'amour de l'amour alors que c'est le besoin de la présence de l'autre, dans sa **différence** et sa continuité, c'est l'envie de vivre ensemble. Il ne suffit pas de faire de grandes déclarations, ni de passer des moments exceptionnels, c'est bien dans notre vie quotidienne que nous voulons nous aimer et nous encourager, poursuivre nos échanges sans plus jamais se retrouver seuls au monde.

Seulement, pour durer, il semble bien qu'on soit obligé de faire descendre l'homme et la femme de leur piédestal afin de retrouver la quotidienneté de la vie commune. C'est ce qui les obligerait à rentrer dans la **moyenne** et l'ordinaire de la routine (il n'y a pas de héros pour son valet de chambre). On voit que la problématique est complètement inversée par rapport aux thèses d'Alberoni. Ce n'est pas la révolution qui compte, les grandes mises en scène, les hauts faits de l'amour mais la vie quotidienne post-révolutionnaire, le projet collectif, la construction de l'avenir. Bien qu'on soit ici dans le cadre d'une stricte monogamie, on est loin d'un amour passionnel et fusionnel qui serait incompatible avec un travail ou les soucis du foyer. Cette vision contractuelle et conventionnelle de l'amour, très proche de la conception chrétienne du mariage, est sans doute un peu trop exclusivement masculine en plus de n'avoir rien de véritablement enthousiasmant, cela ne l'empêche pas de séduire encore une grande majorité d'hommes et de femmes.

Il faut souligner la proximité avec la **psychanalyse** dans la thèse de l'amour comme choix inconscient, accord entre inconscients, c'est-à-dire comme symptôme qui permet de faire marcher le couple, d'en répartir les rôles, soutenant le narcissisme de chacun et fixant le sens de sa vie (dis-moi avec qui tu es, je te dirais qui tu es). On trouve d'autres échos à la théorie lacanienne avec ce qui relie amour, hypnose et mystique, ramenés ici à des pathologies de l'attention (de la libido). L'opposition avec la psychanalyse est par contre manifeste lorsque le philosophe refuse de constituer le ratage en principe ("*Il n'y a pas de rapport sexuel*") ou de réduire la réalité au fantasme. Cependant, si le choix inconscient pose effectivement problème, de se réduire à une simple pétition de principe, une justification de ce qui est ("ce qui est bon apparaît, ce qui apparaît est bon"), il faut bien constater que Lacan arrive à peu près au même résultat en faisant de la femme le symptôme de l'homme, en faisant de ce symptôme un lien névrotique, inconscient mais solide, "*ce qui supplée au rapport sexuel qu'il n'y a pas*". La différence est minime. On doit bien admettre cependant qu'il est tout de même préférable de ne pas en rajouter sur l'harmonie supposée entre les sexes ; on sait que la guerre domine, les combinaisons boiteuses, les mauvaises ententes. Comme dit Georg Simmel, on ne peut identifier "l'amour heureux" avec "l'amour partagé" : "*Il existe un amour sans réponse qui fait notre bonheur et un amour partagé qui nous rend misérables*" 247 (Philosophie de l'amour, Rivages). On est plus dans le bricolage (faire avec ce qu'on a) que dans une complémentarité parfaite, avec la question légitime de trouver mieux un jour peut-être. Il faut laisser tout ça de travers même si cela n'empêche pas de vivre et de se reproduire, de se choisir, plus ou moins librement, de s'aimer longtemps parfois.

Mais, s'il y a véritable choix, qu'on suppose être la plupart du temps le bon, ce sont les amours **multiples** qui demandent une explication alors qu'ils sont la règle, pour les hommes au moins à cette époque. La raison en serait que nous évoluons, qu'il y a différents âges de la vie (Margaret Mead qui s'est mariée 3 fois disait qu'elle avait pris un amant pour ses jeunes années, un père pour ses enfants, puis un compagnon pour sa retraite). On ne peut s'empêcher de penser qu'il y a tout de même d'autres éléments qui rentrent en jeu, que ce n'est pas si simple, ni facile.

Le mariage et la famille conjoignent, en dépit de leur structure très simple, une foule d'intérêts fort divers - érotiques ou économiques, religieux ou sociaux, intérêts de pouvoir ou de développement individuel - et par là ils montrent sur un exemple transparent, comment tous ces moments, dans leur combinaison et dans la prépondérance alternée de l'un ou de l'autre, agissent sur la vie des hommes ensemble. 35

Georg Simmel, Philosophie de l'amour (1895)

S'il semble bien que se fier aux atomes crochus inconscients c'est donner trop de force au surmoi face à de nouvelles passions qui s'éveillent au fil des rencontres et du temps qui passe, c'est un fait pourtant qu'il y a des symptômes très résistants, de très nombreux couples qui durent, et même quelques uns véritablement heureux. On ne peut balayer cette dimension bien réelle du choix amoureux, du choix de l'élue, d'un compagnon ou d'une compagne pour une tranche de vie au moins. On ne peut ignorer la liberté d'engagement et d'association, dans sa fragilité ou la nostalgie qui nous en reste, même s'il est très récent de laisser ce choix aux mariés (jusqu'alors l'amour résultait plutôt du mariage presque toujours imposé par les familles). Enfin, on ne peut en rester toujours aux **commencements**, même si le désir ne se repose jamais sur ses lauriers et ne renonce pas un instant à séduire le désir de l'autre, même si les malentendus, les rancœurs et les déceptions s'accumulent jusqu'à exploser périodiquement, même si tout passe et tout lasse, notre esprit ayant toujours besoin de nouveauté.

C'est une vie unie à laquelle il ne peut s'accommoder ; il lui faut du remuement et de l'action, c'est-à-dire qu'il est nécessaire qu'il soit quelquefois agité des passions, dont il sent dans son cœur des sources si vives et si profondes.

Pascal, Discours sur les passions de l'amour

En tout cas, ce livre va nous permettre de dissiper les **confusions** entre amour, désir et passions, entre les inclinations du corps et les décisions de l'esprit, entre la folie du moment et les raisons de faire durer l'amour. "*La jouissance de l'Autre, du corps de l'Autre qui le symbolise, n'est pas le signe de l'amour*" nous avertit Lacan (dans *Encore* p11), parole d'homme, car "*quand on aime, il ne s'agit pas de sexe*" 27.

## - Amour, amours, désirs (une passion active)

"Les amours" sont des histoires plus ou moins mouvementées qui se produisent entre hommes et femmes. On y voit intervenir des facteurs innombrables qui compliquent et embrouillent le processus de l'amour au point que, dans la plupart des cas, il y a de tout dans "les amours" sauf ce qui en toute rigueur mérite d'être appelé amour. 29

On aime l'amour et l'aimé n'est, en réalité, qu'un prétexte. 49

Le désir meurt automatiquement quand on obtient la possession ; il s'épuise en se satisfaisant. L'amour en revanche est un éternel insatisfait. le désir a un caractère passif et, en toute rigueur, ce que je désire quand je désire, c'est que l'objet vienne à moi. Je suis un centre de gravitation, où j'attends que les choses viennent tomber. Au contraire, dans l'amour tout est activité, comme nous le verrons. L'amour ne consiste pas en ce que l'objet vienne à moi ; c'est moi qui vais à l'objet et qui suis en lui. Dans l'acte amoureux, la personne sort d'elle-même. 32

L'acte amoureux ne commence qu'après l'excitation extérieure ; mieux, après cette incitation. L'amour surgit par l'ouverture qu'a pratiquée la flèche de l'objet - l'incitation - et se dirige activement vers cet objet : il chemine donc en sens inverse de l'incitation et de tout désir. Il va de l'amant à l'aimé - de moi à l'autre - selon une direction centrifuge. Ce caractère qui consiste à se trouver psychiquement en mouvement, en route vers un objet, cette démarche intime et continue de notre être vers l'être du prochain, est essentiel à l'amour et à la haine. 35 Etre en train d'aimer est ce mouvement constant d'émigration. 36

Selon Spinoza, l'amour serait la joie unie à la connaissance de son agent. Aimer quelque chose ou quelqu'un serait simplement être joyeux et être conscient en même temps que la joie nous vient de ce quelque chose ou de ce quelqu'un. A nouveau, nous trouvons ici l'amour confondu avec ses conséquences possibles. Qui doute que l'amant puisse recevoir de la joie de l'aimé ? Mais il est tout aussi certain que l'amour est parfois triste comme la mort, un tourment souverain et mortel. Mieux encore, le véritable amour se perçoit mieux lui-même et, pour ainsi dire, se mesure et se calcule lui-même dans la douleur et la souffrance dont il est capable. 33



La joie, par elle-même, ne contient aucune action, bien qu'elle puisse y conduire. Aimer quelque chose, en revanche, n'est pas simplement être dans un "état", c'est agir vers l'objet aimé. 68

L'amour se prolonge dans le temps : on n'aime pas selon une série d'instantanés subits, de points qui s'enflamment et s'éteignent comme l'étincelle de la magnéto, on aime l'aimé continûment [...] Ce n'est pas un coup unique, mais un courant. 36

Tout amour traverse des étapes, de température différente, et le langage usuel parle finement d'amours qui se refroidissent, l'amoureux se plaint de la tiédeur ou la froideur de l'aimée. 37

Il est bien connu que l'âme féminine est beaucoup plus unie que celle de l'homme ; c'est-à-dire que dans l'âme féminine les éléments se trouvent moins séparés les uns des autres que chez l'homme. Ainsi la dissociation entre le plaisir sexuel et l'attachement ou la passion est-elle moins fréquente que chez l'homme. Chez la femme, le plaisir sexuel ne s'éveille pas sans la passion, aussi facilement que chez nous. 142

## **- Vérité ou mensonge de l'amour (la cristallisation)**

Notez bien que la théorie de Stendhal, en résumé, qualifie l'amour de fiction constitutive. Ce n'est pas que l'amour soit parfois dans l'erreur, c'est qu'il est, par essence, une erreur. Nous tombons amoureux lorsque notre imagination projette sur une autre personne des perfections inexistantes. Un jour la fantasmagorie s'évanouit et avec elle meurt l'amour [...] La théorie de la "cristallisation" est idéaliste parce qu'elle fait de l'objet extérieur en direction duquel nous vivons une simple projection du sujet. 46

La théorie de la "cristallisation" répond bien plutôt à la préoccupation d'expliquer l'échec de l'amour, la désillusion des passions perdues ; elle explique en somme pourquoi l'on n'est plus amoureux et non pas pourquoi on tombe amoureux. 57

On explique le normal par l'anormal, le supérieur par l'inférieur. Il y a là une étrange obstination à montrer que l'Univers est un quiproquo absolu, une ineptie constitutive. 47

Aimer serait se tromper. J'ai longuement combattu cette théorie, qui a connu une fortune qu'elle ne méritait pas. [...] Il n'est pas vraisemblable qu'une activité normale de l'homme consiste en une erreur essentielle. L'amour se trompe quelquefois, comme les yeux se trompent et les oreilles. Mais, comme pour la perception, sa normalité consiste dans une réussite suffisante. 134

L'idée de Platon est la suivante : en tout amour réside chez l'amant un désir de s'unir à un autre être qui apparaît doué de quelque perfection. C'est donc un mouvement de notre âme vers quelque chose qui en un sens est excellent, meilleur, supérieur. [...] Tomber amoureux, c'est se sentir immédiatement enchanté par quelque chose, et une chose ne peut enchanter que si elle est ou paraît être la perfection. Je ne veux pas dire que l'être aimé semble totalement parfait - c'est l'erreur de Stendhal. Il suffit qu'il y ait en lui quelque perfection, et, bien évidemment, perfection, dans l'horizon humain, signifie non pas ce qui est bien absolument, mais ce qui est mieux que le reste, ce qui surpasse le reste, dans un certain ordre de qualité ; en somme, l'excellence. C'est le premier point. Le second c'est que cette excellence incite à chercher l'union avec la personne qui la possède. 59

L'homme, bien loin de projeter des perfections préexistant dans son esprit là où elles n'existent pas, trouve soudain dans une femme des qualités d'une espèce jusque-là inconnue de lui. Remarquez qu'il s'agit précisément de qualités féminines. 65

## - L'état amoureux (hypnose)

Il y a avant tout une erreur monumentale d'observation dans cette théorie. Elle suppose, semble-t-il, que l'état amoureux implique une suractivité de la conscience. La cristallisation stendhalienne semble indiquer un luxe de travail spirituel, un enrichissement et une accumulation. Or, il convient d'affirmer résolument que l'amour, qu'être amoureux, est un état de misère mentale où la vie de notre conscience se rétrécit, s'appauvrit et se paralyse. 66

En un sens large, nous appelons généralement amour "l'état amoureux", un état d'âme très complexe, où l'amour au sens strict joue un rôle secondaire. 70

Tout amour passe par la zone frénétique de "l'état amoureux" ; mais en revanche il existe des "états amoureux" que ne suit aucun amour authentique. Ne confondons pas ainsi la partie avec le tout. 106

Je crois que l'état amoureux est un phénomène de l'attention, un état anormal de l'attention qui se produit chez l'homme normal. 74

Il ne s'agit donc pas d'un enrichissement de notre vie mentale. Tout au contraire. Les choses qui nous occupaient auparavant sont progressivement éliminées. La conscience se rétrécit et ne contient plus qu'un seul objet. L'attention est paralysée : elle ne va plus d'une chose à une autre. Elle est fixe, rigide, prisonnière d'un seul être ("manie divine" disait Platon). L'amoureux, cependant, a l'impression que la vie de sa conscience est plus riche. En se réduisant, son monde se concentre davantage. 75

Oublions les gesticulations romantiques et reconnaissons dans "l'état amoureux" - je répète que je ne parle pas de l'amour *stricto sensu* - un état d'esprit inférieur, une espèce d'imbécillité transitoire. Sans l'ankylose de l'esprit, sans la réduction de notre monde habituel, nous ne pourrions pas tomber amoureux. 77

Quand nous sommes tombés dans cet état de rétrécissement mental, d'angine psychique qu'est l'état amoureux, nous sommes perdus. Dans les premiers jours, nous pouvons encore lutter; mais lorsque la disproportion entre l'attention prêtée à une femme et celle que nous concédons aux autres et au reste du cosmos passe une certaine mesure, il n'est plus en notre pouvoir d'arrêter le processus. L'attention est l'instrument suprême de la personnalité; c'est l'appareil qui règle notre vie mentale. Si elle est paralysée, elle ne nous laisse plus aucune liberté de mouvement. [...] En conséquence, l'état amoureux tout entier tend automatiquement à la frénésie. Abandonné à lui-même, il se multipliera jusqu'à la limite du possible. C'est ce que savent fort bien les "conquérants" des deux sexes. une fois que l'attention d'une femme se fixe sur un homme, il est très facile à ce dernier de remplir complètement sa préoccupation. Il suffit d'un simple jeu de va-et-vient, de sollicitude et de dédain, de présence et d'absence. Comme le dit si bien l'expression populaire "tourner la tête à quelqu'un". 78-79-80

La maîtresse de maison sait que sa servante est amoureuse quand elle commence à remarquer sa distraction. [...] Cette concentration sur sa propre intériorité donne à l'amoureux l'apparence d'un somnambule, d'un lunatique, d'un individu "ensorcelé". Et, en effet, l'état amoureux est un envoûtement. 83

Ce qui rend amoureux est toujours quelque "charme". [...] Quelles que soient cependant les relations de l'amour et de la magie, il existe, à mon avis, une ressemblance entre l'état amoureux et le mysticisme plus profonde que tout ce qu'on a observé jusqu'ici. 84 Le mysticisme est aussi un phénomène de l'attention. La première chose que nous propose la technique mystique est que nous fixions notre attention sur quelque chose. 87

Les délices de "l'état de grâce", où qu'il se présente, reposent en ce qu'on est hors du monde et hors de soi. C'est ce que signifie, littéralement, le mot "extase" : être hors de soi et du monde. 96 Ainsi l'usage, en mystique comme en amour, de l'image du rapt ou de l'enlèvement n'est-il pas non plus un hasard. 97 On trouve encore un reste de l'enlèvement originel dans le rituel du mariage romain : l'épouse n'entre pas dans la demeure conjugale sur ses propres pieds, l'époux la soulève pour qu'elle n'en foule pas le seuil. 98

Par ailleurs, j'ai toujours senti une proximité étrange entre l'hypnotisme et l'état amoureux. [...] La raison de cette idée se trouve, à mes yeux, en ce que l'hypnotisme aussi me semble un phénomène de l'attention. 98

La femme amoureuse se désespère généralement de n'avoir jamais, lui semble-t-il, devant elle

l'homme qu'elle aime dans sa totalité. Elle le trouve toujours un peu distrait comme si, en venant au rendez-vous, il avait laissé se disperser par le monde des provinces de son âme. Et, vice versa, l'homme sensible a plus d'une fois eu honte en se sentant incapable de se livrer radicalement, d'être totalement présent, comme la femme amoureuse. L'homme, pour cette raison, se sait toujours maladroit en amour et inapte à la perfection que la femme parvient à donner à ce sentiment.

En sorte qu'un même principe éclairerait la tendance de la femme au mysticisme, à l'hypnose et à l'état amoureux. 103

## **- Le choix de l'amour (la distinction)**

Dire que l'homme est rationnel et libre me semble une expression bien proche de l'erreur. Parce que nous possédons en effet raison et liberté ; seulement, ces deux puissances ne forment qu'une minuscule pellicule enveloppant le volume de notre être, dont l'intérieur n'est ni rationnel ni libre. 113

A condition de l'entendre avec subtilité, on peut dire que tout individu qui tombe amoureux, tombe amoureux parce qu'il le veut. Tel est ce qui distingue l'état amoureux qui est en définitive, un phénomène normal, de l'obsession qui est un phénomène pathologique. 81

Le fond décisif de notre individualité n'est pas fait du tissu de nos opinions et de nos expériences vitales ; il ne consiste pas en notre tempérament, mais en quelque chose de plus subtil, de plus éthéré et qui est antérieur à tout cela. Nous sommes, avant tout autre chose, un système originel de préférences et de dédains. 107

Il y a des situations, des instants de la vie où, sans y prendre garde, l'être humain avoue de grandes portions de son intimité décisive, de ce qu'il est authentiquement. L'une de ces situations est l'amour. Dans le choix de l'aimée, l'homme révèle son fond secret ; la femme dans le choix de l'homme qu'elle aime, le type d'humanité que nous préférons dans l'autre être dessine le profil de notre cœur. 110 La carte sur laquelle on mise sa vie. 116

C'est une sottise d'affirmer que le véritable amour de l'homme pour la femme, et vice versa, n'a rien de sexuel, mais c'en est une autre de croire que l'amour est la sexualité. Parmi les nombreux traits qui les distinguent, il en est un de fondamental : l'instinct tend à élargir indéfiniment le nombre de ses objets qui le satisfont, alors que l'amour tend à l'exclusivité. [...] L'amour est donc choix, par son essence même. 118

Il vit sous la forme d'une confirmation incessante. (L'amour est monotone, insistant, absolument ennuyeux [...] quand vous n'aimez pas, l'amour qu'on a pour vous vous désespère, vous empoisonne par l'ennui excessif qu'il vous cause). 120

Aimer est quelque chose de plus grave et de plus significatif que se passionner pour les lignes d'un visage et la couleur d'une joue ; c'est se décider pour un certain type d'humanité qui s'annonce symboliquement dans les détails du visage, de la voix et du geste. [...] L'amour implique une adhésion intime à un certain type de vie humaine qui nous semble le meilleur et que nous trouvons préformé, suggéré dans un autre être. 122

L'idée qu'on a habituellement de "l'amour physique" est à mon avis caricatural. Il n'est pas facile, ni si fréquent de sentir une attraction exclusivement physique. 60

Il est faux, absolument faux, que nous voyons "seulement" un corps quand nous voyons devant nous une figure humaine. Comme si, ensuite, par un deuxième acte mental, postérieur, nous ajoutions magiquement, et on ne sait comment, à cet objet matériel un psychisme pris on ne sait où ! C'est tout le contraire qui se passe, nous ne pouvons qu'à grand-peine séparer et abstraire le corps de l'âme, à supposer que nous y parvenions. 139

Cette idée que dans l'amour il y a un choix - un choix beaucoup plus réel que tous ceux qu'on peut faire consciemment, délibérément - et que ce choix n'est pas libre, mais qu'il dépend du caractère radical du sujet, doit paraître évidemment inacceptable à ceux qui en sont restés à une interprétation psychologique de l'homme qui a tendance à exagérer l'intervention du hasard et des contingences mécaniques dans la vie humaine. 134-135

L'amour modèle le destin individuel. [...] L'amour unit les individus dans une coexistence si étroite et si générale qu'elle ne laisse entre eux aucune distance qui permette de percevoir la réforme que chacun produit sur l'autre. Surtout, l'influence de la femme est atmosphérique ; par là-même, elle est partout et invisible. Il n'y a pas moyen de la prévenir ni de l'éviter. 144

## - Des amours successifs (évolutions divergentes)

L'homme a presque toujours des amours multiples. Comme nous nous référons aux formes totalement épanouies de ce sentiment, nous excluons la pluralité de coexistence et nous retenons uniquement la pluralité de succession. 123

Si l'on considère ce fait à partir de notre idée, il signifierait que l'être radical de l'homme avait changé d'une époque de sa vie à l'autre. 124

Je dirais que le caractère change si, par ce changement, on entend proprement une évolution. Et cette évolution, comme pour tout organisme, est provoquée et dirigée par des raisons internes, conaturelles à l'être même, innées comme son caractère. 125

La personnalité éprouve dans le cours de sa vie deux ou trois grandes transformations, qui sont comme des stades différents d'une même trajectoire morale. Tout en restant solidaires, et plus encore, radicalement homogènes eu égard à nos sentiments passés, nous remarquons un beau jour que nous sommes entrés dans une nouvelle étape ou une nouvelle modulation de notre caractère. 126

Dans la plupart des cas, il n'y a pas eu d'erreur : la personne qu'on a aimée est telle qu'elle était apparue dès le début, à ceci près que nous souffrons plus tard des conséquences de cette façon d'être ; voilà ce que nous appelons notre erreur. 137

## - La vie commune (banalité du quotidien et génie solitaire)

La maison c'est essentiellement la continuité quotidienne, la série indéfinie des minutes identiques, l'air habituel dont les poumons obstinément s'emplissent et se vident. Cette ambiance domestique émane de la mère et enveloppe dès le début la génération des enfants. 147

*Le souvent femme varie* m'a toujours paru une ânerie hâtivement inventée par l'homme amoureux d'une femme qui se joue de lui. Quand on examine la femme à plus grande distance et d'un oeil calme, avec le regard du zoologiste, on est surpris de voir qu'elle tend au plus haut point à s'attarder dans le présent, à s'enraciner dans la routine, dans l'idée, dans la tâche où elle a été placée ; à faire, en somme, coutume de tout. La mésintelligence qui existe entre les sexes à ce sujet est émouvante : l'homme se dirige vers la femme comme une fête et une folie, comme vers une extase qui rompra la monotonie de l'existence, et il trouve presque toujours un être qui n'est heureux qu'occupé à des tâches quotidiennes, le raccommodage du linge blanc, ou la soirée au *dancing*. Il en est si bien ainsi que les ethnographes, et c'est une grande surprise assurément, nous apprennent que le travail fut inventé par la femme ; le travail, c'est-à-dire la tâche quotidienne et forcée, face à l'entreprise, à l'effort sportif discontinu et à l'aventure. Aussi est-ce la femme qui crée les métiers : c'est la première agricultrice, le premier moissonneur et le premier potier. 149-150

Disons-le crûment : les génies n'ont jamais intéressé la femme, si ce n'est *per accidens*, c'est-à-dire quand au génie de l'homme s'ajoutent des caractéristiques peu compatibles avec le génie. Ce qui est sûr c'est que les qualités qu'on estime généralement le plus chez l'homme pour les effets du progrès et de la grandeur humaine n'intéressent en rien la femme du point de vue érotique. Qui peut me dire en quoi il importe à une femme qu'un homme soit un grand mathématicien, un grand physicien, un grand politique ? [...] Le génie n'est pas un "homme intéressant" selon la femme et, vice versa, "l'homme intéressant" n'intéresse pas les hommes. 154-155

On a peine à remarquer l'abandon général, le manque de chaleur féminine dans la vie des pauvres grands hommes. On dirait que le génie donne la chair de poule à la femme. Les exceptions n'en soulignent que mieux la généralité du fait. 156

Un bon nombre d'erreurs dans la psychologie de l'amour viennent de la confusion entre les qualités qui "appellent l'attention" et qui, par conséquent, mettent en valeur l'individu, et les qualités tout autres qui proprement séduisent. La richesse, par exemple, n'est pas ce qu'on aime chez un homme ; mais l'homme riche se détache aux yeux de la femme par sa richesse. Or, un homme célèbre par ses talents a plus de chances de voir la femme lui prêter attention : en sorte que, si elle ne tombe pas amoureuse, l'excuse est difficile. C'est le cas du grand homme qui en général jouit d'une célébrité lumineuse. L'indifférence du sexe féminin à son égard doit donc être

multipliée par ce facteur important. La femme dédaigne le grand homme volontairement et non par hasard ou par négligence. 157

Elle tend plutôt à éliminer les individus les meilleurs, selon le point de vue masculin, ceux qui innoveraient et se lancent dans de hautes entreprises, et elle manifeste une passion décidée pour la médiocrité. [...] Le fait est qu'à prendre la question dans son horizon le plus large, et zoologiquement en quelque sorte, la tendance générale des ardeurs féminines semble décidée à maintenir l'espèce à l'intérieur de limites médiocres, à éviter la sélection dans le sens de l'excellence, à interdire à l'homme d'être jamais un demi-dieu ou un archange. 158-159 (fin)

Bien sûr il y a là sans doute une bonne dose de misogynie, voire de ressentiment, même si Leopardi par exemple confirme Ortega sur ce point (que choquait beaucoup les infidélités de Joséphine et son dédain de Napoléon!). Dès qu'on prétend parler de La femme on la diffame. Cela peut paraître des clichés aussi datés que ceux de "La femme" de Michelet (pour qui "*la femme ne vit pas sans l'homme*"). Il n'en reste pas moins que les femmes se préoccupent plus que les hommes de ce que Marguerite Duras appelait "la vie matérielle" qui renvoie à la vie maternelle. Ce n'est pas dire, bien sûr, que les femmes seraient inaptes au génie, qui est si rare aussi chez les hommes, mais plutôt qu'elles donnent généralement plus d'importance à la vie quotidienne et au corps, à la chair de la vie. Elles sont en général plus **présentes** et moins abstraites que les hommes qui sont souvent perdus dans le passé ou l'avenir ; elles sont donc moins prêtes à perdre leur vie pour des idées (il y a des exceptions). C'est une vertu précieuse pour tempérer le fanatisme masculin et certes, vivre avec Einstein ne présente pas un grand intérêt. Le génie n'a pas assez de temps à consacrer à sa femme, c'est la plupart du temps un travailleur obstiné absorbé par sa tâche, on peut dire qu'il a déjà un bon symptôme, qu'il est déjà marié à sa muse (aimer ou créer, il faut choisir) ! Pourtant, on doit constater aussi qu'il y a eu bien des créateurs et de nombreux hommes politiques qui doivent tout au dévouement de leur femme sans laquelle ils n'auraient pas pu se consacrer à une oeuvre trop exigeante. Le prix qu'elles doivent payer, de leur plus ou moins complet dévouement, peut paraître exorbitant, comme en témoigne la révolte de Clara Malraux ("*Je m'apercevais que vivre avec André était un cadeau royal que je payais de ma propre disparition*" 1973). C'est effectivement invivable si on ne fait pas vraiment cause commune (et, bien sûr, il est aussi difficile dans l'autre sens d'aimer une femme de génie).

J'ai toujours été plus que méfiant envers les tentatives "essentialistes" de différenciation des sexes, battant en brèche l'universalisme des êtres parlants au nom de leurs deux natures sexuelles. On sait pourtant que l'opposition entre mâle et femelle (actif et passif, extérieur et intérieur) constitue une des bases de la culture (du langage, des classifications mythiques), il est donc inévitable qu'on y répète des préjugés culturels. Ainsi, on attribuerait bien aux femmes un talent particulier pour la douceur de vivre, comme autrefois on la disait "née pour la souffrance" (Michelet). Il n'empêche que la **différence** des sexes est une question qui nous préoccupe depuis l'enfance et qu'il y a bien des prédispositions corporelles, des différences biologiques et des destins différenciés (de mère ou de père notamment), des obstacles différents à surmonter, sans compter toutes les différenciations sociales qui peuvent s'y surajouter (et qui évoluent plus rapidement désormais).

On est à l'évidence sur un terrain bien fragile, surtout que c'est presque toujours un point de vue mâle. Il n'est pas question de justifier en quoi que ce soit les inégalités entre les hommes et les femmes, ni de s'en servir d'excuse pour restreindre leurs libertés, mais il n'est pas absurde de penser que statistiquement l'audace et la prudence s'équilibrent dans la répartition des rôles (comme entre les jumeaux, il n'y a rien là de biologique), tout en laissant de grandes marges de manoeuvre aux individus des deux sexes. L'idée intéressante amenée par l'auteur, est celle de **moyenne**, contredisant la vulgate darwinienne qui ferait de la sélection naturelle ou de la compétition sociale un processus

d'amélioration de la race (ce qui devrait ne laisser que des gorilles de plus en plus forts, voire de terribles dinosaures, pas des hommes fragiles et sans défenses). La focalisation sur une moyenne paraît bien plus conforme à la réalité de la stabilité des espèces (si ce n'est à un esprit démocratique!) Il s'agirait donc plutôt de garder le "juste milieu" d'Aristote et non de produire des surhommes, une race de génies (d'un homme sans corps qui se réduirait à son cerveau). C'est une leçon à retenir au moment où les biotechnologies promettent une amélioration de la race, sorte d'eugénisme libéral comme l'appelle Habermas. Grande nouvelle pour la multitude, les femmes préféreraient les hommes normaux ! (pour les hommes c'est moins sûr).

Enfin, il faut garder toujours à l'esprit l'analogie entre révolution et coup de foudre. Sur ce plan, il s'agirait donc de dépasser le romantisme révolutionnaire pour rétablir que ce qui compte, ce n'est pas la révolution (nécessaire) et ses explosions de joies trop longtemps contenues, mais bien les **institutions** à construire dans leur imperfection, leur caractère transitoire et précipité. La question de la durabilité est absolument essentielle au-delà de son aspect écologique qui est celle de notre responsabilité collective. On ne peut tout faire dépendre de nos caprices, ni se résoudre à l'échec ou l'impuissance. D'un autre côté, cela ne peut signifier se faire une raison du caractère oppresseur et stérilisant des institutions, ni des ravages du volontarisme, mais au contraire tenter d'y remédier, inventer de nouveaux dispositifs permettant un véritable développement humain. Il s'agit de passer enfin de l'histoire subie à l'histoire conçue, se réapproprier sa propre histoire, lutter ensemble contre les morsures du temps et l'entropie universelle, debout au milieu de la tempête et des vents mauvais, dressés fièrement contre tout ce qui nous renie et nous condamne d'avance, puisque tout a une fin, l'amour et la vie aussi ; sans que cela nous empêche de vivre et d'aimer, de continuer l'aventure humaine et de rêver à des amours meilleurs.

25/04/04

# La guerre des sexes (Colette)

Colette (Le génie féminin 3.), Julia Kristeva, folio, 2002

Moi, j'aime ! J'aime tant tout ce que j'aime ! Si tu savais comme j'embellis tout ce que j'aime, et quel plaisir je me donne en aimant.

*Les Vrilles de la vigne*, p996

Cela est si beau, si aisé, cela ne ressemble pas à l'amour.

*L'Entrave*, p407

"Rien", dit Balzac, "ne nous console d'avoir perdu ce qui nous a paru être l'infini." Rien ne met en repos ceux qui ont touché le bord du précipice où s'effondre la morale humaine, frôlé la fragile limite qui sépare le pur et l'impur.

*La Jumelle noire*, p246

Une chose qu'on connaît bien pour l'avoir bien possédée, on n'en est jamais tout à fait privé.

*Le Pur et l'Impur*, p565

Il ne faut jamais poser une seule question.

*La Naissance du jour*, p369

On peut discuter le fait qu'on tombe amoureux librement, comme on tombe dans la drogue, en tout cas on ne cesse pas de l'être par un simple effet de notre volonté. La liberté semble extrêmement réduite dans cette fixation de liens si intimes enserrés de serments enivrants, dans un interminable entretien imaginaire avec l'amour perdu, véritable obsession plus tenace que l'addiction chimique. Pareillement, je ne peux m'empêcher de **continuer** encore sur le sujet de l'amour qui mérite mieux, à n'en pas douter, que ce que j'ai pu en écrire mais qui constitue un irremplaçable point d'observation de la réalité humaine, même si on peut faire l'expérience aussi que plus on en dit et plus ça s'embrouille... L'amour c'est comme le **temps** pour St Augustin, ce que nous comprenons le mieux sans y penser et qu'on n'arrive plus du tout à expliquer quand on nous le demande. On n'arrive pas à en faire le tour car c'est ce qui nous porte et nous émeut. Y mettre des mots nous rassure pourtant, en y mettant un terme qui calme la douleur et le ressentiment ou bien ravive au contraire les souvenirs brûlants, apprivoisant nos représentations à défaut de l'aimée. L'écriture est une pulsion, une activité solitaire, une façon de passer le temps justement et de s'affronter à la durée ; ce qui est le plus difficile, le plus exigeant, activité incessante de (re)trouvailles, travail de renouvellement perpétuel. On peut dire que l'écriture réussit là où l'amour échoue. Evoquer ici "l'origine du roman", d'après Marthe Robert, permet de soupçonner ce qui dans cette écriture n'est qu'une tentative de reconstruction des origines ("*Toute phrase est un fantasme, et tout fantasme une narration*". 268).

Parfois je me laisserais aller à la rage de "tout dire", de tout déballer, de "dire la vérité" enfin ! mais ce n'est pas sans le sentiment d'une lourde menace, d'inutiles blessures qui ne sont pas le dernier mot de l'amour, et ne sont donc pas sa vérité du tout à se perdre dans le **détail** et le sordide, les petits intérêts et les plaisirs dérobés ("*le plaisir-chantage, le plaisir-panacée, le plaisir-coup mortel*"), les luttes de pouvoir et les arrangements quotidiens, les pulsions instinctuelles et les fantasmes puérils, les emballements et le terrible ennui, le narcissisme et la honte, les mensonges et le mépris, les coups bas et les coups de gueule, les malentendus ou les déceptions les plus naïves... N'en jetez plus ! Il n'y a rien là de l'amour, qui constitue plutôt la chance qui reste au-delà, improbable, oui, au-delà de toute raison. "*Pourquoi la délicatesse n'aurait-elle pas, dans notre attitude, sa part presque aussi grande que le cynisme?*" 344.

Du moins le témoignage de Colette, éclairé par Julia Kristeva, permet de s'approcher de la face d'ombre de l'amour, "*ce mot sans nuance*" 333, et de la jouissance féminine, "*merveille foudroyante et presque sombre*" 334, son côté "*Inexorable*" 270 comme dit Colette, ce qui nous unit et nous sépare, ce qui relie le jouir et le souffrir dans les cris

étouffés ou la dispute amoureuse ("*toutes les amours tendent à créer une atmosphère d'impasse*"). Cette **étrangeté** radicale, d'un non-rapport au coeur même du rapport sexuel, n'est pas seulement celle de la femme mais bien l'étrangeté de l'amour ("*nos vies d'étrangers voluptueux*"). "*Le contraste est un attrait, l'inconnu un charme, un mystère, qu'on veut percer; l'étrangeté, qui semblait devoir éloigner, enfonce l'aiguillon du désir*" (Michelet, La femme, 179).

La volupté elle-même se bâtit sur une incommunicabilité totale. 396

Non seulement l'amour est dans l'étrangeté, mais il est aussi dans la **perte** (j'ai reconnu le bonheur au bruit qu'il a fait en partant). Il n'y a de jouissance que perdue et Mélanie Klein, en particulier, a montré le caractère structurant pour l'enfant de la perte de l'amour et de la phase dépressive.

Nous ne pouvons imaginer l'autre qu'à condition de le perdre ; et la pensée, par conséquent, est une capacité d'absenter autrui de soi et de le reconstruire, de le faire exister dans la représentation, par-delà le deuil de cet abandon. 18

S'il n'y a de jouissance que perdue, jouissance de l'autre, la voie féminine pour la retrouver serait celle de l'identification à la **mère** et à sa jouissance ("*une perspective de miroirs*" 412), ce qu'on peut appeler une *mère-version* opposée à la *père-version* masculine. La passion amoureuse se révélera, en fin de compte, comme l'amour de la mère retrouvé et comme amour incestueux, au-delà même de la perversion mâle ou de la simple transgression d'un plaisir coupable (dont la punition confirme la jouissance).

Julia Kristeva donne ici ses lettres de noblesse à celle qui était considérée, malgré l'admiration de Proust ou d'Aragon, plutôt comme un écrivain mineur (de littérature féminine). Il faut dire que la vie et l'oeuvre de **Colette** illustrent (trop) parfaitement cette "*mère-version*" qui va de la femme trompée et dépressive à la découverte du triangle amoureux et la consolation de l'homosexualité féminine puis la lente émergence de la figure de sa mère, Sido, longtemps refoulée de ses romans (Claudine était orpheline!). Sa maternité elle-même sera vécue comme étrangeté par Colette, maternité de trop sans doute pour qui s'était déjà si bien identifiée à sa mère (dont elle porte le même prénom, Sidonie mais qui sera effacé par le nom de son père Colette).

Puisque nous sommes "mêmes" (moi et la mère), je ne "la" perds pas, je jouis de la mère, je suis la mère qui jouit, donc je suis Tout par mon texte sensible qui refait la chair du monde. 229

Une mère et une fille ne sont-elle pas destinées à se haïr, pareilles et rivales ? 385

Ce n'est que lorsque la *mère* parvient à être aussi une *amante*, et impose cette distance optimale entre l'enfant et elle, que la condition même de la pensée, pour son enfant, et de la vie, pour eux deux, est remplie. 390-391

Le plus troublant c'est qu'elle aura des rapports incestueux avec Bertrand de Jouvenel, le fils de son second mari, inceste étonnamment préfiguré dans le roman *Chéri* (1920, un de ses meilleurs romans, selon Proust) avant même de le consommer (et faire l'objet d'un autre roman, *Le blé en herbe*, en 1923). C'est un **inceste** avec préméditation ! (Bertrand de Jouvenel est bien connu comme économiste et fondateur d'une écologie réputée "de droite" mais prônant une "économie de la gratuité" qui n'est pas sans intérêt).

La perversion conduit nécessairement, inévitablement à l'infantile, dont la mémoire - la face archaïque - se situe dans l'inceste mère-enfant, et dont la pureté - la face sublime - s'achève dans l'immersion dans l'Être. 502

Il faut admettre que les sentiments ne sont pas d'ineffables émotions du corps, ce sont des "signifiants" car un sentiment est toujours **répétition** d'un sentiment plus ancien qu'il rappelle à l'être (et dans le bonheur nous fait souvenir de nos bonheurs passés, comme un malheur s'accumule à tous les malheurs anciens). Non seulement les affects sont déplacés, comme le remarque Freud, mais ils opèrent un déplacement, un transfert.



Ce sont ces rêves oubliés, ces désirs enfantins qui nous dépassent et nous isolent dans notre histoire personnelle, notre étrangeté sexuelle, en alimentant une perpétuelle "guerre des sexes", dernier mode de communication qui reste aux amants, d'inconscient à inconscient, comme entre nations étrangères incapables de surmonter les méfiances réciproques, de s'assurer de l'Autre, de son intériorité inaccessible. Julia Kristeva souligne ce caractère **sado-masochiste** de la communication érotique, notamment dans les amours libertines, amours libres se réclamant explicitement de l'athéisme et de l'amoralisme (p21), comme pour en éliminer tout sens hors de la violence et du plaisir physique dans leur unilatéralité. On peut faire remonter pourtant ce sado-masochisme aux épreuves imposées par la Dame dans l'amour courtois, voire à l'ascétisme du pur amour mystique.

Il ne s'agit pas là d'une **guerre des sexes** biologisante, comme celle imaginée par Otto Weininger dans *Sexe et Caractère*, ni d'une guerre des sexes à l'américaine, de revendications communautaires justifiées le plus souvent mais trop agressives et dénuées de la complicité française entre les sexes, sa galanterie qui est la politesse des rapports entre hommes et femmes, de leurs jeux de séduction et de la circulation des désirs, lointain écho des élaborations de l'amour courtois et de ses efforts de civilisation des passions amoureuses. C'est donc une guerre à fleurets mouchetés, ce qui n'arrange rien comme on peut le constater avec l'*Adolphe* de Benjamin Constant faisant écho à ses amours tumultueuses avec Mme de Staël, entre autres, (*Leur amour fut le combat à qui serait le maître, à qui asservirait l'autre. Mais entre un homme et une femme, la défaite de l'homme est déjà consommée, quand la partie paraît égale*). [André Suarès](#)).

Colette n'est pas du tout féministe et ne rêve pas d'une émancipation de "toutes les femmes", seulement une libération de la singularité féminine, de sa (bi)sexualité, de sa jouissance spécifique (monstrueuse et mystique, souveraine) au-delà de la jouissance masculine et du simple plaisir physique. Elle est du côté de la **différence** sexuelle, du rapport à l'Autre radical et non de l'égalité entre les sexes. La question est plus grave en effet qu'une simple inégalité sociale puisque c'est la totale étrangeté du plus proche, non pas la prétendue guerre de tous contre tous dont la famille peut sembler protégée, mais la guerre avec le plus aimé, guerre toute de désirs, de reproches et d'incertitudes, d'incompréhension entre les sexes (il ne suffit pas de parler la même langue). En effet, reconnaître la différence sexuelle, c'est introduire la division entre les hommes et les femmes, c'est reconnaître qu'on ne connaît pas l'autre, c'est se situer dans l'incommunicable et la représentation idéalisée, des fantasmes plus ou moins inconscients et le plus souvent dans une relation triangulaire (bien connue des vaudevilles) qui relativise et objective l'inconcevable du lien sexuel. Le caractère de révélation de la jouissance féminine est ce qui fonde la castration de l'homme et l'identification de la femme à la mère, fondation de la différence des sexes sur l'interdit de l'inceste en éprouvant la jouissance de sa transgression.

Il n'y a pas d'émancipation féminine sans une libération de la sexualité de la femme, laquelle est fondamentalement une bisexualité et une sensualité polyphonique [...] Nul, mieux que Colette, n'a saisi combien la vie érotique est dominée par les pulsions, d'une part, et par les liens à l'objet ou au partenaire, de l'autre. Nul, mieux qu'elle, n'a su écrire comment la liberté d'une femme ne se conquiert qu'à la condition de s'arracher et à ses pulsions et à l'autre ; et cela, moins pour accéder à une fusion mystique avec le Grand Autre, que pour s'immerger dans un orgasme singulier avec la chair du monde. Lequel la fragmente, la naufrage et la sublime. Et où il n'y a plus ni moi ni sexe, mais des plantes, des bêtes, des monstres et des merveilles : autant d'éclats de liberté. Jamais au-delà du sexe, mais toujours à travers la sexualité, par une exaltation orgasmique du moi dont la souveraineté s'achève dans une joie aux limites de l'extraordinaire, du monstrueux. Telle est la jouissance de Colette, continue et éparse, infinie et sensuelle : elle comprend la décharge phallique virile sans se limiter à son battement ; elle se prolonge en vibrations infinies dans les recels de l'Être, qu'elle s'approprie par l'alphabet de son style fleuri. Indissolublement sens et sensation, l'inimitable écriture de Madame Colette est une véritable transsubstantiation de son corps.

Cette femme a connu l'éblouissement immédiat qui l'a assurée que sa jouissance continue, sensitive, à la fois organique et pensée, partageait quelque chose d'inhumain, de cosmique et, en ce sens, de monstrueux.

<http://www.fabula.org/colloques/barthes/colette.php> ou p25

Colette reconnaît à la femme une jouissance surabondante : "grenier d'abondance de l'homme", elle "se sait à peu près inépuisable". 410

Le génie de Colette a su dire avec justesse l'intimité sensitive de la femme qui englobe et diffracte l'excitation érotique dans une sorte de "perversité" naturelle : toutes les zones érogènes et tous les objets du monde sont pour elle des sources de frustration ou de satisfaction. En effet, lorsque la frigidité défensive est dépassée et que l'érotomanie hystérique s'harmonise, la femme épouse moins un partenaire qu'un réseau d'objets ou de fétiches (avec ou sans lui) : enfants, amants, amis, flore et pomone, activités et liens divers auxquels elle demande "encore". 326

Dans la vie (bi)sexuelle mouvementée de Colette ("libérée" par les tromperies de son premier mari), les **hommes** n'ont pas le beau rôle, toujours jugés bien sévèrement. Ce sont des vaincus, alors que la frêle femme bafouée se révèle plus solide que ses amants (ce sont les hommes qui se suicident vraiment), plus frivole, plus avide et dénuée de toute culpabilité envers eux. Il y a quelque chose de souverain dans l'écriture de Colette et d'indestructible. On voit classiquement dans les récriminations féminines le retour des anciennes récriminations contre la mère mais il me semble qu'on doit y voir surtout la tentative de dévalorisation du porteur du phallus qu'elles s'approprient, se détachant de l'homme, de la reconnaissance infinie qu'elles peuvent éprouver d'abord pour une jouissance dont l'homme ne se révèle pas la cause mais seulement l'instrument (il ne le mérite pas et la femme peut donc se l'approprier). Serait-il réellement à la hauteur que ce serait en être trop diminuée ("*Je n'ai guère approché, pendant ma vie, de ces hommes que les autres hommes appellent grands. Ils ne m'ont pas recherchée*" 367). Au lieu de l'attachement réciproque d'une jouissance partagée qui s'impose d'abord, c'est la peur de la soumission, d'une trop grande dépendance mais surtout de l'infériorisation pour les femmes, la nécessaire affirmation "*je ne suis pas de ton avis*" 343, le travail d'appropriation ("*Je suis fière qu'il me doive autant que je lui dois*" 344), de défiance, de déni et d'oubli qui s'amorce, jusqu'à, suprême victoire, pouvoir se passer des hommes ("*Recevoir d'un être le bonheur, n'est-ce pas choisir la sauce à laquelle nous voulons être mangés?*" 349). Tout en nous tenant enlacés et nous faisant renaître l'un à l'autre, la jouissance sexuelle est aussi ce qui nous sépare plus que d'un étranger ("*Un homme, c'est... ce n'est pas plus qu'un homme...*", mais de la *chair fraîche*, voire un membre puisque c'est le bras qui désigne pudiquement le pénis en érection dans ses livres, "*avec une lenteur réfléchie, avec un courage calculé, il remit son bras nu dans la main ouverte.*" ! 376-377).

Aux hommes falots correspondent des femmes terribles : le regard ogre de Colette pulvérise les apparences et campe, avec et par-delà la volupté, les protagonistes d'une véritable guerre des sexes. 379

L'homme se laisse toujours dominer par "l'autre femme" qui n'est pas la plus charmante, comme on aurait pu naïvement le croire, mais la plus intraitable, la plus autoritaire. Il se soumet à "cette mécontente, cette difficile, cette supérieure". 382

L'impureté est du côté de la guerre des sexes, que Colette appelle une "inimitié" et qu'elle suppose plus forte de la part de l'homme envers ses maîtresses "qui l'ont sensuellement exploité", croit-il. 402

L'homme couve une rancune que le temps n'éteint pas. 396

Plus envieux que nostalgique, don Juan juge que les plaisirs féminins "vont trop loin" ; que les femmes "ne savent pas revenir en arrière". En se glorifiant dans le rôle d'éducateur du deuxième sexe ("Je les ai bien élevées..."), il en attend une récompense et regrette, boudeur, de ne pas recevoir grand-chose en échange. Fermé à toute complicité, voire à toute psychologie, il ne comprend pas la pointe de la narratrice : "Ce qu'elle vous ont donné ? Mais, je pense, leur douleur. Vous n'êtes pas si mal payé !" En fait, se plaint-il d'être incapable de jouir comme... une femme ? 411 "terrible traumatisme du plaisir viril" 410.

Bâti sur "l'inimitié" entre les sexes, avec des hommes-objets ou des efféminés parfois dominés par des femmes "hermaphrodites mentaux", l'univers amoureux de Colette semble tout droit issu de ce passé, de sa réalité et de son idéologie. Pourtant, la version du lien amoureux qu'elle propose, sans être philosophique ni politique, atteste d'un changement radical de l'angle d'approche. Non seulement parce que c'est une femme qui écrit, mais parce que son projet existentiel est une traversée du couple [...] Elle atteste d'une profonde modification de la conception du couple, dans laquelle les féministes n'ont pas eu tort de voir une courageuse amorce de la liberté féminine. Mais son message essentiel n'en reste pas moins d'insuffler une transformation de la subjectivité elle-même, de l'équilibre risqué qui la constitue entre sens et sensation, loi et passion, pureté et impureté. Ni l'impératif de la reproduction de l'espèce, ni celui de la stabilité sociale - tous deux garantis par le couple - ne guident la pensée de Colette. Rien qu'un constant souci d'affranchissement du sujet, et, en priorité, du sujet femme, désireux d'atteindre sa liberté sensuelle afin de maintenir sa curiosité et sa créativité dans une pluralité de liens. 423

Nous la lisons cependant comme une promesse libertaire, notre intimité secrète la partage dans la solitude de la lecture, et nos actes amoureux ainsi que nos comportements sociaux la rejoignent de plus en plus ouvertement en ce début de troisième millénaire. Car nous savons désormais que la voie solitaire de Colette, sa solution imaginaire est des plus radicales et, pour cela même, peut-être parmi les seules possibles. 425

On n'aime que ce qu'on a perdu, on n'aime que pour cesser d'en aimer une autre, on n'est rien qu'une doublure, c'est toujours la seconde femme ou un père de substitution, un pis aller... (un con promis!) Pour être une véritable révolution l'amour nous ramène, comme toutes les révolutions, au point de départ, aux origines, et pris déjà dans la répétition de notre histoire, d'une guerre des sexes oedipienne se continuant par d'autres moyens. Ce qui différencie l'amour des autres institutions humaines, c'est bien le sexe qui prend plus de place dans l'amour qu'on ne le croirait ou qu'on ne le voudrait, sommet constituant plutôt une frontière naturelle entre les amants, **dissymétrie** accentuant leurs divergences, leurs déceptions et leurs malentendus, jusqu'à la haine et le froid dédain (*l'aliment du mariage, aujourd'hui*, disait déjà Rimbaud). S'il y a une jouissance féminine (jouissance de la mère, jouissance interdite), chacun reste donc avec sa jouissance propre, dans une totale solitude ("*je ne fais que continuer à vivre seule*"), commune solitude qui rapproche l'amour de la mort. C'est tout simplement avouer que dans ce théâtre de la cruauté il ne reste plus rien de l'amour entre les sexes, et qu'un baiser sans doute suffirait à ranimer (p342), mais écoutons Colette :

Chez une femme qui fut conduite à **renaître** plusieurs fois de ses cendres, ou simplement à émerger sans aide des tuiles, planchers et plâtres qui lui churent sur la tête, il n'y a, après trente ans et plus, ni passion ni fiel, mais une sorte de pitié froide et un rire, sans bonté je l'accorde, qui résonne à mes propres dépends. 427

Une créature féminine s'y reprend à plusieurs fois pour éclore. 359

Une femme se réclame d'autant de pays natals qu'elle a eu d'amours heureux. Elle naît aussi sous chaque ciel où elle guérit la douleur d'aimer. 247

Ce que j'aimerais : 1. recommencer ; 2. recommencer ; 3. recommencer. 101

Ces **plaisirs** qu'on nomme, à la légère, physiques... 399

Elle se plaît en femelle qui ne désire que servir à quelque chose, amoureuxment parlant. 380

Enfin, elle le saisit au bras, cria faiblement, et sombra dans cet abîme d'où l'amour remonte pâle, taciturne et plein du regret de la mort. 398

Le plaisir me terrasse, m'abîme dans un mystérieux désespoir que je cherche et que je crains. 334

Il n'y a plus en moi, au-dessus, au-dessous de moi, que mer fouettée, pierre qui s'effrite, nuée haletante. 338

Je vous jure que c'est à peine mental. 346

Ô plaisir bélier qui se fêle le front, et qui recommence ! 347

N'importe quel amour, si on se fie à lui, tend à s'organiser à la manière d'un tube digestif. 334

Il m'aima, je L'aimai, Sa présence supprima toutes les autres présences ; nous fûmes heureux, puis Il cessa de m'aimer et je **souffris**... Honnêtement, le reste est éloquence, ou verbiage. L'amour parti, vient une bonace qui ressuscite des amis, des passants, autant d'épisode qu'en comporte un songe bien peuplé, des sentiments normaux comme la peur, la gaieté, l'ennui, la conscience du temps et de sa fuite. 339

La volupté tient, dans le désert illimité de l'amour, une ardente et très petite place, si embrasée qu'on ne voit d'abord qu'elle : je ne suis pas une jeune fille toute neuve, pour m'aveugler sur son éclat. Autour de ce foyer inconstant, c'est l'inconnu, c'est le danger... Que sais-je de l'homme que j'aime et qui me veut ? Lorsque nous nous serons relevés d'une courte étreinte, ou même d'une longue nuit, il faudra commencer à vivre l'un près de l'autre, l'un par l'autre. Il cachera courageusement les premières déconvenues qui lui viendront de moi, et je tairai les miennes, par orgueil, par pudeur, par pitié, et surtout parce que je les aurai attendues, redoutées, parce que je les reconnaîtrai... 337

Mais je commence à croire qu'un homme et une femme peuvent tout faire ensemble impunément, tout, sauf la conversation. 396

Ainsi va la routine de souffrir, comme va l'habitude de la maladresse amoureuse, comme va le devoir d'empoisonner, innocemment, toute vie à deux. 395

Désagrégée constamment par l'homme, constamment reformée aux dépens de l'homme... Car la violente agressivité, la malveillance singulièrement féminine et forte, partant créatrice, constituent l'autre face de cette servitude volontaire. 382

L'esprit de contradiction chez la femme est aussi fort que l'instinct de propriété. 380

On creuse avec une avidité bête la place de la souffrance récente, sans parvenir à en tirer la goutte de sang vif et frais - on s'acharne sur une cicatrice à demi sèche, on regrette - je vous le jure !-, on regrette la nette brûlure aiguë... C'est la période aride, errante, que vient encore aigrir le scrupule... 245

Vous croyez que le chagrin la ronge ? Point. Bien plus souvent elle y gagne, débile et malade qu'elle est née, des nerfs inusables, un inflexible orgueil, une faculté d'attendre, de dissimuler, qui la grandit, et le dédain de ceux qui sont heureux. Dans la souffrance et la dissimulation, elle s'exerce et s'assouplit, comme à une gymnastique quotidienne pleine de risques... Car elle frôle constamment la tentation la plus poignante, la plus suave, la plus parée de tous les attraits : celle de se venger. 245

C'est presque toujours elle-même qu'une femme mire dans une douleur féminine. 381

L'antipathie d'un sexe pour l'autre existe en dehors de la névropathie. Depuis, je n'ai pas constaté, en changeant de milieu, que l'opinion des "normaux" soit tellement différente. 406

Tu prétends m'aimer : c'est-à-dire que je porte, à toute heure, le poids de ton inquiétude, de ton attention canine, et de ton soupçon. 342

Je l'ai trouvé au-dessous de tout, mais au-dessous de tout ! Pourquoi a-t-il été au-dessous de tout ? [...] Tu as déjà vu un **homme** faire un geste au moment précis où tu attends qu'il le fasse ? 374

Elle n'osa pas montrer combien le démesuré de l'abandon viril, ses sanglots saccadés et ses balbutiements la trouvaient froide et scandalisée. 396

Je souhaitais qu'il cédât à la colère, à un désordre quelconque qui me l'eût découvert illogique, faible, féminin, ainsi que toute femme l'exige, au moins une fois, de tout homme. 412

La dignité, c'est un défaut d'homme. J'aurais mieux fait d'écrire que "le dégoût n'est pas une délicatesse féminine". 380

"Pendant ces saisons furtives de sécheresse, elle cherchait à se faire honte d'elle-même, mais une Alice plus savante n'ignorait pas qu'une femme n'a honte que de ce qu'elle laisse paraître, non de ce qu'elle éprouve..." Comme Julie, une femme est prête au "merveilleux saccage de la vérité, de la confiance". 384

L'art domestique de savoir attendre, **dissimuler**, de ramasser des miettes, reconstruire, recoller, redorer, changer en mieux-aller le pis-aller, perdre et regagner dans le même instant le goût frivole de vivre. 147

Je pensai que le bonheur du jeune amant était grand, si je le mesurais à la perfection de la

tromperie de celle qui travaillait délicatement à donner, à un garçon ombrageux et faible, la plus haute idée qu'un homme puisse concevoir de lui-même... Un génie femelle, occupé de tendre imposture, de ménagement, d'abnégation, habitait donc cette tangible Charlotte, rassurante amie des hommes... 404

Qu'avait-il donc conquis, la nuit dernière, dans l'ombre parfumée, entre des bras jaloux de le faire homme et victorieux ? Le droit de souffrir ? le droit de défaillir de faiblesse devant une enfant innocente et dure ? 376

Y-a-t-il une leçon **politique** à tirer de cette guerre des sexes sans issue ? De cet autisme communautaire, de cette méfiance réciproque, des impasses de la passion ? D'abord sans doute de ne pas promettre trop légèrement le bonheur pour tous et le règne de l'amour, mais si nous voulons dialoguer avec d'autres civilisations, ne devons nous tenter l'impossible dialogue avec l'autre sexe ? On ne peut se résoudre à s'ignorer, s'isoler chacun dans son coin, sans pouvoir, sans vouloir vraiment vivre ensemble. Reconnaître l'état de guerre semble bien le préalable, ne plus le dénier sous le discours lénifiant d'un amour universel imaginaire. Le lien social continue à se défaire, on n'a plus rien à se dire mais cela fait déjà quelque temps que chacun se rend compte comme c'est invivable, cette insoutenable précarité de l'existence. On n'est pas au bout. Tout n'a pas été dit. L'histoire n'est pas finie et nous réserve ses surprises. L'ennui et une sourde insatisfaction qui s'insinue partout sont le signe avant-coureur de bouleversements dont hélas, on imagine mal qu'ils puissent être sans douleurs ni terribles destructions pour faire éclater ces murs de béton que nous avons dressés entre nous et qui nous rendent plus durs que la pierre. Ce sont les conséquences de la guerre sans doute. Le déclarer c'est déjà y mettre un terme. Il ne faut pas rêver d'un monde idéal délivré des peines d'amour, du moins un traité de paix serait déjà une bénédiction, la possibilité d'un peu plus de solidarité et de responsabilité. Ce ne sera pas le paradis (la mère reste interdite, le désir jaloux) mais le retour peut-être du temps de l'amour et des promesses du printemps, d'un temps plus raisonnable, plus généreux, plus humain, en espérant que ça ne nous ramène pas au pire...

On n'en a pas fini certes avec l'amour, ni avec la politique, sans jamais pouvoir se reposer sur ses lauriers (*Rien n'est jamais acquis à l'homme, ni sa force, ni sa faiblesse*). Une seule certitude, la liberté comme l'amour ne se prouvent qu'en **acte**, miracle toujours aussi improbable. Serons nous à la hauteur, nous qui sommes si malhabiles ? En tout cas, les feux qui brilleront dans la nuit au sommet des collines pour éclairer notre avenir, c'est nous seuls qui les aurons allumés de nos mains, et nul autre.

17/05/04



# Après l'amour (postface)

*L'amour est une sacré farce.*  
Le cocu magnifique, F. Crommelynck

## L'amour après Freud

*La vie sexuelle*, Freud, PUF

Au terme de ces recherches sur l'amour, de la phénoménologie à la sociologie, la politique, la psychologie et la littérature (de l'amour éternel à sa pluralité, de sa révolution à son institution et son ratage), nous avons parcouru le chemin qui va de l'idéal à la sauvagerie du désir et de la jouissance, de la prise de conscience de l'amour à ses enjeux **inconscients** transgressifs et incestueux, distribuant les rôles dans une mise en scène incessante.

Ce n'est pas un mince résultat de constater que l'essentiel se trouve déjà chez **Freud**, sous une forme souvent (trop) limpide. Que ce soit la comparaison de l'amour avec l'hypnose ou une "foule à deux" dans "Psychologie des masses et analyse du moi", la bisexualité féminine et l'identification à la mère dans "Sur la sexualité féminine" 141, le narcissisme féminin et, plus généralement, la dimension narcissique de l'amour dans "Pour introduire le narcissisme" 93, mais surtout il faut lire sa "[Contribution à la vie amoureuse](#)" où il souligne le caractère structurel de l'insatisfaction sexuelle qui renvoie à sa dimension incestueuse, la fonction de l'obstacle pour "*jouir de l'amour*", la généralité de l'impuissance masculine (qui m'étonne un peu...) et de l'angoisse devant la femme (qui m'est plus familière) ou bien les récriminations et la jalousie des femmes ainsi que la liaison de la jouissance féminine à l'interdit et la transgression (trop peu repris, me semble-t-il).

L'hypothèse est fort simple d'une répétition de la scène primitive, de la stratégie de l'enfant pour répondre au désir de sa mère et surmonter l'angoisse de séparation. Ce qui est le plus apparent dans les rapports sexuels et la constitution d'un couple parental, c'est l'identification au couple primitif, aux positions qui nous étaient interdites par notre infériorité corporelle et cognitive. C'est bien dans l'amour que l'**enfant** est le père de l'adulte, nous condamnant à projeter sur notre partenaire nos traumatismes passés ou les fétiches de jouissances archaïques (les seins en premier lieu). Alors même qu'on croit agir le plus librement, en réponse à la présence d'une personne absolument singulière en chair et en os, nous ne ferions que rejouer en effigie de très anciens conflits (au moins sur le long terme, le fantasme ne se substitue pas entièrement à la réalité, on n'est pas dans un rêve). Il faut bien admettre que cela donne une explication plausible à des situations qui sont incompréhensibles sinon, en particulier dans les relations triangulaires. La réduction de l'Oedipe à une structure n'est pas suffisante (tentative de déssexualisation?), il faut y voir aussi une empreinte originaire et une dissymétrie (sexuelle) insurmontable.

Bien que le roman d'amour et les vaudevilles en fassent un usage intensif, le rôle du "*tiers lésé*" et de la jalousie dans le **triangle** amoureux n'ont guère reçus de sens en dehors de la référence oedipienne qui semble donc bien éclairante malgré la déception qu'on peut en éprouver, permettant là aussi de rendre compte, par son caractère incestueux, du clivage entre tendresse et sexualité (déjà souligné par Charles Fourier avec son rôle dans l'impuissance, cf. *Amour physique et amour sentimental* 81) qui se traduit par un clivage entre surestimation narcissique et rabaissement sexuel, entre la mère et la putain (la femme et la maîtresse), clivage qu'on peut même soupçonner à l'origine de l'opposition de la cité terrestre et la cité de Dieu chez Saint Augustin épousant la religion de sa mère. Ce n'est pas seulement que le tiers objective la séparation des amants, lui

donnant une cause extérieure, il fait resurgir de puissantes émotions archaïques et incestueuses comme la propension de l'amoureux à sauver l'objet de son amour.

**"Toutes les pulsions, de tendresse, de reconnaissance, de concupiscence, de défi, d'autonomie sont satisfaites par l'unique désir d'être son propre père"**, un *self made man* comme impossible rêve narcissique qui habite les idéologies libérales et libertaires.

Il faut souligner que la psychanalyse s'oppose résolument à ce rêve. C'est en quoi elle est révolutionnaire et non pas adaptative (idéal du moi autonome), révolutionnaire car la vérité est révolutionnaire, comme disait Lénine, et le psychanalyste prend toujours le parti de la vérité contre le symptôme qui la manifeste en la déniait. L'**éthique** de la psychanalyse, héritée de l'éthique de Freud lui-même, qu'il a pratiquée dans ses textes comme dans ses cures, c'est de décoller le narcissisme de la vérité, ne pas refouler la vérité par fierté mal placée ou pour des raisons morales, ne pas être dupe de l'idéal, ou plutôt oser, autant qu'on peut, risquer son narcissisme, en racontant ses rêves ou bien en théorisant le stade anal, risquer d'être accusé d'être un monstre et méprisé, livré à la vindicte publique. C'est ainsi que Freud passe pour un obsédé sexuel en soupçonnant un sens sexuel archaïque là où il n'est pas conscient pourtant, répétition à notre insu qui n'apparaît que dans les ratés (jusqu'à se demander avec Lacan si le sexuel ne se réduit pas au ratage). En tout cas, on ne peut plus l'ignorer, on ne peut plus idéaliser l'amour après Freud, on ne peut plus faire la morale, ni en faire un commandement. Freud permettrait de décoller l'amour et la sexualité de la Loi (n'est-ce pas le contraire qui se passe désormais ?).

Sans nier les résonances inconscientes que Freud y découvre, on peut malgré tout avoir une interprétation plus prosaïque de la division des rôles entre la mère et la putain dont la raison tiendrait simplement au fait que l'amour ne se confond pas avec la sexualité. Il n'est donc pas toujours évident de trouver avec le même partenaire la jouissance sexuelle et l'amour quotidien. Il serait dommage de se priver de satisfaction sexuelle sous prétexte qu'on ne la trouve pas avec la personne avec qui l'on vit, de même qu'il serait insupportable de faire dépendre notre amour de la seule performance sexuelle...

## **Après l'amour courtois** (qui prend la Femme pour Loi)

*Le couple inconscient*, Paul-Laurent Assoun, Anthropos, 1992  
Amour freudien et passion postcourtoise

Encore faut-il comprendre en quoi l'amour fait loi pour avoir une chance d'en sortir. C'est, de l'amour courtois à l'érotisme de Bataille, les constantes et les évolutions des lois de l'amour que le livre de Paul-Laurent Assoun, *"Le couple inconscient"*, permet de dégager à partir de Tristan et Iseult, Roméo et Juliette, Les liaisons dangereuses, Imago, Le cocu magnifique, La vénus à la fourrure de Sader-Masoch, Les diaboliques de Barbey d'Aurevilly, Le bleu du ciel, Histoire de l'œil et Madame Edwarda de Bataille. On peut voir effectivement dans le culte moderne de l'amour, et singulièrement dans la littérature ou le roman d'amour, la construction d'un monde où c'est la femme qui fait la loi ("*C'est le lieu paradoxal où la Femme en vient à incarner la Loi*" 164), dans une "guerre des sexes" qui se conclut pour l'homme avec les faveurs de sa belle (qui n'a plus rien à lui céder) alors qu'elle commence pour la femme comme appropriation du phallus et castration de l'amant, aboutissant au **masochisme** de l'homme comme idéal du couple où un homme prend une femme comme maîtresse. Il est certain que les femmes aiment se jouer de nous, elles prennent plaisir au jeu de la séduction d'éprouver notre soumission en alternant refus et don, à faire durer le plaisir d'être aimée par pure coquetterie, d'être mise en position d'idole dominatrice, tyrannie maternelle toute en douceur d'une sorte de chantage affectif et d'épreuve perpétuelle des sentiments ou du désir. Même en position désespérée, la femme délaissée se fera encore exigeante, autoritaire, jusqu'à crier au nom d'une loi bafouée.



En effet Buber et Lévinas ont bien montré que l'**éthique** ne vient pas du semblable dans sa réciprocité mais de l'Autre (de la femme), en sa faiblesse, "*attention infinie à Autrui, comme à celui que son dénuement met au-dessus de tout être, obligation urgente et ardente qui rend dépendant, otage et, Platon le disait déjà, esclave par-delà toute forme de servilité admise [...] Responsabilité ou obligation envers Autrui qui ne vient pas de la Loi mais d'où celle-ci viendrait*", (Maurice Blanchot, *La communauté inavouable*, p72). L'origine de la morale ne serait donc ni métaphysique (universalité) ni utilitaire (réciprocité) mais idéal du moi narcissique, identification à la puissance protectrice parentale.

Il semble qu'il y ait une autre voie que le masochisme dans l'amour, celle de la **transgression**, de la complicité d'un crime accompli à deux (le "*bonheur dans le crime*" 128) mais là aussi, céder à la tentation criminelle, c'est se soumettre à une autorité plus dure et plus exigeante encore, qui prend le couple criminel ou leur oeuvre commune pour loi suprême. Le crime n'est pas toujours bien grand puisque la dimension transgressive reste attachée à tout rapport sexuel et l'oeuvre commune peut être aussi bien un enfant... L'important c'est que la transgression renforce la loi, elle en a besoin pour sauvegarder la jouissance transgressive, éprouver sa menace dans les profondeurs de l'être afin de fonder une loi suprême, véritable auto-nomie qui se donne sa propre loi et qui n'est pas si différente du masochisme malgré tout. Pas de jouissance sans castration car c'est toujours la jouissance de l'Autre (prélevée sur notre propre jouissance).

La perversion est, en effet, à la fois transgression de la loi et volonté de faire exister une "loi pure", qui n'a de comptes à rendre qu'à elle-même. [...] Expérience d'un hors-la-loi, la passion est donc secrètement soutenue par une passion de la loi. 64

Demande on ne peut plus clairement formulée de Dalila : "Apprends-moi donc pourquoi ta force est si grande, et avec quoi il faut te lier pour te dompter". 89

Le masochiste n'aspire qu'au mariage réussi. 94 (contrairement au sadique)

La femme désigne le lieu où l'homme s'angoisse, lieu de la Faute donc. 159

Celui qui croit avoir vu "l'Autre à jamais en sa jouissance" a le sentiment d'une révélation. 177

Cette valeur de révélation de la jouissance féminine culmine dans la scène hallucinante de Madame Edwarda, la prostituée sacrée. C'est en montrant son sexe béant assorti de son commentaire ("Comme j'ai joui !") que la femme accomplit sa fonction révélatrice. 160

En partant de la **littérature**, cette démonstration est assez convaincante d'une transgression de la Loi du Père qui va lier les amants à la Loi inflexible d'une femme, de sa jouissance divinisée (la Béatrice de Dante, 1320) comme identification à la Mère souveraine, résurgence de la Vierge-Mère préhistorique. De *Don Quichotte* (1605) à *La princesse de Clèves* (1678), cet héritage de l'amour-courtois et de la répression sexuelle dans la chrétienté est incontestable, manifestation de la fonction de l'obstacle et de sa transgression qui préserve le désir et sa sublimation. On ne peut malgré tout y réduire toute la littérature, même s'il faut toujours se demander "où est la femme?" dans les romans policiers dont l'énigme prétend se résoudre à la fin ! Il y a aussi la dimension de l'humour et du jeu dans les histoires qu'on raconte, pas seulement de l'amour. Quand on n'est pas dans la littérature critique (métaphore politique), la parabole morale ou la simple farce infantile (Rabelais 1532), il s'agit presque toujours de reconstruire son histoire, de romans de formation, de contes pour enfants, de réaliser ses désirs et de se (re)faire soi-même, comme dans *Robinson Crusoé* (1719), sans famille (être son propre père) mais les romans d'amour sont bien une littérature féminine, comme la poésie, au sens où c'est la femme qui fait loi et qui passe à l'écrit.

Paul-Laurent Assoun commence par annoncer que la théorie freudienne a déjà produit du nouveau dans l'amour : nous ne pourrions plus être tout-à-fait dupes de cette mise en scène incestueuse mais l'amour **postfreudien** semble plutôt répéter sous forme de farce le

caractère tragique et mystique de l'amour courtois, sa dimension d'absolu. L'amour dicterait toujours sa loi mais sans y croire lui-même ou sans le savoir ! Une dédramatisation de l'amour ? On peut en douter tellement il nous fait souffrir à mort encore.

La psychanalyse, c'est un fait, a changé quelque chose à l'Amour [...] D'un côté en effet, plus moyen d'être dupe d'un certain leurre : l'amour est une fois pour toutes de l'ordre du symptôme ; d'un autre côté, l'on n'est pas plus avancé sur l'essence de l'amour, on l'est même moins que jamais.  
5

La passion est ordinairement scellée, on le sait, par la déclaration à l'autre : "Tu me manques".  
"Quoi me manque quand l'Autre me manque ?" 13

A travers l'autre passionnément aimé, c'est une certaine relation archaïque à son propre idéal que l'amoureux restaure et (ré)incarne. 38

La mort est pour l'amoureux la réalisation du manque de l'autre (aimé). 44

Dans l'aveuglement de l'amour on devient criminel sans remords. 39

La passion, en tendant au meilleur, s'expose réellement au pire. 47

C'est comme interdite qu'elle devient un impératif. 63

Ce qui lie les amants c'est d'avoir passé la ligne, de s'être mis à deux pour la franchir. 128

L'angoisse se montre pour ce qu'elle est la cause suprême de l'amour. 143

L'amour ne serait donc que la peur de ne plus être aimé. En contrepartie de ce masochisme de l'amour et de la domination de la maîtresse, on ne peut tout de même passer sous silence le sadisme masculin et sa **brutalité** ordinaire, pourtant bien inutile et maladroite, mais qu'un Gérard Pommier n'a pas peur de banaliser sous prétexte d'aborder la jouissance sexuelle par son caractère traumatisant d'une altérité radicale et du tiers-exclu. Le masculin se veut ici le refoulement et la domination du féminin, conquis de haute lutte contre la menace de castration !

Pour obtenir l'érection, il faut la guerre. Dans le rapport du semblable au semblable, l'usage de la force décide de qui se trouve du côté féminin, et qui du côté masculin. [...] La violence instaure une dissemblance sur le fond d'une communauté d'appartenance : la masculinité s'impose par la lutte sur le fond de la féminité. La virilité n'est jamais gagnée d'avance, elle constitue une épreuve constante.

[...]

L'amour fait sortir le sexe de son anonymat, il oblige à un choix contre un tiers, et mettant en jeu l'interdit, la jouissance qui était d'abord masturbation va prendre un autre sens. La présence du tiers est toujours implicite dans l'amour, de même que la demande d'exclusivité, et cet amour introduit sa dimension dans la sexualité. C'est à l'occasion des jeux de la rivalité pour l'exclusivité que le "deux" de la reconnaissance de l'autre va s'établir à partir du trois, et non plus comme c'était dans le rapport narcissique au service du un. C'est à partir de l'exclusion de la troisième personne que le deux de l'altérité apparaît. La jouissance sexuelle prend alors brusquement son sens à partir de cet interdit du tiers et il ne se découvre jamais si bien qu'à l'heure de la rivalité malheureuse que ce sens découvre.

*L'altérité, c'est le sexe, Gérard Pommier*

## Reprendre sa liberté (après l'amour)

[Adolphe](http://gallica.bnf.fr/Fonds_Frangent/T0101433.htm), Benjamin Constant, 1807, Folio  
[http://gallica.bnf.fr/Fonds\\_Frangent/T0101433.htm](http://gallica.bnf.fr/Fonds_Frangent/T0101433.htm)

Si l'amour c'est la Loi (et le Surmoi) de la Femme, on comprend que l'homme y résiste, dans ses actes manqués ou son impuissance à soutenir cet idéal inaccessible. Le petit roman de Benjamin **Constant**, *Adolphe*, précède Freud de presque un siècle mais illustre bien les contradictions de l'amour et de la liberté, entre fusion et solitude, volonté sincère d'engagement et tentation de reprendre sa liberté, souvenir ému et désir d'oublier, il donne chair à la lutte d'un homme qui se débat avec l'identification de la femme à la loi. On se gausse volontiers de l'inconstant Constant, ballotté entre plusieurs amours, de son manque de volonté et d'esprit de décision qu'on accuse de lâcheté ou de duplicité. On veut en faire un raté, un taré, un vaincu. A tort, car il a toujours su préserver sa liberté. Il n'est pas resté sous le joug d'une femme ni d'un prince, tenant tête à Napoléon, "l'usurpateur", tout comme à Madame de Staël. Il l'a payé au moins des tourments amoureux dont il témoigne, mais "*d'échec en échec, il devient président du Conseil d'Etat et meurt en héros national*" 14. Ses funérailles nationales en 1830 rassemblent un peuple immense.



En 1793 il rencontre Charlotte de Hardenberg (modèle d'Ellénore). En 1794, il commence une liaison orageuse avec Germaine de Staël. En 1803, il veut se marier avec Amélie Fabri et en 1804 avec Mme de Staël, qui refuse. A Paris, il rencontre à nouveau Charlotte de Hardenberg qu'il épouse en secret en 1808; mais il s'ennuie rapidement auprès d'elle et éprouve une nostalgie de sa liaison avec Mme de Staël (qu'il quitte définitivement en 1811). Coup de foudre pour Madame de Récamier de 1814 à 1815, puis retour à Charlotte...

Le masochisme moral dont il semble faire preuve, est un esprit de **responsabilité** qui refuse la bonne conscience des hommes égoïstes (*Cela leur fait si peu de mal, et à nous tant de plaisir!*). Il ne supporte pas pour autant le masochisme de l'amour ni la soumission à la Dame, tout en cherchant à ménager le bonheur de l'autre. C'est le paradoxe. Comment se dégager sans culpabilité, comment assumer qu'on n'aime plus sans rendre malheureuse celle qu'on a séduite. "*La grande question dans la vie, c'est la douleur que l'on cause, et la métaphysique la plus ingénieuse ne justifie pas l'homme qui a déchiré le coeur qui l'aimait*" 121. Pourtant, tout le malheur ici semble venir justement de la volonté de ne pas faire de mal ! On veut y voir un caractère névrotique, mais l'intérêt qu'on prend à la lecture d'*Adolphe* ne peut se comprendre si on n'y reconnaît pas les mouvements de notre propre âme et cette inversion des sentiments qui ne nous est pas inconnue.

La passion est vite ennuyeuse et répétitive, elle a un côté tyrannique. La culpabilité envers l'autre, son attente toujours déçue, est de plus en plus pesante, la surenchère verbale devient de plus en plus artificielle. On a besoin de prendre l'air, mais cela n'empêche pas qu'à peine éloigné on désire **revenir** vers un trésor qu'on ne veut pas perdre, on revient au passé auquel on veut rester fidèle, on revient à son amour, plus librement. Ce battement est sans doute nécessaire, cela pourrait entraîner moins de souffrances à être mieux compris et moins dramatisé. C'est sûrement une des clefs d'un amour durable. Pour l'instant, le pauvre Adolphe inaugure plutôt cette contradiction du couple moderne entre séparation impossible et perte de l'amour.

"*Ce n'est pas la colère qui est irrésistible, c'est l'amour. Ce qu'amour veut, il l'achète très cher ! A n'importe quel prix ! Au prix de la vie ; au prix de la gloire ; au prix de la réputation même.*" Plutarque, *Erotikos*, p42. Il reste **insupportable**, sous prétexte d'assumer cette folie d'un moment, de "*payer toute sa vie des dettes contractées dans notre jeunesse*", comme dit Schopenhauer, enchaîné à vie pour les emportements du désir ou du rêve quand il ne reste plus rien de l'amour dans notre quotidien. L'impossible reste

de supporter une femme déçue, ses récriminations, ses humiliations, son mépris. La haine ne sert à rien, ni les désirs de vengeance, le rire et l'oubli apaiseront mieux les peines, cela devrait nous servir de leçon. Mais comment renier nos souvenirs ? La séparation est si douloureuse, et qu'il faut du temps pour que ça passe !

Je ne croyais point aimer Ellénore; mais déjà je n'aurais pu me résigner à ne pas lui plaire. 47

L'amour crée, comme par enchantement, un passé dont il nous entoure. Il nous donne, pour ainsi dire, la conscience d'avoir vécu, durant des années, avec un être qui naguère nous était presque étranger. L'amour n'est qu'un point lumineux, et néanmoins il semble s'emparer du temps. Il y a peu de jours qu'il n'existait pas, bientôt il n'existera plus; mais, tant qu'il existe, il répand sa clarté sur l'époque qui l'a précédé, comme sur celle qui doit le suivre. 56

Malheur à l'homme qui, dans les premiers moments d'une liaison d'amour, ne croit pas que cette liaison doit être éternelle! Malheur à qui, dans les bras de la maîtresse qu'il vient d'obtenir, conserve une funeste prescience, et prévoit qu'il pourra s'en détacher! Une femme que son coeur entraîne a, dans cet instant, quelque chose de touchant et de sacré. Ce n'est pas le plaisir, ce n'est pas la nature, ce ne sont pas les sens qui sont corrupteurs; ce sont les calculs auxquels la société nous accoutume, et les réflexions que l'expérience fait naître. J'aimai, je respectai mille fois plus Ellénore après qu'elle se fut donnée. Je marchais avec orgueil au milieu des hommes; je promenais sur eux un regard dominateur. L'air que je respirais était à lui seul une jouissance. Je m'élançais au-devant de la nature, pour la remercier du bienfait inespéré, du bienfait immense qu'elle avait daigné m'accorder. Charme de l'amour, qui pourrait vous peindre! Cette persuasion que nous avons trouvé l'être que la nature avait destiné pour nous, ce jour subit répandu sur la vie, et qui nous semble en expliquer le mystère, cette valeur inconnue attachée aux moindres circonstances, ces heures rapides, dont tous les détails échappent au souvenir par leur douceur même, et qui ne laissent dans notre âme qu'une longue trace de bonheur, cette gaieté folâtre qui se mêle quelquefois sans cause à un attendrissement habituel, tant de plaisir dans la présence, et dans l'absence tant d'espoir, ce détachement de tous les soins vulgaires, cette supériorité sur tout ce qui nous entoure, cette certitude que désormais le monde ne peut nous atteindre où nous vivons, cette intelligence mutuelle qui devine chaque pensée et qui répond à chaque émotion, charme de l'amour, qui vous éprouva ne saurait vous décrire! 59-60.

Son attachement semblait s'être accru du sacrifice qu'elle m'avait fait. Elle ne me laissait jamais la quitter sans essayer de me retenir. Lorsque je sortais, elle me demandait quand je reviendrais. Deux heures de séparation lui étaient insupportables. Elle fixait avec une précision inquiète l'instant de mon retour. J'y souscrivais avec joie, j'étais reconnaissant, j'étais heureux du sentiment qu'elle me témoignait. Mais cependant les intérêts de la vie commune ne se laissent pas plier arbitrairement à tous nos désirs. Il m'était quelquefois incommode d'avoir tous mes pas marqués d'avance et tous mes moments ainsi comptés. 61

Nous avons prononcé tous deux des mots irréparables; nous pouvions nous taire, mais non les oublier. Il y a des choses qu'on est longtemps sans se dire, mais quand une fois elles sont dites, on ne cesse jamais de les répéter. 65

Depuis quelque temps elle s'irritait d'avance lorsqu'elle me demandait quelque chose, comme si je le lui avais déjà refusé. Elle disposait de mes actions, mais elle savait que mon jugement les démentait. Elle aurait voulu pénétrer dans le sanctuaire intime de ma pensée pour y briser une opposition sourde qui la révoltait contre moi. [...] Je voulus réveiller sa générosité, comme si l'amour n'était pas de tous les sentiments le plus égoïste, et, par conséquent, lorsqu'il est blessé, le moins généreux. 83

Je me reprochais l'ingratitude que je m'efforçais de lui cacher. Je m'affligeais quand elle paraissait douter d'un amour qui lui était si nécessaire; je ne m'affligeais pas moins quand elle semblait y croire. Je la sentais meilleure que moi; je me méprisais d'être indigne d'elle. C'est un affreux malheur de n'être pas aimé quand on aime; mais c'en est un bien grand d'être aimé avec passion quand on n'aime plus. Cette vie que je venais d'exposer pour Ellénore, je l'aurais mille fois donnée pour qu'elle fût heureuse sans moi. 72

Il y a dans les liaisons qui se prolongent quelque chose de si profond! Elles deviennent à notre insu une partie si intime de notre existence! Nous formons de loin, avec calme, la résolution de les rompre; nous croyons attendre avec impatience l'époque de l'exécuter: mais quand ce moment arrive, il nous remplit de terreur; et telle est la bizarrerie de notre coeur misérable que nous quittons avec un déchirement horrible ceux près de qui nous demeurions sans plaisir. 73

Je comparais ma vie indépendante et tranquille à la vie de précipitation, de trouble et de tourment à laquelle sa passion me condamnait. Je me trouvais si bien d'être libre, d'aller, de venir, de sortir, de rentrer, sans que personne s'en occupât! Je me reposais, pour ainsi dire, dans l'indifférence des autres, de la fatigue de son amour. 73-74

Je m'en plaignais alors; j'étais impatienté qu'un oeil ami observât mes démarches, que le bonheur d'un autre y fût attaché. Personne maintenant ne les observait; elles n'intéressaient personne; nul ne me disputait mon temps ni mes heures; aucune voix ne me rappelait quand je sortais. J'étais libre, en effet, je n'étais plus aimé : j'étais étranger pour tout le monde. 116-117

## L'amour de l'Autre (la distance et l'obstacle)

Lou Andreas-Salomé

Comment s'en sortir, arriver à concilier amour durable et liberté, puisque c'est la question posée ? La réponse de Lou Andreas-Salomé consiste à introduire l'obstacle du tiers, confirmant que la jouissance sexuelle ne nous rapproche pas mais nous éloigne l'un de l'autre, jouissance de l'Autre en son **étrangeté** et non pas du semblable. "*L'ivresse érotique ne crée pas des liens de sympathie : elle s'accomplit au prix d'une distance entre les partenaires*" 45. Les grands hommes et les créateurs sont souvent condamnés à l'insatisfaction sexuelle, ils n'intéressent guère les femmes avons-nous vu. C'est si vrai que lorsqu'une femme est de taille à s'y mesurer, elle sert d'égérie à plus d'un génie! On connaît les rapports triangulaires de Lou avec Nietzsche et Paul Rée, sa courte passion avec Rilke (son mari Andreas constituant le tiers cette fois) puis sa longue correspondance avec Freud qui lui donnera en analyse sa fille préférée Anna (encore un trio donc). Son attitude se caractérise par une certaine retenue, dans la fusion érotique même, combinant son narcissisme avec un mysticisme de la nature et du grand tout (L'éros cosmogonique) qui semblent relever d'une déssexualisation mais on n'est pas du tout dans la communication et l'amour du prochain, plutôt dans l'incommunicable et l'amour de l'Autre en son étrangeté, un amour libre et maîtrisé qui multiplie les obstacles et favorise la sublimation de la sexualité, la surestimation de l'objet d'amour qui disparaît derrière ce qu'il symbolise, encore une fois dans la continuité de l'amour courtois, qui avait élevé l'acte sexuel au rite mystique.

Le plus curieux, c'est que l'expérience de la jouissance féminine a beau être surévaluée, considérée comme l'expérience la plus haute, cela ne semble pas impliquer un besoin de répétition, comme si c'était, à chaque fois, une jouissance **acquise**, une étape franchie et dont le souvenir était suffisant, alors que pour l'homme c'est loin d'être le cas. Il a toujours besoin d'être réassuré de sa puissance ("*n'étant sûr de sa propre valeur qu'au moyen de l'amour partagé*" 190), et la jouissance de l'Autre peut avoir pour lui un caractère si traumatisant qu'il puisse en être assez ébranlé pour abandonner sa liberté, soumis à sa "bourgeoise", endossant en silence toutes les responsabilités paternelles, dans une ambiance troublante de réalisation de vagues rêves d'enfant.

A la question "que faire après l'amour ?" Lou Andreas-Salomé répond donc très clairement : prendre ses **distances** en préservant ses souvenirs, moments dérobés qu'elle s'approprie, intègre à sa légende personnelle, rites sacrés qu'il ne faut pas vouloir profaner dans la banalité des jours, qu'il ne faut pas se laisser dérober par la balourdise d'un partenaire un peu trop là, par les mille déceptions du quotidien. "*Lou n'a jamais cessé d'affirmer que la seule fidélité durable - à un homme ou à une pensée - se fonde sur la*

*distance*" 9. Dès que Rilke a voulu s'engager, elle a rompu brutalement (peur aussi de supporter sa lourde névrose?) On peut jouir de l'Autre, pas vivre avec. Elle est persuadée que la répétition du bonheur quotidien n'a plus rien de commun avec l'extase érotique dont l'art peut seul en reproduire quelques éclats de plaisir, en sublimer la jouissance perdue, en célébrer la mémoire. Ethique de célibataire à l'évidence, qui n'a rien à voir avec celle d'une maternité qu'elle a refusée. Ethique bien triste et qui nous laisserait dans une trop profonde solitude, s'il n'y avait toutes ces lettres qui sauvent l'amour à chaque fois et l'empêchent de mourir tout-à-fait, mais un amour désincarné, de pure littérature : préférer la représentation à la chose, faire de sa vie un roman...

Le pasteur Hendrik Gillot qui la forme intellectuellement et lui trouve un "charme masculin" veut l'épouser, elle s'enfuit. A 21 ans, un projet de "ménage à trois" avec Nietzsche et Rée, fait long feu, après qu'elle ait refusé de se marier avec l'un ou avec l'autre. A 26 ans, elle rencontre Friedrich Carl Andreas qui en a 41 et menace de se suicider si ils ne se marient pas. Ils vivront ensemble comme frère et soeur mais le mariage ne sera sans doute jamais consommé et ce n'est peut-être qu'à 34 ans avec Friedreich Pineles (!) qu'elle perdra sa virginité. En avril 1897, alors âgée de 36 ans, Lou fait la connaissance du poète Rainer-Maria Rilke, de quatorze ans son cadet et avec qui elle rompt 3 ans plus tard quand il veut se marier. Elle aura causé le suicide de Gillot et celui de Paul Rée, des années après leurs relations, et elle aura rendu malheureux tous les autres...



Plutôt qu'un si cruel narcissisme, ne vaut-il pas mieux perdre l'exceptionnel de la rencontre, la fierté de la conquête, pour garder la **présence** de l'autre à nos côtés, chaude et vibrante, ne pas se livrer aux incertitudes des émotions mais rester fidèles au pacte qui nous unit ? Oui, il faudrait accepter l'imperfection, les déceptions, les incertitudes, les contradictions, les incartades, les éloignements, il faudrait tout accepter, tout pardonner si rester ensemble toute la vie vaut mieux que de passer comme des ombres entre des bras vite oubliés, même si ce n'est pas sans se payer d'une certaine castration de l'homme, même si la jouissance y perd son goût de crime, mais c'est la femme qui risque de se détacher alors d'un homme trop soumis. La Femme et la Maîtresse n'ont pas la même place, ni le Mari et l'Amant, la fidélité ou l'intensité, la tendresse ou la séduction. Ce n'est pas si facile de concilier l'inconciliable, maîtriser le désir, il ne suffit pas de le vouloir. Pourtant les enfants, quand il y en a, nous obligent à construire des familles durables.

Les relations **triangulaires** sont sans doute inévitables au moins périodiquement, les aventures éphémères, les séparations, l'intrusion de tiers pouvant renforcer et servir d'aliment à une relation durable qui n'est pas condamnée à la répétition et l'ennui ni à la perte de toute individualité mais qui doit être capable de résister à l'usure du temps. Ce n'est pas une solution, c'est le problème car, comme dit Colette, "*A quelle femme, si déréglée et si sottée qu'elle soit, fera-t-on croire que un et un font trois ? Une froide observatrice sans moeurs, mais non sans lucidité, assurait que dans un trio voluptueux il y avait toujours une personne trahie, et souvent deux*" 158. C'est pourtant bien le tiers que Lou mettra constamment entre elle et l'amour, trahissant les deux autres sans doute, alors que Benjamin Constant aura toujours besoin d'une femme pour le libérer de l'autre.

"Femme, qu'y a-t-il entre toi et moi?". Sexuelle et spirituelle, la force de la virilité éclate en oppositions ou se fait à elle-même concurrence, et par là renonce au bonheur immédiat qu'elle trouve en elle-même ; en se cherchant comme *producteur*, l'homme se perd comme possesseur de lui-même - comme déjà au service de la fonction de reproduction *il perd* ce qu'il possède (pour citer l'expression de Freud qui n'a absolument rien d'une plaisanterie : "il devient altruiste"), et il est projeté de l'unilatéralité de la détente sexuelle dans les tensions sociales. Cette générosité d'une certaine façon involontaire de l'*abandon de soi* le caractérisera désormais : sa nature, pour l'exprimer en termes nobles, est comme une *immolation*. C'est désagréable, mais c'est bien là *son honneur*. La *poussée non inhibée vers le dehors* doit y être payée par l'altruisme, de même que la passivité repoussée sur soi-même se paye par l'égoïsme du bonheur. 78

Orienté tout à fait vers l'action, l'homme se caractérise par conséquent le mieux dans le point décisif de son initiative en cela qu'il est capable d'être celui qui s'incline, qui s'offre et se sacrifie. 193

Il faut définir le féminin comme ce qui dans le seul petit doigt possède déjà toute la main. 83, comprendre dans sa sensualité même sa sainteté. 86 [qui] change, dans la révolte spirituelle et corporelle de l'érotique, l'éternellement imparfait en un événement éternel. 88

*Post coitum omne animal triste* - ne vaut pas pour tous les êtres humains, auquel s'oppose l'expérience du retentissement, non seulement de la joie, mais du sentiment extrêmement injustifié d'avoir pour ainsi dire, accompli la meilleure de toutes les actions, d'avoir rendu au monde la perfection, d'avoir en quelque sorte soulagé sa conscience une fois pour toutes. 82

On ne connaît immédiatement le processus de divinisation qu'à partir de l'érotisme; l'érotisme est une ivresse de la surestimation [...] Dans l'amour fondé corporellement l'ancienne parenté originaire devient pour nous un fait nouvellement vécu et, en remerciement, notre amour de soi, devenu prodigue, inonde l'objet inspirateur d'une surestimation énorme, en en faisant momentanément le porteur et la somme de tout [...] Pour qu'une telle surestimation puisse avoir lieu par-delà l'ivresse du corporel, qui nous explique le processus de la divinisation, il semble que cela n'aille pas sans l'événement de la faute [...] La prétention à être tout se transforme en invitation à faire des efforts. 190-191

Chez la femme, le désir d'inceste ne doit pas être aussi totalement surmonté que chez l'homme, tout comme d'ailleurs la menace de castration devient absurde chez elle [...] En tout cas on ne dit pas tout à fait sans raison qu'il manque au sexe féminin le véritable sens intuitif de la rigueur morale et de l'ordre légal, de ce qui détermine de l'extérieur, de ce qu'il y a d'impératif ; on dirait que la femme a ici sur l'homme, qui réagit avec plus de sensibilité, l'avantage d'une sorte de prosaïsme : c'est qu'elle place ailleurs sa légalité et son ordre. 192

L'interférence vivante de la vie amoureuse ne se manifeste peut-être nulle part plus nettement qu'ici, c'est-à-dire dans la tendance féminine à toujours ériger quand il y va du don de soi, une norme, un idéal d'après lesquels le moi individuel puisse s'orienter [...] En d'autres termes : le féminin réussit ici son second et plus profond paradoxe qui est de vivre ce qui est le plus vital comme le plus sublimé. 83

C'est parce que chez la femme l'estimation et la surestimation s'adressent et doivent s'adresser à ce qui est atteint et pas seulement à ce qui est désiré - à ce en présence de quoi son auto-abandon l'anéantit devant elle-même, quand il ne l'élève pas à ses propres yeux. C'est la dureté cachée de tout amour spécifiquement féminin (qui compense souvent largement toute dureté masculine) - ce qu'il y a en lui de plus aveugle et de plus clairvoyant à la fois, si bien que la femme reconnaît en l'homme ce qui l'unit à lui en quelque sorte par-delà la personne ; c'est sans conteste sa part la plus précieuse (qui n'a pas la fragilité de la fleur, mais la dureté de la pierre précieuse) de même que le don le plus précieux de l'homme à la femme, c'est la part, élaborée à partir du sexe, de tendresse et d'affection. [...] On peut encore se demander si précisément la plénitude avec laquelle toute splendeur est apportée dans l'expérience féminine à la fête de l'amour ne pourrait pas devenir la cause de la tournure excessive de cet amour - au point qu'il est parfois d'autant moins possible d'en sauver quelque chose en vue d'une forme durable et raisonnable - que tout a été plus totalement investi. 84-85

Admis dès le départ à faire figure de remplaçant, l'objet s'évapore d'autant plus dans sa nature réelle qu'il est davantage fêté. Les déceptions amoureuses typiques ont ici leur cause dernière, leur cause inévitable : et *pas seulement* dans un affaiblissement de l'amour par l'action du temps ou par

les découvertes décevantes. 148 Plus loin va l'extase amoureuse, enrichissant son objet de plus en plus abondamment sans lésiner, plus l'objet, chétif et sous-alimenté, disparaîtra derrière sa symbolique; plus notre transport est ardent, plus cette confusion de l'objet et de sa symbolique est refroidissante jusqu'à ce qu'à bonne hauteur, ardeur et froideur soient ressenties comme presque identique (ce qui peut rendre le destin de l'amour heureux presque plus désagréable que celui de l'amour malheureux). 149

*Carnets intimes des dernières années*, Hachette

L'accomplissement unique de l'amour me semblait totalement différent de ses répétitions [...] dans la mesure où la réalité, par cette concentration unique, atteint à la densité de l'extase sensuelle et spirituelle. La répétition du bonheur n'est pas du même ordre : même si elle peut et doit nous combler vraiment, permettre la durée et le mariage, elle n'a malgré toutes ses vertus plus rien à voir avec l'extase. 73

Je suis éternellement fidèle aux souvenirs ; je ne le serai jamais aux hommes. 95

Seul celui qui reste sur son quant-à-soi se révèle susceptible d'être durablement aimé, car lui seul peut, par son autosuffisance vivante, symboliser pour l'Autre la puissance de la vie. [...] Pour mieux s'aimer, il valait mieux ne pas trop bien se connaître et rester l'un pour l'autre un étranger. 46

Le symbole exprime que l'homme est, en dernière instance, solidaire du monde étranger qui lui fait face. 11

Toute l'existence m'apparaissait, dans une ivresse continuelle, comme une grande unité : univers spirituel et corporel ne semblaient pas constituer une contradiction, non plus que la courtoisie et la bestialité, l'art et l'inculture, la solitude et la société ; j'avais le sentiment que tout était symbole. 13

L'art et rien que l'art ! Il est la grande possibilité de vivre, le grand charmeur qui entraîne à vivre, le grand stimulant de la vie. 14

L'acte sexuel est le médium par lequel la vie nous parle comme si l'amant n'était pas seulement lui-même, mais aussi la feuille qui tremble sur l'arbre, le rayon qui scintille sur l'eau, - métamorphosé en toutes choses et transfigurateur de toutes choses [...] Toute la vie intellectuelle n'est elle-même qu'une sexualité sublimée. 17

Vivre c'est méditer constamment sur la vie et rechercher son sens. 25

La vie prend le sens d'une initiation [...] une approche du mystère du monde, un voyage d'apprentissage. 26

Tu étais pour moi la plus maternelle des femmes  
Tu étais la chose la plus tendre que j'ai rencontrée  
Tu étais la chose la plus dure avec laquelle j'ai lutté.  
Tu étais la cime qui m'avait béni -  
et tu devins l'abîme qui m'engloutit

Rainer Maria Rilke



## L'amour retrouvé (l'entre-deux)

Pour posséder vraiment un bien, il faut l'avoir perdu et retrouvé.

Simone de Beauvoir, La force des choses, p367

Avec l'amour maternel la vie nous a fait à l'aube une promesse qu'elle ne tient jamais.

Romain Gary, La promesse de l'aube

Le signe d'un grand amour consiste non pas à *tenir* mais à *entretenir* une promesse divine.

Gustave Thibon

Chacun de nous a deux amours. Et toutes les deux sincères. L'un officiel, sacré, conjugal, légitime, avouable et conformiste ; l'autre secret, peccamineux, adultérin, illégitime, clandestin et scandaleux.

Giuseppe Tomasi di Lampedusa (Shakespeare)

Que reste-t-il de nos amours, que reste-t-il de notre liberté ? La certitude peut-être qu'il n'y a de plaisir que des retrouvailles et que donc rien n'est perdu encore. Si les promesses de l'aube ne sont jamais tenues, elles peuvent renaître à chaque matin du monde, promesses qui ne sont pas à tenir mais à entretenir plutôt. Cela veut dire aussi qu'on n'est jamais aimé uniquement pour soi-même et qu'il n'y a pas de "véritable amour" mais seulement des amours plus ou moins forts, intenses, favorisés par les circonstances, voire miraculeux alors que la plupart rencontrent mille difficultés. Nous en rirons peut-être dans notre seconde jeunesse, bien moins sérieuse que la première, à ce qu'on dit (Colette, 146). L'amour est une farce où l'on doit **jouer** son rôle du mieux qu'on peut et jusqu'au bout. C'est un jeu d'enfants. On joue au papa et à la maman. Il ne faut pas trop y croire, ni se laisser balloter par des sentiments qui se jouent de nous, ni se laisser prendre dans les jeux pervers d'un orgueil blessé, des reproches qui nous éloignent ou de la défiance réciproque. Ce n'est pas dire qu'il ne faudrait pas y croire du tout, ce serait tout perdre, mais renoncer à une impossible transparence, à une vérité introuvable car elle dépend de nous ; fiction construite à deux et qui ne peut vivre sans une complicité sans cesse renouvelée, confiance donnée et générosité du cœur. Il ne suffit pas d'attendre et d'espérer. L'amour c'est de la poésie, il faut le faire, autant qu'on peut, allumer des étoiles dans un ciel trop noir. La poésie sert à cela, nous permettre d'y croire encore, liberté souveraine. Faire comme si, avec assez d'humour, mais le faire vraiment, pour le temps qu'il nous reste et ne jamais faire le reproche que cela ne soit pas à la hauteur de nos rêves. N'est-ce pas cela l'amour libre ? N'est-ce point cela revivre ?

On pourrait s'arrêter là (ce serait une belle fin) mais il ne faudrait pas faire preuve d'un optimisme injustifié. On connaît depuis Freud le caractère traumatique de la sexualité et si Alberoni a raison, si l'amour naît d'une surcharge dépressive, c'est bien peu favorable à quelque humour que ce soit ! Pour dépasser le caractère narcissique de l'amour et la surestimation de l'être aimé, il faut avoir un narcissisme assez solide, assuré par ailleurs (un autre amour) mais sans cette surestimation dépressive, la passion ne peut être aussi grande, la jouissance aussi inespérée. Comme toujours le plaisir se mesure à la peine qui le précède ; la profondeur de la dépression produit l'intensité de l'exaltation amoureuse selon des alternances **maniaco-dépressives**. Il n'y a donc rien à espérer sur ce plan, il faudra toujours payer le prix du bonheur. De même, on ne pourra jamais apprivoiser le plaisir de la transgression puisqu'à rendre la transgression moins lourde, c'est le plaisir qui ne s'y retrouve plus en perdant son caractère d'exception, d'effraction extraordinaire et risquée. Ni l'humour, ni la "communication", ni aucun volontarisme ou pensée positive ne permettront d'apaiser nos relations. La dialectique des passions ne peut être éliminée avec ses contradictions, les battements du désirs, "*le sérieux, la douleur, la patience et le travail du négatif* Ph I 18". Ce qui fait l'amour, c'est la privation, le manque, l'absence. C'est la joie des retrouvailles, toujours. Sauf exception, on ne peut donc éviter d'alterner séparations et retrouvailles, ménager la place de l'absence et de l'obstacle pour pouvoir apprécier tout ce qu'on perd.

C'est bien ce que permet de réaliser le triangle amoureux, au-delà de la mise en scène oedipienne. Avoir **deux amours** paraît une solution très stable, presque parfaite, malgré qu'on en ait. Trois pieds, c'est vraiment plus stable que deux (et même plus stable que quatre pieds). Le tiers semble indispensable, non seulement pour servir d'arbitre ou de rival, pour donner une objectivité sociale à l'amour, lui donner une valeur comparative, mais surtout pour instituer la séparation nécessaire et le rythme des absences, passant de l'un à l'autre amour, pour revenir au même, chacun nous libérant de l'autre et permettant de l'aimer à nouveau librement, chacun nous permettant d'apprécier ce que l'autre a d'unique. Ce n'est pas ce dont on peut rêver mais ne serait-ce pas préférable à des relations exclusives trop éphémères ? Avoir deux amours, comme deux maisons, l'une à la ville, l'autre à la campagne, n'est-ce pas apprécier mieux les richesses de l'une et de l'autre ? Ce n'est pas une nouveauté, c'est le retour à ce qui s'est toujours fait, et dont on ne devrait plus se scandaliser autant, le "ménage à trois" qui devrait plutôt être un "ménage à quatre" si chacun a deux amours (le terme de ménage à quatre est d'ailleurs un peu trompeur car il ne s'agit pas de vivre à quatre, c'est une structure ouverte, et l'enfant peut incarner ce deuxième amour dans une relation quasi incestueuse). On peut le regretter, mais il ne semble y avoir guère d'autre solution durable pour concilier l'amour et la liberté, ne pas s'enfermer dans des engagements intenable où l'amour se perd avec la liberté, ni se condamner à une solitude sans amour et aux caprices de nos émotions. Ici comme ailleurs, tout est dans l'équilibre des pouvoirs, dans la constitution de contre-pouvoirs. A ce titre, on ne peut pas dire que le modèle mère-maîtresse soit satisfaisant, ni même les amours *nécessaires* et *contingentes* du couple Sartre-Beauvoir dont ils n'ont pas été si fiers en fin de compte. Avoir deux amours durables comme Dominique Desanti semble beaucoup plus équitable et satisfaisant même si "*c'est la chose la moins admise de toutes*" (La liberté nous aime encore, Odile Jacob). L'entre-deux interdit. Ce n'est jamais ce qu'on veut et ne correspond pas à un profond désir plus ou moins secret mais aux dures leçons de l'expérience, à la simple réalité. Ce dont on rêve, il n'y a pas de doute là-dessus, c'est au couple mythique et fusionnel, la réalité est plus compliquée. Il n'est pas question de prétendre qu'avoir deux amours pourrait être le paradis, l'avenir dira si c'est vraiment vivable et sous quelle forme, du moins c'est la conclusion à laquelle on peut être amené, au terme de ce parcours, ce qui n'est pas sans me décevoir moi-même, et me laisse très sceptique malgré tout, ou alors il faudrait le faire sans le dire puisque nous devrions sinon porter le deuil des plus beaux emportements de l'amour naissant et de l'identification au couple parental originaire, retour à la farce sans doute, mais cela fait partie d'un jeu qui n'est pas près de finir et dont on n'a pas dit le dernier mot...

Chez la femme, le sens est porté par le dernier mot, chez l'homme - par le premier.

Lou A. Salomé

Si l'un de vous conçoit quelle épreuve est l'amour  
Puissè-je auprès de lui trouver miséricorde !  
Mais maintenant je sais quelle risée je fus  
Et pendant si longtemps et au regard de tous  
(De quoi souvent même en moi-même je rougis)

François Petrarque (La vertu et la grâce)

11/06/04

# Annexe

Douleur sera d'Amour la suivante  
A son service il aura Jalousie,  
Se suivront doux débuts et fins navrantes ;  
Toujours pris entre des hauts et des bas  
Il sera plus de tourments que de joie

Shakespeare Vénus et Adonis (1593)

In her first passion woman loves her lover : in all the others, all she loves is love. Byron

Renoncer à l'amour me semblait aussi insensé que de se désintéresser de son salut quand on croit à l'éternité. Simone de Beauvoir

L'amour ôte l'esprit à ceux qui en ont en en donnant à ceux qui n'en ont pas. Diderot

Savoir aimer, c'est ne pas aimer. Aimer, c'est ne pas savoir. M. Jouhandeau

Quand on est amoureux, on sent quel homme on doit être. A. Tchekhov

La volupté unique et suprême de l'amour gît dans la certitude de faire le mal. Baudelaire

L'absence est à l'amour ce qu'est au feu le vent; Il éteint le petit, il allume le grand. Bussy-Rabutin

L'amour et l'amitié s'excluent l'un l'autre

En amour, il n'y a guère d'autre raison de ne s'aimer plus que de s'être trop aimés

Les caractères de La Bruyère

# Psychanalyse de la sexualité féminine

*Le désir et le féminin*, François Perrier et Wladimir Granoff, Aubier, 1979  
Le problème de la perversion chez la femme et les idéaux féminins, 1960, Congrès d'Amsterdam

L'expérience la plus banale montre que sous le rapport, précisément, du désir sexuel, il y a comme une disparité entre les phénomènes attestés par les hommes et les femmes. 31

On ne peut plus parler d'amour et de sexualité sans prendre en compte l'apport de la **psychanalyse** qui en a complètement renouvelé l'approche. Il faut avouer que le triangle oedipien est à la fois une dimension essentielle pour comprendre les rôles sexuels et un aplatissement de l'expérience amoureuse qui sombre facilement dans un dogmatisme ridicule. Il n'y a rien que je connaisse mieux que la doctrine analytique à laquelle j'ai été formé très jeune (à l'EFPP) et j'ai déjà pas mal écrit sur le sujet, par exemple dans "[L'objectivation du sujet \(L'Oedipe, le Phallus et la castration\)](#)".

Pourtant, dans les différents textes sur l'amour, je n'ai fait que de vagues allusions à la psychanalyse, essayant de retrouver le témoignage de l'expérience amoureuse, son vécu, son bouleversement et ses déchirures. A la fin, il semble bien pourtant que la tentative de rendre compte de l'expérience subjective bute sur ses ratés qui renvoient à des enjeux **inconscients**, échappant nécessairement à la conscience et qu'on ne devrait pas du tout confondre avec les désirs conscients alors qu'il s'agit plutôt de positions relatives et de contraintes formelles, presque grammaticales. Il est bon de reprendre maintenant cet éclairage psychanalytique à la lumière des descriptions précédentes.

Pour cela, on peut partir de l'intervention qui a fait date de François Perrier et Wladimir Granoff au congrès de psychanalyse d'**Amsterdam** en 1960. Ce qui est intéressant c'est de voir qu'on est presque encore dans la préhistoire de notre époque et d'y trouver tant d'échos avec des livres plus récents, mais on est frappé aussi du côté dogmatique et normatif de certains chapitres, de leur simplisme (ce n'est pas très compliqué, c'est trop abstrait). Pour la petite histoire, il faut dire que les auteurs tirent parti des indications de Lacan sur la dialectique du désir et la position féminine alors même qu'ils seront amenés à négocier l'exclusion de Lacan de la Société Française de Psychanalyse !

Malgré le rapprochement des conditions masculines et féminines, la psychanalyse manifeste le caractère prégnant de la **différence** des sexes dans l'inconscient, c'est-à-dire de la position d'être ou d'avoir l'objet du désir, être en position de donner à l'autre ce qu'il n'a pas. C'est la question de notre identité dans notre rapport à l'Autre (relation relative et interactive, complémentaire et réflexive). Les tentatives d'abolir toute altérité entre les hommes et les femmes, trouvent ici leurs limites. L'égalité complète entre les sexes est absolument indispensable juridiquement mais ne saurait guère s'imposer au-delà, dans notre rapport concret à un Autre (hétéro) lorsqu'il n'est pas rapport au même (homo). Il faut donc reconnaître que notre sexe nous détermine, le plus souvent avec l'aide des mécanismes biologiques et par une forte division culturelle, mais il ne faut voir là aucun biologisme ni essentialisme car la psychanalyse insiste malgré tout sur la bisexualité, sur l'ambivalence sexuelle, sur le choix de la position par rapport au Phallus et au Père.

Le **Phallus** n'est pas le pénis, bien que celui-ci le représente imaginairement, c'est l'objet du désir qui fonde le narcissisme. Ainsi, l'enfant est pour sa mère l'équivalent du Phallus. Pour une femme cela peut être de porter des insignes masculins, pour Freud, ou Irène Diamantis, le fait de vouloir être une intellectuelle (ou devenir psychanalyste) en ferait partie... Le Phallus est lié au langage car c'est la signification du désir de l'Autre (avoir ou être ce qu'il veut). Il y a donc une position féminine qui n'est pas liée au corps féminin (contrairement aux thèses de Françoise Dolto lors du même congrès sur la sexualité féminine, comme on le verra ensuite).

La sexualité est un jeu de rôles, tout comme les positions de dominant et de dominé qui ne dépendent pas toujours de critères physiques. C'est du moins le parti pris des auteurs qu'on peut accuser donc de théoricisme désincarné mais qui partent des relations névrotiques entre mère et enfant ou de l'opposition des **perversions** féminines et de celles de l'homme (opposition des homosexualités masculine et féminine notamment) pour aborder la question du désir féminin. Ce qui importe ici, ce n'est pas la jouissance de la chair, ce sont les oppositions qui répartissent les rôles, où les complémentaires s'épousent (les creux et les bosses) mais entretiennent tout autant le malentendu et le ratage du rapport sexuel.

De façon schématique les auteurs caractérisent la position masculine par l'activité et l'angoisse de castration alors que la position féminine est jalouse et passive, témoignant du "*rôle plus grand que joue l'envie dans la psychologie féminine, et la particulière sensibilité de la femme aux frustrations*" 33 (Dolto précise "*Les femmes sont beaucoup plus tolérantes que les hommes à la frustration orgastique, mais beaucoup plus intolérantes qu'eux à la frustration d'amour*" 186). Cela aurait pour conséquence une certaine jouissance du **désir** qui s'enflamme chez l'homme brandissant son membre en érection alors que les femmes n'éprouveraient dans le désir et l'attente qu'une frustration supplémentaire. "*La femme n'a pas de goût pour le désir comme tel*". Il fait parti pour elle des déplaisirs. En effet, l'opposition se situe ici entre celui qui a un trésor convoité (le phallus) qu'il peut donc perdre, qui le rend coupable, et celle qui ne l'a pas, qui a subi un préjudice et qui en éprouve déception et ressentiment. Le premier est actif, désirant mais angoissé, se situant dans l'avoir (d'une puissance) et se rebelle contre le père pour posséder la mère interdite, la seconde attend passivement d'être désirée, se situant dans l'être et dans les récriminations contre sa mère tout comme avec son mari (tout ceci est dans Freud mais déjà dans "La femme" de Michelet!). La passivité revendiquée du désir féminin le constitue en miroir du désir actif de l'homme, c'est sa cible, son Autre, son répondant.

Il faut souligner la permanente surprise de l'homme devant la naissance du désir sexuel féminin qu'il voit naître devant ses yeux à l'instant même où il manifeste le sien. 31

Dans le projet érotique de l'homme, on retrouve constamment la notion de désir dans l'érection assumée comme plaisir préliminaire, et la quête de l'émoi féminin. Jamais indifférent à la manifestation du plaisir de la femme, il en souhaite, attend, provoque, craint ou exacerbe les signes, pour participer au mystère de la volupté femelle, s'y oublier rarement, s'en garder parfois névrotiquement. Le surgissement de son orgasme à lui, référé qu'il est aux signes de la jouissance de l'autre, reste menacé par un trop tôt désarmant, ou un trop tard inhibé. 33

Il faut dire que si les hommes rêvent volontiers de femmes désirantes qui leur sautent dessus, ils peuvent être effrayés de ne pouvoir fournir lorsqu'ils en rencontrent réellement, car il faut que son désir à lui reste incontestable et initiateur, de l'ordre de l'excès, et non pas pouvoir être considéré comme insuffisant (**impuissant**). En effet, "*ce jeu suppose un risque, celui de la détumescence, et aussi le vertige, l'angoisse, suscités par l'absolu de la demande féminine : la femme attend tout, reçoit tout du pénis au moment de l'amour*" (Montrelay p80). La prostitution est le modèle d'un désir féminin qui serait entièrement provoqué par le désir de l'homme et dont il garde le contrôle, sans angoisse.

On peut exprimer aussi la différence entre les **positions** de l'homme et la femme en constatant que la plupart des hommes voudraient (inconsciemment au moins) avoir toutes les femmes alors qu'une femme voudrait avoir un homme tout à elle, avec pour conséquence une infidélité constitutive d'un côté et les récriminations de l'autre, frustration pour l'un et déception pour l'autre. La position masculine est dans l'*avoir* et la perte (la castration comme amputation symbolique d'un objet imaginaire), la position féminine est d'*être* l'objet du désir, être aimée ou pas, voie du narcissisme mais aussi de

l'homosexualité, du masochisme et du suicide... (*"Inséparable de la variété de ses liens... une femme serait-elle davantage encline que l'homme à rechercher et à cultiver, dans le lien, ce qui porte à l'épanouissement du singulier, plutôt qu'à stigmatiser ce qui, dans ce rapport à autrui, ligote et brime le plaisir ?"* J. Kristeva, Colette, 559)

Le rejet du plan de l'avoir comme possibilité virtuelle (ou phantasmatique) de trouver une issue est, pensons-nous, tout spécialement dépendant de la cohérence phallique du père ; c'est-à-dire en fin de compte de l'issue de son complexe de castration [...] Dans la famille, il faut qu'il y ait un phallus et que ce phallus soit du côté du père, que ce dernier puisse en faire la preuve, et qu'il puisse le donner. 78 [...] Or cet homme, le père, ne peut assumer son sexe qu'au prix de la castration. 79 [...] Cette renonciation à l'avoir, que la castration consacre, permettra le don sur lequel les auteurs ont insisté sans souligner ce que Lacan démontre, à savoir que c'est le don de ce qu'on n'a pas car on a renoncé à l'avoir. Ainsi se trouve évité le piège, que le leurre tend aux femmes pour le plus grand bien de tous, de voir dans le pénis, voire le sperme, l'objet de ce don littéralement sanctifiant. 81

Un certain nombre de notations sur l'évolution des moeurs ont gardé toute leur pertinence après plus de 40 ans. Soulignant la nouveauté d'un mariage devenu "*bien souverain*", les auteurs remarquent que c'est se préparer à des désastres car "*tout mariage porte obligatoirement un écho de la castration*" alors même que l'effacement du Père et de la transgression, rend tout insignifiant. "*Si aucune femme n'est interdite, aucune femme n'est permise*". Ils dénoncent comme une pure escroquerie "*la prétention irresponsable qui déclare délivrer de la culpabilité*" ainsi que "*l'optimisme contemporain*" d'un amour pacifié (psychologisé). Voilà bien ce que Lacan appelle opposer bouche pincée à une **libération** des moeurs que la psychanalyse a pourtant défendue depuis l'origine mais l'ambiguïté est déjà chez Freud qui met en cause la morale sexuelle "civilisée" tout en reconnaissant, contrairement à Reich, la fonction de l'obstacle puisque "*la liberté sexuelle illimitée accordée dès le début ne conduit pas à un meilleur résultat*" 63. "*Aussi étrange que cela paraisse, je crois que l'on devrait envisager la possibilité que quelque chose dans la nature même de la pulsion sexuelle ne soit pas favorable à la réalisation de la pleine satisfaction*" 64.

## Les temps modernes ou la castration sans garantie (extrait)

[...]

Diverses éventualités sont connues. Les couples peuvent se constituer par achat ou par enlèvement. Le simulacre du rapt se trouve conservé dans le rituel de certaines peuplades contemporaines. L'essentiel est que, de nos jours, la famille se spécifie par un mariage dont le principe est un consentement mutuel - le mariage dit d'amour. [...] Notre époque n'a pas inventé les unions scellées par un désir partagé, mais elle inaugure l'ère où est tentée la conciliation de l'amour et de la loi. 67

[...]

La coalescence de l'amour et du conjungo fait du mariage la recherche d'un bien souverain. La femme est pour l'homme l'objet dans lequel et par lequel ce bien pourra être atteint. Par mariage, il sera gardé. Mais si un bien est souverain, l'homme ne saurait lui commander. Et s'il le garde, il ne pourra garder qu'un bien ; parmi ses biens.

Par ailleurs, le complexe d'Oedipe et le complexe de castration nous ont appris qu'il ne sera libre d'user de ses biens, qu'il a poursuivis pour ce qu'ils ne sont pas, que si dans cette poursuite il a transgressé la loi et payé la dette qui le libère.

Tout mariage porte obligatoirement un écho de la castration. Dans la mesure où dans le patrocéntrisme oedipien, une des conditions exigibles pour une position correcte du complexe de castration vient à manquer, les contrecoups de cette carence se manifesteront au niveau de ce moment décisif de l'évolution oedipienne.

Or les circonstances contemporaines mettent précisément en scène une carence grave, sur le plan du rapport du père à sa propre loi. La visée d'un bien souverain sans transgressions articulables rend impossible le paiement de la dette, estompe le Nom du Père, comme engendrant le système signifiant. Dans cette mesure même le Nom du Père cesse d'être créateur absolu, c'est-à-dire *ex*

*nihilo*. Pour autant, on pourra dire qu'à perdre leur filiation d'avec ce qui autorise le signifiant, les biens qui échoieront en partage tendront à devenir insignifiants.

Telle est la rançon du fleurissement, comme idéal, de la confusion de l'amour et du conjungo. Si aucune femme n'est interdite, aucune femme n'est permise, et toute femme qui n'est pas permise est interdite par la loi. Telle est la base effective sur laquelle s'édifie le mariage, dans la position contemporaine du complexe de castration.

A la bigamie originelle de l'homme, qui au-delà de sa partenaire cherche à retrouver celle qu'il n'a jamais eue, succède une démarche plus aveuglée où l'au-delà de l'objet tend à s'éteindre, l'objet étant d'emblée visé pour ce qu'il n'est pas. Et la conduite amoureuse de l'homme tendra à ne plus trouver son sens dans une course essoufflée pour capter une propriété qui le fuit.

Là sera son point de rencontre avec la femme, dont la démarche est le modèle inconscient de la sienne. Le patriarcalisme déclinant est, pour elle aussi, insuffisant à garantir une castration dont l'instance féminine renforcée ne saura qu'exacerber les effets disloquants et mutilants dans l'imaginaire.

Ainsi la femme sera-t-elle amenée - de plus en plus - à rejeter le premier amour pour sa mère et réprimer une partie de sa sexualité.

De ce rejet, selon sa nature et son intensité, les conséquences seront diverses. Elles pourront s'étagier de l'érotomanie passionnelle jusqu'au style de récrimination où Freud a saisi la répétition, dans le mariage, des relations de la fille à la mère.

Ne vivant que dans l'attente de ce qui doit lui revenir pour autant que ça lui est dû, les aléas de l'identification de l'objet d'amour avec l'objet de la satisfaction se répercuteront au niveau du champ de la propriété sexuelle - qui, si elle subvertit tous les autres besoins, ne s'en vide pas moins du sens de son contenu.

Cette identification troublée pourra certes, en fouettant la quête de la femme et en la détournant de ses objets naturels, contribuer à retarder l'arrêt précoce du développement où Freud voyait son infériorité.

Mais à évacuer la propriété, c'est sur l'appropriation que l'accent se déplace. La modalité différente selon laquelle pour la fille et le garçon se fait la sortie du complexe d'Oedipe, explique que par rapport à cette propriété la femme se réclame, dans la relation amoureuse, d'un idéal de fidélité. L'observation clinique courante nous en montre l'incidence exacte. La femme n'est pas naturellement plus monogame que l'homme, mais à l'intérieur de chaque union, sa position se règle sur un idéal monogamique.

C'est ainsi que se démontre son incapacité alléguée et passée au compte de l'oubli avec chaque partenaire, d'évoquer les souvenirs d'une union révolue, de même que la répugnance souvent attestée à laisser coexister deux liaisons sexuelles.

Cette appropriation qui s'emballe, *a vacuo* en quelque sorte, est le reflet de la pente particulière à l'envie soulignée par Freud. Elle trouve son pendant dans le signe de la "désertion" sous lequel Jones en 1935 inscrit le destin de la femme, après l'avoir, en 1927, placé sous celui de la séparation.

La position de la femme, dans l'attente où elle se trouve, est celle d'un certain manque à avoir dont elle attend que la vie lui apporte le dédommagement.

Sans vouloir cliver artificiellement les divers niveaux du manque que toute demande comporte et met en avant dans une quasi-simultanéité, il semble néanmoins possible d'avancer que c'est d'une façon privilégiée dans le registre de l'avoir que la femme éprouvera son manque. Peut-être ne faut-il pas chercher ailleurs l'explication dernière de la facilité que rencontrent les femmes à étayer leurs demandes sur l'énumération de griefs où s'exprime leur privation.

C'est là encore que l'homme, dans sa position contemporaine, viendra la rejoindre. La séparation que la première relation fonde est celle que toute angoisse rendra présente, sa vie durant. Et la séparation par quoi l'homme apprendra son manque, comportera dans son évolution un temps particulier : ce temps de la castration. Temps d'une difficulté particulière, car les possibilités qu'ouvre le complexe de castration resteront pour lui virtuelles dans la mesure où le cours de son développement n'aura pas été idéal. Par une sorte de juste retour des choses, on peut dire que si à la fille il est au commencement demandé beaucoup et beaucoup pardonné par la suite (ce dont la plus banale observation de la précocité des filles et de ce qu'il en advient ensuite, rend compte), au garçon, il est beaucoup pardonné au début et beaucoup demandé par la suite. Le complexe de castration doit idéalement le débusquer d'une position où l'avoir serait la dimension dans laquelle il pourrait pallier son manque. Le décours favorable du complexe de castration doit mener le



garçon à abandonner l'être comme plan où il aurait à faire valoir des revendications. C'est plutôt sur ce qu'il est et aura que ce complexe le retourne.

Il n'aura pas la mère, mais là n'est pas le problème : il ne manquera pas de femmes s'il devient un homme. Dans quelle mesure pourra-t-il l'être, puisqu'il ne peut pas être son propre père ? (Sauf dans la psychose). Le complexe de castration le nantit d'un titre du père à être comme lui. Il a la souche du titre de père. Cette évolution est celle que la famille contemporaine tend à rendre encore plus malaisée. La pression que nos sociétés, jusque dans l'éducation, exercent sur les filles depuis longtemps, va entièrement dans le sens de centrer sur le plan de l'avoir leur sentiment d'elles-mêmes ("Plus tard tu auras de belles robes, Toute femme a droit à..., peut prétendre à avoir..., Quand elle aura trois gosses elle sera contente et me fichera la paix", répondent les hommes). Présentement, cette même dimension devient graduellement, pour le garçon aussi, la seule où tout l'invite à se centrer. En guise de plaisanterie, on pourrait dire que peut-être un jour n'assisterons-nous plus à l'enchaînement des défis enfantins, qui, s'ils commençaient par la comparaison avantageuse des stocks de billes, s'achevaient par l'affirmation "mon père est plus fort que le tien", où autant que les forces possédées, l'être du père était mis en cause. Peut-être est-ce aux forces précisément que les enfants de demain s'arrêteront lorsqu'ils ne sauront aller au-delà de l'affirmation : "l'auto de mon père a 1000 chevaux et 1000 cylindres".

Ainsi se trouvent définis le lieu et la dimension où se rencontrent les aspirations de l'homme et de la femme. En ce sens, il serait faux de dire que dans le déclin que nous vivons du patriarcalisme, c'est à la femme qu'est dû le maintien de l'institution du mariage - qu'elle souhaite assurément. Amputé sans être castré au sens du complexe de castration, n'étant personne puisqu'il n'est pas un homme, et partant, ne pouvant rien posséder, il voudra tout avoir (pour la névrose obsessionnelle le portrait n'est pas chargé). Il voudra tout avoir, et la femme voulant avoir tout, ils sont fait pour s'entendre ou plus exactement, se marier. C'est aussi dans les pays où le patriarcalisme est le plus déchu que l'on se marie le plus. Si les U.S.A. ont la réputation d'être le pays du divorce, faut-il souligner à quel point cette réputation est un commentaire dont l'incomplétude éclate à ne pas rendre compte du fait que l'on n'y divorce pas pour reprendre une existence de célibataire, mais pour se remarier. Nous dirons que les U.S.A. sont le pays où l'on se marie le plus. Les Américains du Nord sont du reste les premiers à souligner le manque de considération où est, à leurs yeux, tenue en Europe l'institution du mariage. Mais la prime au mariage, qu'ils opposent à la prime au libertinage de la vieille Europe, est la version institutionnalisée de l'impossible coexistence, que le Vieux Monde laisse au chaos, de l'amour et du conjugo. C'est par où les idéaux féminins prennent à revers l'idéal de fidélité dont la femme se réclame. Car tout amour porte en lui la castration.

François Perrier et Wladimir Granoff

## **Les sensations érogènes génitales chez la femme. L'orgasme (extraits)**

Le désir, quelle que soit sa provocation occasionnelle apparente, par une cause exogène sensorielle, le désir, une fois signifié aux sens de la femme, se focalise dans sa région génitale. Elle éprouve une sensation d'érection clitoridienne et de turgescence orbiculaire vaginale, accompagnée de chaleur et sécrétion humorale et de plaisir excitant d'intensité croissante jusqu'à un maximum, l'orgasme. Ce plaisir envahissant s'accompagne parfois d'une émission humorale encore plus nette que pendant la phase de croissance du plaisir, parfois non. Après l'acmé de tumescence et de volupté, la sensibilité d'excitation décroît plus ou moins rapidement, jusqu'à l'apaisement total de tension, caractérisé par la détumescence de la zone érogène et l'arrêt du processus humoral sécrétoire, par le besoin local physiologique de repos, ce qui rend pénible et parfois douloureux les essais d'excitation artificielle par manoeuvres externes. Après l'orgasme, la femme éprouve une détente corporelle générale, qui entraîne souvent un sommeil plus ou moins long. On peut distinguer :

L'orgasme clitoridien;

L'orgasme clitorido-vulvaire,

L'orgasme vaginal;

L'orgasme utéro-annexiel - que l'on confond à tort avec les orgasmes précédents, surtout avec l'orgasme vulvo-vaginal, parce qu'il n'est pas ressenti consciemment par la femme et qu'elle n'en parle donc jamais. Je pense qu'il doit être distingué, tant pour des raisons descriptives objectives que pour des raisons libidinales concernant la théorie psychanalytique.

Ces orgasmes peuvent être ressentis isolément ou en chaîne, l'un appelant les conditions qui entraînent l'autre, mais il peut arriver qu'ils soient non discernables les uns des autres dans le plaisir de la femme. 171-172

J'ai hésité à citer cette description qui me semble datée et un peu trop calquée sur l'orgasme masculin, mais cela permet de voir où on en était encore en 1960. L'orgasme utéro-annexiel est ici une innovation qui n'a pas eu de suite, pour autant que je sache (et que Lacan qualifiera plus loin de conneries), mais qui relève d'un fantasme effectif des femmes puisque c'est un orgasme qui est sensé être lié à l'appareil reproducteur, une sorte d'éjaculation interne projetant le sperme dans l'utérus (Rappelons que Françoise Dolto est une catholique pratiquante de la "bonne parole"). Il faut souligner le caractère complètement **inconscient** de cette jouissance que la femme éprouve sans le savoir ! Jouissance paradoxale, jouissance "supplémentaire". Dire que leur sexualité reste mystérieuse pour les femmes elles-mêmes n'est pas une figure de style mais l'étonnante réalité qui fait que "*les femmes s'ignorent en tant que femmes*" et, ne pouvant rien en dire, ont tendance à faire parler à leur place une prétendue "voix du corps" ou des sentiments. C'est bien pour cela aussi qu'on peut dire avec Simone de Beauvoir "*On ne naît pas femme : on le devient*" 31, Devenir femme résulte donc d'un apprentissage, et notamment la sexualité féminine qui s'épanouit avec l'âge mais reprenons le délire métaphorique de Dolto :

L'orgasme utéro-annexiel est caractérisé par des mouvements du corps utérin qui bascule d'avant en arrière et d'arrière en avant avec une certaine articulation rythmée du col sur le corps utérin, des mouvements ondulatoires du corps utérin continuant ceux du vagin, mais à type de succion-aspiration, au point que les spermatozoïdes sont projetés en quelques secondes dans les trompes, ce que l'observation a permis de confirmer (sans orgasme utéro-annexiel, leur temps de cheminement est beaucoup plus long). Ces mouvements de l'orgasme utéro-annexiel sont totalement réflexes, la femme est très rarement, et si elle l'est, très vaguement, consciente de leur déclenchement. C'est lui qui apporte la jouissance maximum, secrète et silencieuse, caractéristique de cet orgasme, jouissance tellement vive qu'elle n'est pas compatible avec la maintenance de la sensation d'exister pour la femme. Le partenaire de la femme en est le seul témoin. C'est immédiatement après la fin de cette révolution organo-psychique résolutoire que la femme retrouve sa conscience un moment disparue, emportée qu'elle se souvient d'avoir été dans sa jouissance au dernier point d'impact vaginal, emportée par le déferlement comme par une lame de fond, en même temps qu'elle en éprouve une sensation intense de bien-être et de reconnaissance envers son partenaire.

L'orgasme utéro-annexiel est pour une femme toujours pleinement satisfaisant, tant du point de vue émotionnel que du point de vue physique. [...] Le fruit pour la femme d'un orgasme complet vaginal et utéro-annexiel éprouvé à l'occasion du coït est triple : l'apaisement de toute tension, la béatitude nirvanique, et chaque fois la conviction d'un bonheur jamais encore éprouvé. Elle ressent un émoi de tendresse reconnaissante pour son partenaire, dont la personne toute entière, seul témoin humain de son existence pendant la faille de temps et de conscience de son orgasme, justifie peut-être alors sa "fente", sans lui injustifiable ; la personne de son amant est associée à son sentiment et à son ressenti de rénovation.

Il s'y ajoute des résonances émotionnelles d'une qualité toute particulière, lorsque ce coït a des chances, même minimales, d'avoir été fécond, surtout si chacun des partenaires est prêt socialement à assumer cette éventualité. Ceci est certainement particulier à l'orgasme génital féminin. Est-ce parce qu'il est un écho de l'archaïque désir du pénis paternel, à qui dans la petite enfance la poupée fétiche avait suppléé ? Est-ce par l'ouverture des temps à venir d'un acte qui, en lui-même, déjà, totalement, a-logique, est cependant pour la femme marqué par son acceptation la plus totale, et qu'alors l'enfant futur le situe dans une dialectique trinitaire de fécondité, signifiante de pérennité vivante de l'entente des amants, au-delà de l'éphémère rencontre duelle ? 177-178-179

Tant qu'elle n'a pas été reconnue dans la valeur de don qu'elle en fait, le sexe de la femme est inconnu pour sa conscience, quoique présent dans son efficacité sublimée, industrielle et culturelle. [...] Lorsque une femme est animée d'amour pour un homme et qu'elle éprouve pour lui du désir, si le coït ne lui a pas apporté un orgasme ressenti complet par elle, elle ne sait pas que c'est pas son sexe qu'elle est fixée à cet homme, et elle n'est pas, quant à son narcissisme, libérée du souci permanent de sa personne, comme l'est une femme qui a été "révélée" par son partenaire qui répond à son amour et qui sait l'emmener à l'orgasme. Les effets de l'orgasme chez une femme amoureuse sont symboliques et mutants. Ils la font accéder à la génitalité et à ses sublimations.

184

Pour peu qu'une femme accède, au-delà de l'apparence phallique des corps, à l'immanence émotionnelle de la réalité de son sexe, elle se comprend réflexivement moins qu'elle ne comprend l'homme. [...] Et son sexe, alors qu'elle le ressent en son tréfonds, quoi qu'elle dise de ses options, il lui reste intangible, inapparent, invisible, polymorphe dans ses sensations érotiques - des plus verbalisables et des plus localisables dans la périphérie et les fonctions de son corps, aux plus ineffables et aux plus diffuses dans l'intimité de son corps interne et dans toute sa personne, et même au-delà de ses limites temporelles et spatiales, donc au plus déraisonnable - sans que cela soit pour la surprendre. 307

S'interrogeant sur la sexualité féminine, et mesurant la peu de prise qu'elle offre à l'investigation analytique, Freud la compare à un "continent noir". [...] La sexualité féminine est un continent noir, inexploré, non par suite de quelque insuffisance provisoire de la recherche : elle est inexplorée dans la mesure où elle est inexplorable.

[...]

Voyons quels processus entraînent la maintenance de la féminité "hors refoulement", pour ainsi dire à l'état sauvage.

Le premier, d'ordre social, concerne l'absence d'interdits : la fille est moins que le garçon soumise aux menaces et aux défenses qui sanctionnent la masturbation. Sur celle-ci, on fait silence, d'autant plus qu'elle est moins observable. A l'abri de leur intimité, Françoise Dolto l'a montré, la fille, la femme peuvent vivre une sexualité "protégée". On évoque l'angoisse de viol, de pénétration, sans souligner que dans la réalité, au contraire, la fille court peu de risques. Au contraire, l'anatomie du garçon expose celui-ci très tôt à mesurer qu'il n'est maître, ni de la manifestation de son désir, ni de l'ampleur de ses plaisirs. Il fait l'expérience du hasard, mais aussi de la loi, avec son sexe : son corps lui-même prend valeur d'enjeu.

Par rapport à la castration, la position de l'homme diffère donc de celle de la femme, dont la sexualité est susceptible de rester en marge de tout refoulement. Qu'une telle éventualité se produise, alors l'enjeu de la castration pour la femme se trouve déplacé : il consiste dans la sexualité et le désir de l'autre sexe, le plus souvent celui du père, puis du partenaire masculin. C'est pourquoi Perrier et Granoff ont pu montrer "l'extrême sensibilité féminine à tous les avatars de la castration de l'homme".

D'autres processus encore, non plus d'ordre social mais pulsionnel, maintiennent la sexualité féminine en dehors de l'économie de la représentation. Il s'agit de l'intrication des pulsions orales-anales avec le plaisir vaginal. Jones, M. Klein, Dolto ont insisté sur le fait que les expériences archaïques que la fille a du vagin s'ordonnent en fonction de schèmes oraux-anaux pré-établis. A la limite, la sexualité précoce "tourne" autour d'un seul orifice, organe à la fois digestif et vaginal, qui tend, indéfiniment, à absorber, faire sien, dévorer. Nous retrouvons ici le thème de la concentricité. 67-68

Une troisième série de processus fait obstacle au refoulement : ceux-ci concernent le rapport de la femme à son propre corps, rapport simultanément narcissique et érotique. Car la femme jouit de son corps comme elle le ferait du corps d'une autre. Chaque événement d'ordre sexuel (puberté, expériences érotiques, maternité, etc.) *lui arrive*, Comme s'il venait d'un autre : il est l'actualisation fascinante de *la* féminité de toute femme, mais aussi, surtout, de la mère. Tout se passe comme si "devenir femme", "être femme", ouvrait l'accès à une *jouissance* du corps en tant que féminin *et/ou* maternel. Dans "l'amour propre" qu'elle se porte, la femme ne peut parvenir à faire la différence entre son propre corps et celui qui fut le "premier objet". 69

Dans sa nature et ses effets, le plaisir amoureux féminin varie considérablement. Variété quant aux lieux du corps investis, quant à l'intensité, l'issue (orgasme ou non), quant aux effets : un rapport sexuel "réussi" peut provoquer ou l'apaisement ou l'angoisse. Rappelons aussi qu'on ne saurait nécessairement conclure à la névrose en raison de la frigidité ; et que, réciproquement, des psychotiques, de grandes immatures, ont des orgasmes vaginaux intenses.

Comment, dans l'exubérance, la bizarrerie de ces plaisirs, leurs paradoxes, se repérer ? En s'attachant moins aux variétés de forme et d'intensité qu'à leur fonction dans l'économie. Ici encore, on distinguera deux types de plaisir sexuel : de type précoce, et sublimé.

Le premier est apparu tout à l'heure comme l'effet des expériences de sexualité archaïque. Même s'il se joue à deux, s'il présente les apparences de la sexualité adulte, il ne fait que ré-actualiser, porter à son comble dans l'orgasme la jouissance que la femme a d'elle-même. Dans ce type de plaisir, le regard de l'autre, son désir, renforcent encore le rapport érotique au sexe propre. D'où l'angoisse qui surgit avant et après l'acte sexuel.

Inversement, dans ses effets, le plaisir peut être structurant. Cette sorte de "génie", d'inspiration, que la femme découvre après l'amour, témoigne de ce qu'un événement d'ordre inconscient s'est produit, qui a permis par rapport au continent noir une certaine prise de distance.

Désignons par plaisir sublimé celui qui, tout en prenant les mêmes formes que le plaisir incestueux, néanmoins suppose et confirme l'accès de la femme au symbolique. Ce plaisir ne se

prend plus à la féminité en tant que telle, mais *au signifiant*, et plus exactement *au refoulement qu'il provoque* : c'est pourquoi il s'identifie au plaisir pris au trait d'esprit. 77-78

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, ce plaisir ne consiste pas dans la levée de l'inhibition, c'est-à-dire dans la libération d'une tension trop longtemps contenue. Loin de pouvoir se figurer dans le cliché du "défoulement", le plaisir surgit au contraire à partir de la mise en place de *nouvelles représentations*. 75

Le plaisir, par conséquent, loin de se réduire à l'excitation d'un organe, *transporte* au contraire la femme dans le champ du signifiant. 79

Tout ceci est suggestif mais loin d'être satisfaisant, même ce que Lacan en tirera ensuite (reconnaissant l'apport original de Michèle Montrelay). On n'a certes pas dit le dernier mot sur la question. On a même l'impression d'être encore au moyen âge malgré la libération sexuelle et le déferlement de la pornographie. Il est effarant de constater qu'il y a encore tant de questions sur le point G (Grafenberg) et "l'éjaculation féminine" de liquide "prostatique" qu'il peut provoquer, ce qu'on appelle les "femmes fontaines" dont la réalité est encore largement méconnue, voire contestée par la plupart. Notre époque éclairée reste donc bien **obscurantiste** sur la jouissance féminine.

Les recherches d'Alberoni sur les différences sexuelles dans l'abord de "L'érotisme" (Pocket) apportent des compléments utiles sur la **continuité** du désir féminin (qui veut avoir l'homme tout à elle) et la discontinuité du désir masculin (qui veut avoir toutes les femmes). Irène Diamantis parle de l'orgasme féminin comme désir, comme jouissance d'aspiration ("*il n'y a pas chute, mais rupture d'un ordre*"). Ce n'est pas une décharge soudaine suivie de l'épuisement du désir comme pour l'homme mais une continuité, un fondu-enchaîné largement indifférencié ("*plus éparse que le spasme, et plus que lui chaude*", Colette, *Le pur et l'impur*, p617) ; là où le désir de l'homme est physiologiquement discontinu (le sexe de l'homme devient réfractaire après l'éjaculation), la jouissance féminine est continue, prolongée, insatiable et donc beaucoup moins localisable dans le corps ou dans le temps, de l'ordre de l'être plus que de l'avoir, du plus ou moins plutôt que du tout où rien. La parole y a une grande part car les femmes sont aussi "pénétrées de mots". A cause de cette continuité de leur désir, les femmes ressentent une grande frustration, voire une humiliation, quand l'homme se détache d'elles après avoir "tiré son coup" et s'endort ou s'en va sans plus s'intéresser à elles. Catherine Millet témoigne dans "La vie sexuelle de Catherine M.", de ce moment de haine ressentie fugacement envers son partenaire au moment où il s'éloigne après l'amour.

Alberoni, remarque aussi qu'on peut considérer les journaux féminins et les romans d'**amour** comme l'équivalent de la pornographie pour les hommes. La fascination du pouvoir, du chef ou des vedettes, qui s'y étale relèverait pourtant d'un autre versant de la sexualité féminine, plus collective et moins possessive même si la rivalité phallique y est constitutive. Sinon les femmes seraient moins sensibles à la pornographie car les odeurs et le contact corporel serait plus investis sexuellement pour elles que le regard qui domine la sexualité masculine, mais aussi parce qu'elles ne distinguent pas l'amour du désir et cherchent la jouissance de l'Autre plus que la jouissance du corps. Tout cela ne doit pas servir à "justifier" les incompatibilités entre hommes et femmes mais plutôt à en prendre conscience pour rapprocher les points de vue, éviter les malentendus, les maladresses, mieux tenir compte de l'autre et ne pas se laisser prendre naïvement dans la revendication phallique.

Tous les besoins de l'être parlant sont contaminés par le fait d'être impliqués dans une autre satisfaction à quoi ils peuvent faire défaut. 49 La réalité est abordée avec les appareils de la jouissance. 52 L'inconscient, c'est que l'être, en parlant, jouisse, et, j'ajoute, ne veuille rien en savoir de plus. J'ajoute que cela veut dire - ne rien savoir du tout. 95

On la refoule, ladite jouissance, parce qu'il ne convient pas qu'elle soit dite, et ceci pour la raison justement que le dire n'en peut être que ceci - comme jouissance, elle ne convient pas. Je l'ai déjà avancé tout à l'heure par ce biais qu'elle n'est pas celle qu'il faut, mais celle qu'il ne faut pas. 57

La jouissance, en tant que sexuelle, est phallique, c'est-à-dire qu'elle ne se rapporte pas à l'Autre comme tel. 14

L'être sexué de ces femmes pas-toutes ne passe pas par le corps, mais par ce qui résulte d'une exigence logique de la parole. 15

Dans ce qu'il en est de la jouissance, il n'y a qu'un niveau élémentaire. La dernière fois, j'ai promu qu'elle n'était pas un signe de l'amour. C'est ce qui sera à soutenir, et qui nous mènera au niveau de la jouissance phallique. Mais ce que j'appelle proprement la jouissance de l'Autre en tant qu'elle n'est ici que symbolisée, c'est encore autre chose, à savoir le pas-tout que j'aurai à articuler. 26

La femme n'entre en fonction dans le rapport sexuel qu'en tant que mère. [...] A cette jouissance qu'elle n'est pas toute, c'est-à-dire qui la fait quelque part absente d'elle-même, absente en tant que sujet, elle trouvera le bouchon de ce *a* que sera son enfant. 36

Il n'y a de femme qu'exclue par la nature des choses qui est la nature des mots, et il faut bien dire que s'il y a quelque chose dont elles-mêmes se plaignent assez pour l'instant, c'est bien de ça - simplement, elles ne savent pas ce qu'elles disent, c'est toute la différence entre elles et moi.

Il n'en reste pas moins que si elle est exclue par la nature des choses, c'est justement de ceci que, d'être pas toute, elle a, par rapport à ce que désigne de jouissance la fonction phallique, une jouissance supplémentaire.

Vous remarquerez que j'ai dit *supplémentaire*. Si j'avais dit *complémentaire*, où en serions-nous ! on retomberait dans le tout.

Les femmes s'en tiennent, aucune s'en tient d'être pas toute, à la jouissance dont il s'agit, et, mon Dieu, d'une façon générale, on aurait bien tort de ne pas voir que, contrairement à ce qui se dit, c'est quand même elles qui possèdent les hommes.

Le populaire - moi, j'en connais, ils ne sont pas forcément ici, mais j'en connais pas mal - le populaire appelle la femme *la bourgeoise*. C'est ça que ça veut dire. C'est lui qui l'est, à la botte, pas elle. Le phallus, son homme comme elle dit, depuis Rabelais on sait que ça ne lui est pas indifférent. Seulement toute la question est là, elle a divers modes de l'aborder, ce phallus, et de se le garder. Ce n'est pas parce qu'elle est pas-toute dans la fonction phallique qu'elle n'y est pas du tout. Elle y est *pas* pas du tout. Elle y est à plein. Mais il y a quelque chose en plus.

[...]

Il y a une jouissance à elle, à cette *elle* qui n'existe pas et ne signifie rien. Il y a une jouissance à elle dont peut-être elle-même ne sait rien, sinon qu'elle l'éprouve - ça elle le sait. Elle le sait, bien sûr, quand ça arrive. Ça ne leur arrive pas à toutes.

[...]

Ce qui laisse quelque chance à ce que j'avance, à savoir que, de cette jouissance, la femme ne sait rien, c'est que depuis le temps qu'on les supplie, qu'on les supplie à genoux - je parlais la dernière fois des psychanalystes femmes - d'essayer de nous le dire, eh bien motus ! On n'a jamais rien pu en tirer. Alors on l'appelle comme on peut, cette jouissance, *vaginale*, on parle du pôle postérieur du museau de l'utérus et autres conneries, c'est le cas de le dire. Si simplement elle l'éprouvait et n'en savait rien, ça permettrait de jeter beaucoup de doutes du côté de la fameuse frigidité. 69-70

Cette jouissance qu'on éprouve et dont on ne sait rien, n'est-ce pas ce qui nous met sur la voie de l'ex-sistence ? Et pourquoi ne pas interpréter une face de l'Autre, la face Dieu, comme supportée par la jouissance féminine ? 71

D'être dans le rapport sexuel, par rapport à ce qui peut se dire de l'inconscient, radicalement l'Autre, la femme est ce qui a rapport à cet Autre. [...] Rien ne peut se dire de la femme. 75

Si la libido n'est que masculine, la chère femme, ce n'est que de là où elle est toute, c'est-à-dire là d'où la voit l'homme, rien que de là que la chère femme peut avoir un inconscient. et à quoi ça lui sert ? Ça lui sert, comme chacun sait, à faire parler l'être parlant, ici réduit à l'homme, c'est-à-dire - je ne sais si vous l'avez bien remarqué dans la théorie analytique - à n'exister que comme mère. 90

Quand je dis que la femme n'est pas toute et que c'est pour cela que je ne peux pas dire *la* femme, c'est précisément parce que je mets en question une jouissance qui au regard de tout ce qui sert dans la fonction phallique est de l'ordre de l'infini. 94

La femme ne peut aimer en l'homme que la façon dont il fait face au savoir dont il âme. [...] De sorte qu'on pourrait dire que plus l'homme peut prêter à la femme à confusion avec Dieu, c'est-à-dire ce dont elle jouit, moins il hait, moins il est - les deux orthographes - et, puisqu'après tout il n'y a pas d'amour sans haine, moins il aime. 81-82

Tout amour se supporte d'un certain rapport entre deux savoirs inconscients. 131

Tout amour, de ne subsister que du *cesse de ne pas s'écrire*, tend à faire passer la négation au *ne cesse pas de s'écrire*, ne cesse pas, ne cessera pas. Tel est le substitut qui fait la destinée et aussi le drame de l'amour. 132

### *Télévision, Jacques Lacan, Seuil, 1974 (1973)*

Si j'ai parlé d'ennui, voire de morosité, à propos de l'abord "divin" de l'amour, comment méconnaître que ces deux affects se dénoncent - de propos, voire d'actes - chez les jeunes qui se vouent à des rapports sans répression -, le plus fort étant que les analystes dont ainsi ils se motivent leur opposent bouche pincée.

Même si les souvenirs de la répression familiale n'étaient pas vrais, il faudrait les inventer, et on n'y manque pas. Le mythe c'est ça, la tentative de donner forme épique à ce qui s'opère de la structure.

L'impasse sexuelle secrète les fictions qui rationalisent l'impossible dont elle provient.

L'ordre familial ne fait que traduire que le Père n'est pas le géniteur, et que la Mère reste contaminer la femme pour le petit d'homme ; le reste s'ensuit. 50-51

Peut-on dire par exemple que, si l'homme veut *La* femme, il ne l'atteint qu'à échouer dans le champ de la perversion ? [...] Moyennant quoi L'homme, à se tromper, rencontre *une* femme, avec laquelle tout arrive : soit d'ordinaire ce ratage en quoi consiste la réussite de l'acte sexuel. Les acteurs en sont capables des plus hauts faits, comme on le sait par le théâtre. Le noble, le tragique, le comique, le bouffon (à se pointer d'une courbe de Gauss), bref l'éventail de ce que produit la scène d'où ça s'exhibe. 60-61

C'est d'où *une* femme, - puisque de plus qu'une on ne peut parler - une femme ne rencontre L'homme que dans la psychose.

Posons cet axiome, non que L'homme n'ex-siste pas, cas de *La* femme, mais qu'une femme se l'interdit, pas de ce que ce soit l'Autre, mais de ce qu' "il n'y a pas d'Autre de l'Autre", comme je le dis.

Ainsi l'universel de ce qu'elles désirent est de la folie : toutes les femmes sont folles, qu'on dit. C'est même pourquoi elles ne sont pas toutes, c'est-à-dire pas folles-du-tout, arrangeantes plutôt : au point qu'il n'y a pas de limites aux concessions que chacune fait pour *un* homme : de son corps, de son âme, de ses biens.

N'en pouvant mais pour ses fantasmes dont il est moins facile de répondre.

Elle se prête plutôt à la perversion que je tiens pour celle de L'homme. Ce qui la conduit à la mascarade qu'on sait, et qui n'est pas le mensonge que des ingrats, de coller à L'homme, lui imputent. Plutôt l'à-tout-hasard de se préparer pour que le fantasme de L'homme en elle trouve son heure de vérité. [...] Par quoi, de l'amour, ce n'est pas le sens qui compte, mais bien le signe comme ailleurs. C'est même là tout le drame. 63-64

### *L'Etourdit, Jacques Lacan, Scilicet 4, 1973 (juillet 1972)*

Dire qu'une femme n'est pas toute, c'est ce que le mythe nous indique de ce qu'elle soit la seule à ce que sa jouissance dépasse celle qui se fait du coït.

C'est bien pourquoi c'est comme la seule qu'elle veut être reconnue de l'autre part : on ne l'y sait que trop.

Mais c'est encore où se saisit ce qu'on y a à apprendre, à savoir qu'y satisfait-on à l'exigence de l'amour, la jouissance qu'on a d'une femme la divise, lui faisant de sa solitude partenaire, tandis que l'union reste au seuil.

Car, à quoi l'homme s'avouerait-il servir de mieux pour la femme dont il veut jouir, qu'à lui rendre cette jouissance sienne qui ne la fait pas toute à lui : d'en elle la re-susciter.

[...]

J'ai dis : aimer, non pas : à elles être promis d'un rapport qu'il n'y a pas. C'est même ce qui implique l'insatiable de l'amour, lequel s'explique de cette prémisse.

Qu'il ait fallu le discours analytique pour que cela vienne à se dire, montre assez que ce n'est pas en tout discours qu'un dire vient à ex-sister. Car la question en fut des siècles rebattue en termes d'intuition du sujet, lequel était fort capable de le voir, voire d'en faire des gorges chaudes, sans que jamais ç'ait été pris au sérieux. 23

Qu'une femme ici ne serve à l'homme qu'à ce qu'il cesse d'en aimer une autre; que de n'y pas parvenir soit de lui contre elle retenu, alors que c'est bien d'y réussir, qu'elle le rate.  
- que maladroit, le même s'imagine que d'en avoir deux la fait toute,  
- que la femme dans le peuple soit la bourgeoise, qu'ailleurs l'homme veuille qu'elle ne sache rien .  
25

On voit que pour Lacan, c'est l'homme qui se fait "avoir" quand il aime, dans l'amour il n'est pas le Maître, à devoir maîtriser son désir, c'est celle qui se fait m'êtré et s'abandonne qui devient sa maîtresse, de donner corps à cette jouissance supplémentaire que son partenaire ressent comme ce qui lui échappe et le ravit ; mais il n'y a pas de savoir de cette jouissance pour la femme qui en est le lieu ou le signe, voire le semblant et qu'on accuse en vain de n'en rien garder. Chacun reste avec sa jouissance phallique, jouissance d'organe, jouissance du corps solitaire, en perdant cette jouissance de l'Autre entr'aperçue, rapport sexuel qui peut-être "*cesse de ne pas s'écrire*" un instant, sans laisser de **trace** pourtant qu'une déchirante nostalgie. C'est là où il importerait le plus d'être compris que le langage échoue et les paroles nous trahissent. Pourtant, dire l'impasse sexuelle laisse l'espoir de la dépasser, de sortir de la répétition en y mettant un terme. "*Dieu est père-vers, c'est un fait rendu patent pour le Juif lui-même. Mais à remonter ce courant, on finira bien - je ne veux pas dire que je l'espère - par inventer quelque chose de moins stéréotypé que la perversion. C'est même la seule raison pour quoi je m'intéresse à la psychanalyse, et pourquoi je m'essaie à la galvaniser*" (RSI, 08/04/75).

Même le don de soi le plus total ne supprime pas chez la femme une ultime restriction secrète de son âme ; il existe un quelque chose, dont on attendrait en réalité la révélation et la présentation, et qui ne veut pas se détacher de son sol nourricier. Il ne s'agit certes pas ici de limitation volontaire du don, de quelque chose qu'on n'accorderait pas au bien-aimé, mais d'une ultime partie secrète de la personnalité, qui simplement ne peut pas s'explicitier pour ainsi dire, et qui se donne tout autant, mais pas sous une forme transparente et nommable : un réceptacle clos dont le destinataire ne possède pas la clef. Rien d'étonnant à ce que naisse en lui l'impression qu'on lui cache quelque chose, si le sentiment de ne pas posséder est interprété comme un refus de donner. Quelle que soit l'origine de ce phénomène de réserve, il se présente comme une mystérieuse imbrication de oui et de non, de don et de refus, que d'une certaine façon la coquetterie préfigure. Georg Simmel, Psychologie de la coquetterie, II, 1909

*Le génie féminin, 3. Colette, Julia Kristeva, Folio, 2002*

Il faut insister sur le fait que la jouissance de l'Autre ne peut être référée seulement au rapport sexuel, comme une jouissance ordinaire du désir de l'Autre qui nous entraîne (ou du jeu des organes) alors que son bouleversement révolutionnaire implique au contraire un caractère **exceptionnel**, transgressif, inespéré, valorisant, initiatique, force cosmique, moment qu'on croyait perdu à jamais ou bien achèvement soudain comme ce qui cèle une union durable ou la conception d'un enfant. Un tel événement est donc bien rare et se révèle plutôt aux premières rencontres ou lors de retrouvailles, surtout lorsque l'homme pouvait paraître inaccessible, représentant phallique (au titre du savoir, du pouvoir, de la beauté ou de la richesse). C'est bien une jouissance supplémentaire, qui s'ajoute à la



jouissance sexuelle et passe par l'accomplissement sexuel mais qui est d'un autre ordre, de l'ordre du langage dit Lacan, on pourrait dire de notre histoire symbolique ou des rapports sociaux, du sens qui va avec le joui mais qui se réduit en fin de compte aux identifications parentales, au simulacre de rapports incestueux.

Puisque nous sommes "mêmes" (moi et la mère), je ne "la" perds pas, je jouis de la mère, je suis la mère qui jouit, donc je suis Tout par mon texte sensible qui refait la chair du monde. 229

D'abord selon la modalité du comme si, de l'illusoire, du je joue le jeu, mais je sais bien que je n'en suis pas, car je ne l'ai pas. En conséquence, la position phallique de la femme constitue le sujet féminin dans le registre de l'étrangeté radicale, d'une exclusion constitutive, d'une irréparable solitude. 555

Lorsque la mère parvient à dépasser l'emprise sur l'enfant comme prothèse phallique et à dépassionner le lien à autrui, au-delà du temps du désir, qui est celui de la mort, s'ouvre pour elle, dans une certaine sérénité, le temps cyclique des générations, des recommencements et des renaissances. Dès lors, cette femme n'est plus dans le jeu de la mascarade, pourtant si amusant, si séduisant, où la féminité se construit comme un maquillage du féminin. 557

On pourrait dire, en paraphrasant Lacan, que c'est de ce que l'**homme** puisse prêter à confusion avec un Dieu pour une femme (qui n'en croit pas ses yeux) que celle-ci éprouve une jouissance débordante d'une éternelle reconnaissance faisant surgir le désir de son incarnation dans l'enfant à venir et l'identification à sa mère. L'homme ressent cette jouissance tout autant, il sent qu'il a été fait Dieu par la femme (voir Michelet encore), qu'elle a eu foi en lui, qu'il l'a comblée et qu'ainsi il l'a faite mère, ce qui marque la mémoire de l'homme à jamais, plus que sur le moment sans doute, où il était secoué par un triomphe auquel il avait peine à croire et qu'il devait mener à son apothéose. Car si la femme y perd la conscience (et le souvenir...), l'homme étant actif ne peut s'abandonner tout-à-fait ni trop s'y croire, ce qui voudrait dire devenir fou ou simplement inconscient (ce qu'on appelle perdre la tête), éprouvant plutôt un effet de déréalisation et de suspension du temps, mais il garde le souvenir de la certitude de l'Autre et du sentiment d'éternité d'une existence comblée ; preuve d'avoir possédé un jour et su donner l'objet du désir qui lui manque et dont il a reperdu aussitôt l'assurance, marque aussi de sa dépendance d'un lien dont il ne peut plus se défaire et qui l'asservit (Ce que Kristeva appelle la "*passivité violente et non moins dominatrice de la jouissance féminine*" 330). Si la femme est bien le lieu et le signe de cette jouissance supplémentaire, on peut dire que cette jouissance la dépasse comme jouissance partagée par son partenaire qui la ressent, en est secoué tout autant ou presque.

Le rapprochement esquissé par Julia Kristeva entre la **perversion** et l'inceste comme suppression des barrières entre les générations me semble très éclairant. On comprend mieux que le bien connu "déli de la castration" des pervers, qui est déni de la castration de la mère, consiste à détourner la satisfaction sur des fétiches, des objets partiels à disposition de l'enfant (ou de la mère). C'est un déni de la jouissance féminine en tant que jouissance du phallus du père, hors de portée de l'enfant. Au fond il n'y a qu'une "jouissance génitale", qu'on peut appeler normale parce qu'elle n'est pas perverse, qu'elle a rapport à l'Autre plus qu'à l'organe, et c'est une jouissance incestueuse, la reconnaissance de la jouissance féminine comme jouissance de la mère, identification à son désir d'un phallus, substituable par principe et donc toujours d'un phallus factice (*Ce n'est pas plus qu'un homme...* 377), jouissance dont l'homme est l'instrument plus que la cause. On remarquera que, dans ce schéma, toute négation de la différence des sexes est équivalente à la négation de la jouissance féminine ainsi donc que de la castration et de la place du père c'est-à-dire aussi du fossé entre générations et de l'interdit de l'inceste. Par contre, reconnaître la jouissance féminine, la béatitude de la Béatrice de Dante ou le ravissement de la belle Hélène, c'est déclarer la guerre, c'est en être insupportablement exilé en son propre pays.

La perversion, de ne pas vouloir renoncer à l'impossible bien suprême, contaminerait toute création et toute révolte politique, toute construction d'un "**autre monde**". Vieille rengaine, les révolutions sont toujours dirigées par des enfants, mais la création et la résistance ne sont plus des fantasmes, c'est l'humanisation du monde, sa culture et sa rationalisation, la ruse de la raison, l'histoire qui continue à se contredire... Si les gauchistes sont bien un peu "fous" (des pervers altermondialistes, des hystériques revendicatrices, des sauveurs du monde, des artistes...), ceux qui sont passifs sont inhibés ou trop infantiles, et les conformistes de droite ne sont que des "valets" soumis, des obsessionnels, des phobiques, des sado-masochistes... Tout ceci est à prendre avec un grain de sel !

L'interdit paternel ne menace pas nécessairement de priver le fils de son organe ; plus structurellement, il représente à l'enfant son incapacité à combler génitalement la mère. Le sujet pervers sera celui qui dénierait cet interdit paternel ou oedipien, et qui en fera un déni de la génitalité. La génitalité ne m'intéresse pas (tel serait le discours implicite du pervers), elle n'existe pas, tant d'autres plaisirs, voire de jouissances plus ou moins sublimatoires, sont à ma portée [...] Quelles qu'en soient les figures, l'enfant ne manque pas de tirer un immense bénéfice de cette situation de déni : ne lui épargne-t-elle pas la blessure narcissique qui résulte du fossé séparant le petit de la génération de ses parents ?

Le pervers dénie la différence des générations du même mouvement par lequel il dénie l'interdit de l'inceste et la castration de la mère : il comble le fossé des générations, efface le sentiment de déréliction que ce fossé inflige. "Le futur pervers n'a pas souffert d'une carence narcissique, mais d'un trop plein d'investissement narcissique dont l'effondrement soudain lui est insupportable." Pour combattre cet insupportable de la désidentification, le pervers se mobilise dans une quête effrénée, souvent épuisante, de satisfactions paroxystiques. [...]

Chaque acte pervers pourra dès lors être interprété non seulement comme une attaque contre le couple procréateur et comme un désir de retrouver la couplaison originelle mère-enfant, mais comme un effort pour dominer l'univers génital et son monde par la création d'un *autre monde*. Au chaos "impur" (pour reprendre le titre de Colette : *Le Pur et l'Impur*) de la sexualité génitale et de toute sexualité qui la comprend, il s'agira d'opposer une néo-réalité : "mon" univers secret, "mon" intimité cachée, "mon oeuvre" forcément dissidente qui viole l'ordre du monde et ce que je perçois comme ses insoutenables excès, pour lui substituer une sérénité paradisiaque. Vengeance contre la mère et le père réunis, pareille créativité, dans sa poussée mégalomane et narcissique, contient plus ou moins inconsciemment une haine envers la réalité. Et si cette haine a partie liée avec le mal, c'est qu'elle est impulsée par l'*hybris* de la destruction visant le monde des parents. dans cette perspective, toute créativité ne comporte-t-elle pas sa valeur "perversive", a-familiale, a-sociale ?

Créativité (infantile) contre créativité (parentale), il s'agira d'investir l'oralité et l'analité (de l'enfant) plus que la génitalité (des parents) : l'analité "idéalisée" et "sublimée" en "paradis parfumés", en senteurs exquises. 224-225

Ainsi envisagées, les réactions perverses peuvent se comprendre comme une réaction maniaque à une dépression déniée : plutôt que d'accepter la perte de l'objet et de s'engager dans une élaboration du deuil, le sujet s'approprie - dans des fantasmes et dans des passages à l'acte pervers - des substituts de satisfaction, des "ersatz" qu'il surinvestit. Beaucoup de dépressions, comme certains deuils, s'accompagnent d'abréactions orgiaques à caractère pervers ; tandis qu'à l'inverse la clinique des perversions découvre en arrière-plan une douloureuse mélancolie, souvent impossible à élaborer. 226

On peut compléter cet aperçu de la théorie lacanienne de la sexualité féminine avec le texte inaugural de 1958 "[La signification du phallus](#)" où Lacan dégage la logique oedipienne comme signification du désir de la mère (métaphore paternelle) et qui vaut mieux que les "propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine" écrits la même année en vue du congrès d'Amsterdam. Il souligne aussi à quel point vouloir être aimé pour soi-même, c'est vouloir être visé comme sujet de l'énonciation (comme liberté, comme personne), obligeant à barrer tout contenu, sacrifiant l'avoir pour l'être, éprouvant l'amour de l'autre sans fin.

La théorie plus tardive de la sexualité, dont on vient de lire des extraits, s'est élaborée d'abord dans le séminaire de Saint Anne sur le [Le savoir du psychanalyste](#) (1972) qui date

de la même époque. Lacan y définit significativement le savoir du psychanalyste comme le savoir de l'impuissance (du ratage, du non-rapport, de ce qui laisse toujours à désirer), savoir dont on a horreur. Il n'y a pas de "rapport sexuel", de béatitude durable, d'harmonie universelle. La mère reste interdite et ce n'est pas une vérité dont on pourrait se faire une raison car la jouissance féminine nous y donne un accès éblouissant bien que fugitif. Savoir qu'un amour ne dure pas toujours n'en soulage pas du tout la peine (ni la haine), c'est un savoir qui ne sert à rien ou presque. Il y a du refoulé, toujours. Le désir dure et sa brûlure plus encore. Voilà ce qui sauve le discours psychanalytique du discours universitaire et moralisateur sur l'amour, et ce dont la philo-sophie comme savoir de l'ignorance devrait prendre de la graine (sans compter les conséquences politiques de la psychanalyse dont on est loin d'avoir pris toute la mesure).

Voir aussi l'article du Point sur [la vie sexuelle des français](#) (03/2002), constatant une homogénéisation des attitudes sexuelles, une fatigue masculine, des femmes de plus en plus dominantes et la hausse de la fidélité (baisse du multipartenariat à cause du SIDA).

16/04/04

L'amour libre (préliminaires), 06/03/04-04/04/04, .....page 1

La libération sexuelle est acquise mais on a laissé tomber l'utopie d'un amour libre, nous laissant avec ses impasses que nous vivons chacun dans notre vie quotidienne. La contradiction de l'amour c'est de s'adresser à une liberté qu'il veut séduire et dont il veut s'assurer par des serments alors que l'amour juré n'est déjà plus de l'amour. Peut-on à partir de l'expérience d'un échec amoureux tenter de relancer la réflexion sur un indispensable amour libre débarrassé des rapports de domination et permettant les fidélités multiples des familles recomposées ? Ce texte préliminaire de la série de lectures sur l'amour ne prétend pas apporter des réponses mais témoigne plutôt d'une cruelle déception.

Phénoménologie de l'amour, 08/03/04, .....page 17

Jean-Luc Marion, *Le phénomène érotique*, Grasset, 2003

Tentative de décrire les figures de la conscience de la relation amoureuse qui part de la haine de soi et de la nécessité d'être aimé à l'échange où chacun donne à l'autre ce qu'il n'a pas, l'érotisation de sa chair. L'amour n'est pas une passion irrationnelle, absurde ou insignifiante, l'amour ne dérive pas de l'ego, mais le précède et le donne à lui-même, incarnation qui précède tout sujet, désir qui précède toute connaissance. La satisfaction du désir confronte l'amour à la finitude et au mensonge mais chacun resterait fidèle à tous ses amours passés, dans la certitude d'avoir été aimé.

Des amours multiples, 18/03/04, .....page 25

*La déliaison amoureuse*, De la fusion romantique au désir d'indépendance, Serge Chaumier, Payot

Après la phénoménologie de l'amour rêvé unique et éternel, la sociologie des amours d'aujourd'hui multiples et temporaires, la déliaison amoureuse, la libération féminine, le désir d'indépendance et les familles recomposées, le conflit des modèles amoureux entre amour fusionnel et "fissionnel".

La révolution amoureuse, 29/03/04, .....page 31

*Le choc amoureux*, Francesco Alberoni, Pocket

L'amour comme "état naissant d'un mouvement collectif à deux", force de transformation révolutionnaire de la vie quotidienne, destruction des anciennes institutions et des anciennes communautés, suite à une surcharge dépressive, mais aussi fondation de nouvelles institutions et d'une nouvelle communauté. La passion amoureuse est transgressive, elle se construit contre l'obstacle et la Loi. L'énamoration est une renaissance, le retour de la force vitale, des projets et de l'espérance. C'est un moment exceptionnel et, comme tel, il ne peut durer sans s'institutionnaliser et tomber dans l'ordinaire jusqu'à la prochaine révolution. L'amour naissant annonce parfois des révolutions imminentes et les mouvements sociaux favorisent la naissance de l'amour. On est loin d'une passion inutile et plus près d'une folie sacrée où nous trouvons notre origine.

Le choix amoureux, 25/04/04, .....page 37

*Etudes sur l'amour*, José Ortega y Gasset, Rivages

Le choix amoureux est largement inconscient mais c'est un véritable choix, manifestation de notre liberté, de nos préférences et de notre projet de vie, non pas d'une "cristallisation" illusoire. Dès lors, ce n'est pas le coup de foudre qui compte, ni la jouissance sexuelle, mais bien la vie commune, son institution, l'amour n'étant pas désir mais union active dans la vie quotidienne, projet commun conscient autant qu'accord inconscient.

La guerre des sexes, 17/05/04, .....page 47

*Colette (Le génie féminin 3.)*, Julia Kristeva

Il fallait une intellectuelle reconnue comme Julia Kristeva pour réhabiliter le témoignage de Colette sur la libération féminine et la (bi)sexualité de la femme, identification incestueuse à la mère archaïque retrouvée, avec ses relations triangulaires, la guerre des sexes qui sépare inexorablement les amants d'hier, la malédiction de l'amour et de ses jeux pervers qui nous laissent de plus en plus solitaires...

Après l'amour (postface), 11/06/04, .....page 55

*Le couple inconscient*, Paul-Laurent Assoun, Anthropos, 1992

L'amour et la littérature sont avec le foyer et les enfants des domaines où c'est la femme qui fait la loi. Le masochisme pourrait être l'aboutissement de l'amour courtois mais l'amour postfreudien serait condamné à la farce ou au crime. Dans son roman Adolphe, Benjamin Constant témoigne de son impossibilité à se soumettre à la loi féminine, déchiré entre son amour et son besoin de liberté. Lou Andreas-Salomé résoudra la question par la distance et la sublimation dans l'art ou le mysticisme de la nature. Ce n'est pas à ce prix pourtant que les promesses de retrouvailles de l'amour pourront être tenues, mais de pouvoir vivre ensemble durablement, avec assez d'humour. Il semble bien que la seule solution stable c'est d'avoir deux amours, malgré qu'on en ait...

Annexe : Psychanalyse de la sexualité féminine, 16/04/04, .....page 69